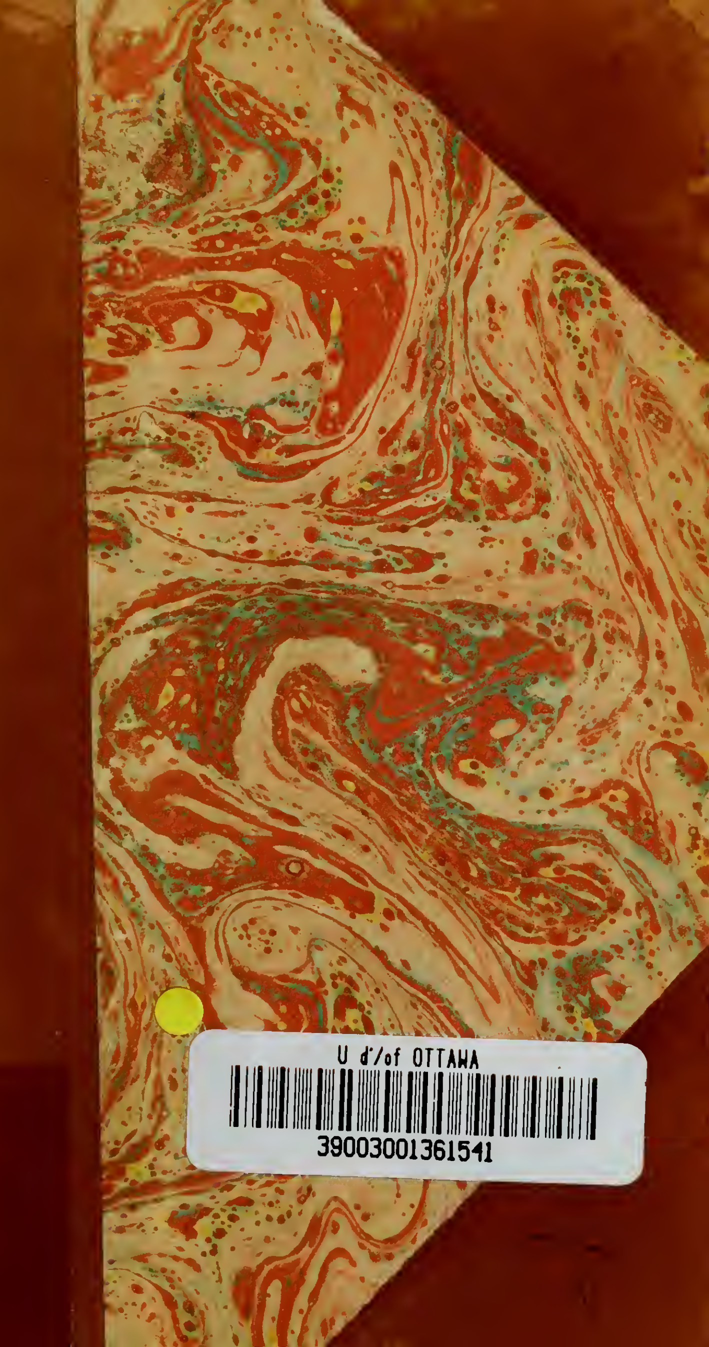




BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

MÉMOIRES

DE

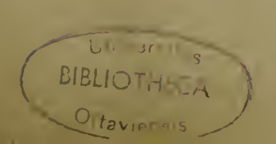
MADAME ROLAND

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV



TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été tiré en outre vingt exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 20) et vingt sur papier Whatman (nos 21 à 40), accompagnés d'une *triple épreuve* du frontispice.



Jouaust, Ed. Imp. A. Salmon.

MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND

[illegible]

[illegible]

Frontispice gravé par [illegible]

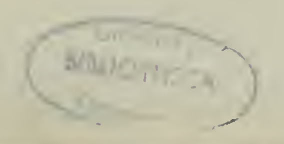
[illegible]

PARIS

[illegible]

[illegible]

[illegible]





MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

JULES CLARETIE

Frontispices gravés par Lalauze

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV

1884



PRÉFACE

LES MÉMOIRES *de Mme Roland pourraient, a-t-on dit, avoir pris pour titre* MES PRISONS, *comme le livre de Silvio Pellico. C'est en prison que ces pages ont été écrites.*

Ce sont les Confessions *d'une femme qui n'a pas à se préoccuper seulement de l'avenir, comme Jean-Jacques, mais du lendemain même. Et quel lendemain ! Un greffier peut entrer et lui arracher des mains les feuillets à peine séchés pour la conduire au tribunal. C'est bien pourquoi, en dehors même de leur valeur spéciale de document historique et de discussion politique, on lira toujours avec émotion ces* MÉMOIRES, *qui sont comme le testament d'une femme de cœur. Les lettres poignantes, éperdues, trempées de larmes, de Camille Desmoulins à Lucile, sont plus émouvantes sans doute, mais ces confidences de Jeanne Phlipon à la postérité ont une franchise, — parfois un peu trop grande, — dont on ne saurait méconnaître la valeur, j'allais dire la grandeur.*

M. P. Faugère, en publiant, en 1864, une édition des Mémoires *de Mme Roland, préparée depuis longtemps, a raconté comment, en 1846, la fille de Roland, Mme Eugénie Champagneux, lui avait confié les manuscrits de sa mère, à elle remis par M. Bosc, son tuteur. Ce manuscrit est un gros volume in-4° de plus de 700 pages, d'une écriture rapide, ferme et sans retouches. « Ah! si l'on pouvait, nous disait un jour Michelet, imprimer* autographiquement *les œuvres littéraires! Quelles révélations sur l'âme des auteurs! On verrait, en quelque sorte, le trouble même de la pensée, la fièvre de l'âme, au tremblement de la main. » Mme Roland écrivait facilement et nettement, vite d'ailleurs, car la mort pressait, et la captive voulait révéler le plus de choses possible à la postérité. Elle n'en eut point le temps. L'analyse du sentiment qu'elle éprouvait pour Buzot nous manque. Il y a là un coin de psychologie qui nous eût été précieux à voir éclaircir par la femme même. Lamartine n'en avait point le secret lorsqu'il écrivit son poème des* Girondins, *souvent bien sévère pour Jeanne Phlipon. M. de Lescure, l'historien érudit de Rivarol, a consacré à ce roman d'amour pendant la Terreur, — un amour comme celui de la Pauline cornélienne, — des pages profondes et charmantes.*

J'ai souvent revu, comme une apparition, dans mes promenades à travers le vieux Paris, la figure de cette Parisienne doublée de Romaine qui fut Mme Roland. — La place Dauphine, dit-on de temps à autre, va disparaître. Les deux anciennes maisons

aux briques rouges qui en forment comme l'entrée, du côté du Pont-Neuf, tomberont un jour ou l'autre. Ainsi s'enfuient les souvenirs ! C'est dans la maison qui donne sur le quai de l'Horloge qu'habita le graveur Phlipon et que naquit Mme Roland. On a démoli, à l'intérieur, la petite cellule où la jeune fille, la journée finie, s'enfermait avec ses livres, ses chers livres, et traçait sur son papier ces Lettres aux demoiselles Cannet, *que nous lisons aujourd'hui, et dont M. Daiban donnait, il y a quelques années, chez Plon, une édition nouvelle.*

La maison tombera! Dans vingt ans, que sera devenu le Paris historique qu'on aimait à retrouver dans ses promenades, comme on feuilletterait un vieux livre? Que de fois, à cet angle du quai, n'avons-nous pas cru voir, avec ces yeux de l'imagination qui valent bien les autres, la petite Manon, « en fourreau de toile », allant au marché avec sa mère, ou, son panier sous le bras, tête nue, ses jolis cheveux frisés sur son front de quinze ans déjà bombé et réfléchi, achetant, à quelques pas de la maison, du persil ou de la salade que la ménagère avait oubliés !

M. Dauban, j'en suis sûr, a eu cette vision comme nous. Peut-être Mme Roland s'est-elle plus souvent montrée à son fidèle admirateur qu'à tout autre. Et c'est justice. Ce n'est pas un monument que M. Dauban voulait élever à l'Égérie de la Gironde, c'est deux, trois, ce devait être dix monuments. Nous avions déjà de M. Dauban une excellente édition des Mémoires *de Mme Roland, une*

étude complète sur Mme Roland et son temps, *un travail sur* la femme révolutionnaire, *où Mme Roland est clairement désignée, un volume de* LETTRES CHOISIES *de Mme Roland, sans compter tels* MÉMOIRES INÉDITS DE PÉTION, *tels fragments de Barbaroux et de Buzot, où, comme de juste, Mme Roland tient son rang. Mais M. Dauban voulut encore, une bonne fois, publier deux in-octavo entiers de* LETTRES en partie inédites de Mme Roland aux demoiselles Cannet.

La première édition de ces Lettres date de 1841, *et M. Auguste Breuil l'avait signée. Elle jetait déjà sur les années d'adolescence et de jeunesse de Mme Roland un jour satisfaisant. Elle montrait Manon au couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, et s'y liant d'amitié avec Sophie et Henriette Cannet, qui devaient être pour elle comme des sœurs. « C'était vers le soir d'un jour d'été, dit Mme Roland; on se promenait sous les tilleuls... « Les voilà! les voilà! » fut le cri qui s'éleva tout à coup. Ne semble-t-il pas, à la façon dont ce souvenir est raconté, qu'il y eût comme une prédestination dans l'amitié des trois jeunes filles? La première édition était suffisante pour le temps.* 1841 *; ce n'est pas si loin, et pourtant l'histoire a marché, ou plutôt le goût de l'histoire, le souci des petites choses, des traits peu importants en apparence, mais qui peignent nettement tout un caractère, l'amour des* petits riens *qui sont à l'étude d'un homme ce que les moindres plis, les rides minuscules, les tics, sont à son visage : ils*

complètent sa physionomie, l'animent, la rendent vivante.

Grâce aux recherches, maintenant classées, sinon classiques, de M. Dauban, les grandes lignes et les moindres traits sont aujourd'hui rassemblés, et nous pouvons, — c'est bien le mot, — lire à livre ouvert dans la jeune âme de Manon Phlipon. Nous assistons à ses journées de travail, nous recevons ses plus chères confidences, nous savons les causes de ses ennuis, de ses enthousiasmes, le secret de son cœur. Honnête et loyal secret, rêves sans fièvre, châteaux en avenir dont le toit et la façade sont bien modestes en vérité.

Elle lit Plutarque, et je sais nombre de gens qui lui en feraient un crime. Mais lire Plutarque n'empêche pas de « connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse », comme dit Molière, et de les raccommoder au besoin. « Je n'ai, à franchement parler, ni haine ni goût pour le commerce; je sens qu'en entrant dans tel état que ce soit... je m'appliquerois uniquement à l'accomplissement de mes devoirs, et que j'en ferois le premier et le plus grand de mes plaisirs, dit la future Mme Roland. » (Lettre septième, inédite.) *Cette Romaine redevient bien vite, puisqu'il le faut, la petite bourgeoise et l'humble fille du graveur, humble par raison, fière par tempérament. « On nous a beaucoup pressés d'aller à Versailles, chez quelqu'un de connoissance, pour les fêtes du mariage. Maman s'est décidée à rester. J'en suis bien aise. Toutes réflexions faites, j'aime mieux rester*

dans ma cellule avec mes livres, ma plume et mon violon, qu'aller me faire pousser et presser pour voir l'habillement des princes. » Ses plumes et son violon ! Elle oublie ses fleurs, qu'elle aimait tant.

Les volumes de M. Dauban ont tout l'intérêt des mémoires historiques et aussi d'un roman. On assiste, pour ainsi dire, en lisant, à la formation intellectuelle de cette femme, à l'incubation de ses idées politiques, et aussi à la naissance de cet honnête et solide attachement qu'elle eut pour M. Roland de La Platière, un brave homme dont elle fit presque un grand homme. Figure sans élévation, celle de Roland, mais d'une pâte, après tout, sympathique. Il se mouchait pourtant avec ses doigts, se couchait sur son lit et priait sa femme de jouer et de chanter à son chevet. C'est le mari dans toute la force du terme, mais le mari, rien de plus. Il aimait sa femme, et elle l'aimait, et surtout le respectait. Cette passion pour Buzot, dont on a maintenant la preuve, grandit, ce semble, Mme Roland au lieu de l'abaisser. La statue s'est animée, il y avait un foyer d'amour dans ce marbre. Loin de la lui reprocher, on lui sait gré de cette haute et chaste affection.

Le rôle politique de Mme Roland est plus discutable. Si la Gironde s'est perdue, la femme du ministre y a contribué pour sa bonne part. Le comte de Ségur a très finement dit quelque part que les femmes ont des sentiments avant d'avoir des opinions. Mme Roland haïssait comme elle aimait : en femme. Et qui sait combien de ces haines instinctives

elle a fait partager à ses aimables et élégants cavaliers servants? C'était les perdre, c'était se perdre. C'était aussi compromettre la République. Mais, là-dessus, il nous faudrait trop dire, et ce n'est point uniquement un livre de politique; c'est, si je puis dire, une édition toute féminine des MÉMOIRES *de Mme Roland qu'on trouvera ici.*

Je laisserai donc de côté la généreuse fille qui, à vingt ans, caressait déjà l'admirable chimère de l'universelle félicité, et écrivait, l'âme violemment émue par les misères des pauvres gens :

« Ma passion ou ma chimère actuelle (s'il faut l'appeler ainsi) a pour objet l'utilité générale. La vocation générale de l'homme, ce me semble, est la sociabilité : son premier devoir est d'être utile. A mesure que mes idées s'étendent, mon sentiment se généralise. A mes yeux, la première et la plus belle vertu réside dans l'amour du bien public, dans celui des malheureux et dans l'ardeur à les secourir. Tu sens qu'avec ces idées je ne dois pas estimer toute situation dans laquelle, bornée par le cercle étroit du moi personnel, on ne vit que pour soi, sans avantage pour les autres, végétant sans fruit, comme ces plantes ingrates qui dérobent à la terre un suc nourricier propre à faire croître des arbres ou des grains bienfaisans; dans laquelle encore on est privé des moyens d'agir, semblable à l'oranger qui s'épanouit, parfume l'air et meurt dans le désert. »

Je voudrais simplement donner quelques notes sur la femme même. Moralement, Mme Roland se peint

tout entière dans ses MÉMOIRES. *Elle aurait même pu ne pas imiter aussi complètement son maître Rousseau, et ne pas dire au public, ne lui point révéler tant de choses. Au moral, on la retrouvera tout entière dans les pages qui vont suivre. Physiquement, la gravure, les tableaux, ont rendu ses traits populaires. Les portraits de Mme Roland nous la font revivre avec cette fierté souriante et ce je ne sais quoi de hautain qui n'est point sans charme; mais quel portrait serait plus vivant que le signalement, encore inédit, de Jacques Hervé, huissier audiencier, sur le registre d'écrou de Sainte-Pélagie, volume vert que nous avons jadis, grâce à M. Labat père, l'aimable et savant archiviste, feuilleté, étudié, et qui a dû, avec le fameux et sanglant registre des massacres de Septembre, disparaître dans l'incendie de la préfecture de police aux journées de mai? Là, Jeanne Phlipon est dépeinte avec la sécheresse puissante d'un procès-verbal et le pittoresque d'un passeport. Entrée le 24 juin 1793, sur un mandat d'arrêt signé Drouet, Guffroy, Maure aîné, Legendre et Rovère,* secrétaire, *Marie-Jeanne Phlipon, femme* Rolland (sic), *ex-ministre, âgée de trente-neuf ans, native de Paris, demeurant rue de La Harpe, n° 51, « taille de cinq pieds, cheveux et sourcils châtain foncé, yeux bruns, nez moyen, bouche ordinaire, visage ovale, menton rond, front large ». Front large! Dans le signalement, les deux mots se détachent des autres désignations banales et brusquement font image. Mme Roland, écrouée « comme femme suspecte aux termes de la*

loi », a son nom inscrit entre un certain Herbain Goujon, prévenu d'avoir aidé l'escroquerie faite par Joseph Solier en vendant des tabatières d'or doublé pour de l'or, et un nommé Joseph Fouque, emprisonné avec cette mention : « point de cause expliquée ». Manon Phlipon accolée à un voleur ! J'aurais voulu reproduire en fac-similé cette feuille d'écrou avec ses détails, qui font revivre et toucher du doigt tout le drame.

Le registre d'écrou de la Conciergerie, à la date du 17e jour brumaire de l'an II de la République une et indivisible, a bien son éloquence aussi. On y lit que « nous, J. Vappres, huissier audiencier au tribunal révolutionnaire, avons à ladite Marie-Jeanne Phlipon, femme Roland, en parlant à sa personne, entre les deux guichets comme lieu de liberté (*l'huissier Vappres a rayé les mots :* en présence du guichetier), *laissé copie de l'acte d'accusation dudit jugement ».*

Et en marge :

« L'an deuxième de la République Française une et indivisible, le dix-huit du mois de brumaire, Marie-Jeanne Phlipon, f^me^ Roland, écroué (sic) *cy-contre, a été par nous huissier du tribunal* (en note : *à la requête de l'accusateur public) révolutionnaire, et en vertu d'un jugement contre elle rendu ce jourd'huy audit tribunal, extraite des prisons de céans et conduite sous bonne et sûre garde avec les extraits du jugement criminel sur la place de la Révolution pour y subir la peine de mort contre elle prononcée*

au moyen de quoi le citoyen Boulle, concierge, en demeure libre, et quitte et déchargé. Soussigné

« Duivray. »

C'est là, dans le style sec si cher à Stendhal, toute la tragédie de ce soir de novembre 1793, où Mme Roland mourut. La vérité est pourtant plus émouvante. Michelet nous a montré la condamnée, toujours belle et les yeux ardents, sur le tombereau qui la menait à l'échafaud. Place de la Révolution, au pied de la statue géante de la Liberté, où des pigeons nichaient comme au-dessus d'un charnier, Mme Roland dit en regardant la déesse : « Que de crimes commis en ton nom! » Son regard embrassa, une dernière fois, par-dessus la mer de têtes humaines, la vue des arbres dépouillés de feuilles, ce palais où siégeait la Convention et où la girondine était entrée triomphante. Le crépuscule emplissait de brume les allées. Il semblait qu'il ne dût plus y avoir de printemps ni pour les jardins ni pour les âmes. Il était cinq heures et demie lorsque la tête au « front large » tomba.

« Roland se tuera », avait dit la femme *Roland, quand on la jugea. Lorsqu'il apprit qu'elle était morte, il chercha, en effet, par les bois un endroit pour mourir, et, au pied d'un chêne, se perça la poitrine du fer de sa canne armée. Mme Roland disparue, Roland avait voulu disparaître. Jeanne Phlipon le connaissait bien.*

Voilà pourtant cette femme, admirable malgré ses

fautes, qu'une autre femme, Mme Émile de Girardin, a appelée une « sublime intrigante ». *C'est dans un des* Courriers *du vicomte de Launay, au moment de la publication de l'*Histoire des Girondins. *Mme de Girardin renchérit sur Lamartine.* « *Mme Roland, ou plutôt Jeanne Phlipon, car il ne s'agit pas de la femme politique, est, dit-elle, à nos yeux, l'origine de cette effrénée race de pédantes que nous avons appelées les* femmes littéraires, *c'est-à-dire les femmes faites avec des livres; ces femmes, qui mériteraient d'être* reliées *plutôt qu'habillées, agissent non pas d'après leur nature, mais d'après leurs lectures; si elles n'avaient pas lu tel in-octavo, elles n'auraient pas aimé tel jeune homme; si tel roman avait été dépareillé dans la bibliothèque de leurs mères, elles n'auraient pas fait tel mariage.* »

Et Mme de Girardin ajoute assez finement que Mme Roland ne se marie point selon son cœur, mais « dans le genre de la Nouvelle Héloïse ». *Elle emprunte à* Julie *son vieux Wolmar, et elle lui laisse Saint-Preux! « Il y avait chez son père un jeune artiste dont la vue la faisait rougir et trembler: ce n'est pas lui qu'elle veut épouser, son idéal est un vieux philosophe, car elle rêve l'ennuyeux ménage de Julie. » L'*amante de Saint-Preux, *du moins, était forcée à ce mariage. Enfin, la caillette de lettres, charmante d'ailleurs et pleine d'esprit, de raison aussi maintes fois, Mme de Girardin, pour la nommer encore, ajoute en parlant de la girondine:*

« Plutarque lui a enseigné l'orgueil, le Christ lui

aurait enseigné l'humilité; Plutarque lui a inspiré la haine et la vengeance, le Christ lui aurait inspiré l'amour et le pardon; les héros de Plutarque ne savent que tuer, le Christ ne sait que mourir. » *Ce n'est pas tout à fait exact, et on meurt fort bien aussi dans Plutarque et dans Corneille. C'est de cette façon que Mme Roland mourut.* « *La mort de Mme Roland est belle sans doute, conclut Mme de Girardin, nous l'admirons comme un beau rôle bien joué, mais cette mort elle-même était un châtiment.* » *Il est assez difficile, répondrons-nous, de jouer héroïquement un aussi* beau rôle. *Ce rôle fut si noble que la mort stoïque et simple de* la femme Roland *fit moins d'impression sur les tricoteuses et les fidèles de la* messe rouge *que les cris, la pâleur, les larmes, de la Du Barry disant à l'exécuteur Sanson :* « *Monsieur le bourreau, ne me faites pas de mal!* » *Le mélodrame remuera toujours plus vivement les nerfs d'une foule que la tragédie, mais la tragédie parle à l'âme.*

Et qu'eût dit Mme de Girardin si elle avait su que Mme Roland, en mourant, voulait encore ajouter une parole à son mot *historique? Le vicomte de Launay eût sans nul doute risqué le mot de* pose. *Pose, si l'on veut. C'est un piédestal qu'on paye cher que la plate-forme d'un échafaud, et pour nous, même après avoir étudié, dans les pages qui suivent, l'âme un peu guindée, mais fière et ferme, de Jeanne Phlipon, même après avoir lu ces* MÉMOIRES, *il nous reste et nous restera toujours le regret d'avoir perdu ces impressions suprêmes de Mme Roland dans la*

charrette durant le trajet funèbre de la Conciergerie à la place de la Révolution, dernières pensées, ultima verba, *qu'elle demanda, dit-on, à écrire au crayon, avant de monter les degrés de l'échafaud.*

Elle ne put les tracer, ces suprêmes pensées, et elles demeureront à jamais dans les éternels desiderata *de l'histoire. C'est dommage. Nous aurions, cette fois, eu non le dernier jour d'un meurtrier, mais la dernière heure d'une condamnée, et quelle condamnée ! Une femme qui donne sa vie pour avoir rêvé, — inutilement, diront bien des gens, — le bonheur de l'humanité affranchie. O rêves ! que de tristesses et de déceptions amères on voit surgir en votre nom !... Et c'est déjà beaucoup quand vous ne coûtez que des larmes, et point de sang.*

Mais qui sait si, à son dernier cri, Mme *Roland n'eût pas ajouté : « Malgré tes crimes et tes sottises, Liberté, je meurs fidèle à ton culte ? » — Il faut bien aussi que la plus belle chimère qui ait jamais fait battre le cœur de l'homme, ayant son culte, ait ses martyrs.*

JULES CLARETIE.

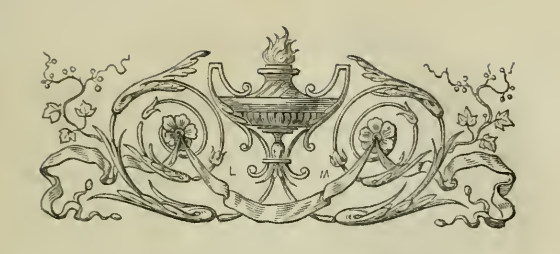




MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND



MÉMOIRES PARTICULIERS

PREMIÈRE PARTIE

Aux prisons de Sainte-Pélagie,
le 9 août 1793.

FILLE d'artiste, femme d'un savant devenu ministre et demeuré homme de bien, aujourd'hui prisonnière destinée peut-être à une mort violente et inopinée, j'ai connu le bonheur et l'adversité, j'ai vu de près la gloire et subi l'injustice.

Née dans un état obscur, mais de parens honnêtes, j'ai passé ma jeunesse au sein des beaux-arts, nourrie des charmes de l'étude, sans connoître de supériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu.

A l'âge où l'on prend un état, j'ai perdu les espérances de fortune qui pouvoient m'en procurer

un conforme à l'éducation que j'avois reçue. L'alliance d'un homme respectable a paru réparer ces revers ; elle m'en préparoit de nouveaux.

Un caractère doux, une âme forte, un esprit solide, un cœur très affectueux, un extérieur qui annonçoit tout cela, m'ont rendue chère à ceux qui me connoissent. La situation dans laquelle je me suis trouvée m'a fait des ennemis ; ma personne n'en a point ; ceux qui disent le plus de mal de moi ne m'ont jamais vue.

Il est si vrai que les choses sont rarement ce qu'elles paroissent être, que les époques de ma vie où j'ai goûté le plus de douceurs ou le plus éprouvé de chagrins sont souvent toutes contraires à ce que d'autres pourroient en juger. C'est que le bonheur tient aux affections plus qu'aux événemens.

Je me propose d'employer les loisirs de ma captivité à retracer ce qui m'est personnel depuis ma tendre enfance jusqu'à ce moment ; c'est vivre une seconde fois que de revenir ainsi sur tous les pas de sa carrière ; et qu'a-t-on de mieux à faire en prison que de transporter ailleurs son existence par une heureuse fiction, ou par des souvenirs intéressans ?

Si l'expérience s'acquiert moins à force d'agir qu'à force de réfléchir sur ce qu'on voit et sur ce qu'on a fait, la mienne peut s'augmenter beaucoup par l'entreprise que je commence.

La chose publique, mes sentimens particuliers, me fournissoient assez, depuis deux mois de dé-

tention, de quoi penser et décrire sans me rejeter sur des temps fort éloignés; aussi les cinq premières semaines avoient-elles été consacrées à des *Notices historiques* dont le recueil n'étoit peut-être pas sans mérite. Elles viennent d'être anéanties; j'ai senti toute l'amertume de cette perte que je ne réparerai point; mais je m'indignerois contre moi-même de me laisser abattre par quoi que ce soit. Dans toutes les peines que j'ai essuyées, la plus vive impression de douleur est presque aussitôt accompagnée de l'ambition d'opposer mes forces au mal dont je suis l'objet, et de le surmonter ou par le bien que je fais à d'autres, ou par l'augmentation de mon propre courage. Ainsi, le malheur peut me poursuivre et non m'accabler; les tyrans peuvent me persécuter, mais m'avilir? jamais, jamais! Mes *Notices* perdues, je vais faire des *Mémoires*, et, m'accommodant avec prudence à ma propre foiblesse dans un moment où je suis péniblement affectée, je vais m'entretenir de moi pour mieux m'en distraire. Je ferai mes honneurs en bien ou en mal, avec une égale liberté; celui qui n'ose se rendre bon témoignage à soi-même est presque toujours un lâche qui sait et craint le mal qu'on pourroit dire de sa personne; et celui qui hésite à avouer ses torts n'a pas la force de les soutenir, ni le moyen de les racheter. Avec cette franchise pour mon propre compte, je ne me gênerai pas sur celui d'autrui: père, mère, amis, mari, je les peindrai tous tels qu'ils sont ou que je les ai vus.

Tant que je suis demeurée dans un état paisible et concentré, ma sensibilité naturelle enveloppoit tellement mes autres qualités qu'elle se montroit seule ou les dominoit toutes. Mon premier besoin étoit de plaire et de faire du bien ; j'étois un peu comme ce bon M. de Gourville, dont Mme de Sévigné dit que la charité du prochain lui coupoit les paroles par la moitié ; et je méritois que Sainte-Lette dît de moi qu'avec l'esprit d'aiguiser de fines épigrammes je n'en laissois jamais échapper aucune.

Depuis que les circonstances, les orages politiques et autres, ont développé l'énergie de mon caractère, je suis franche avant tout, sans regarder d'aussi près aux petites égratignures qui peuvent se faire en passant. Je ne fais pas plus d'épigrammes : car elles supposent le plaisir de piquer par une critique, et je ne sais point m'amuser à tuer des mouches; mais j'aime à faire justice à force de vérités, et j'énonce les plus terribles en face des intéressés, sans m'étonner, sans m'émouvoir ni me fâcher, quel qu'en soit l'effet sur eux.

Gatien Phlipon, mon père, étoit graveur de profession; il cultivoit aussi la peinture et voulut s'adonner à celle en émail, bien moins par goût que par spéculation; mais l'incompatibilité de sa vue et de son tempérament avec le feu auquel il faut passer l'émail le força d'abandonner ce genre. Il se restreignit dans le sien, qui étoit médiocre; mais, quoiqu'il fût laborieux, que les temps favo-

risassent l'exercice de son art, qu'il eût beaucoup d'occupation et employât un assez grand nombre d'ouvriers, le désir de faire fortune le portoit vers le commerce. Il achetoit des bijoux, des diamans, ou les prenoit en paiement des marchands avec lesquels il avoit affaire, pour les revendre dans l'occasion. Je relève cette particularité, parce que j'ai observé que, dans toutes les classes, l'ambition est généralement funeste ; pour quelques heureux qu'elle élève, elle fait une foule de victimes. L'exemple de mon père me fournira plus d'une application ; son art suffisoit à le faire exister décemment ; il vouloit devenir riche, et il a fini par se ruiner.

Robuste et sain, actif et glorieux, il aimoit sa femme et la parure ; sans instruction, il avoit ce degré de goût et de connoissance que donnent superficiellement les beaux-arts, à quelque partie qu'en soit réduite la pratique ; aussi, malgré son estime pour les richesses et ce qui peut les procurer, il traitoit avec des marchands, mais il n'avoit de liaison qu'avec des artistes, peintres et sculpteurs. Sa vie fut très réglée tant que son ambition connut des bornes ou n'eut point essuyé de disgrâces : on ne peut pas dire que ce fût un homme vertueux, mais il avoit beaucoup de ce qu'on appelle honneur ; il auroit bien fait payer une chose plus qu'elle ne valoit, mais il se seroit tué plutôt que de ne pas acquitter le prix de celle qu'il avoit achetée.

Marguerite Bimont, sa femme, lui avoit apporté

en dot, avec fort peu d'argent, une âme céleste et une charmante figure. L'aînée de six enfans dont elle avoit été comme la mère, elle ne s'étoit mariée à vingt-six ans que pour céder la place à ses sœurs; son cœur sensible, son esprit agréable, auroient dû l'unir à quelqu'un d'éclairé, de délicat; mais ses parens lui présentèrent un honnête homme dont les talens assuroient l'existence, et sa raison l'accepta. Au défaut du bonheur qu'elle ne pouvoit se promettre, elle sentoit qu'elle feroit régner la paix qui en tient lieu. Il est sage de savoir se réduire; les jouissances sont toujours plus rares qu'on ne l'imagine; mais les consolations ne manquent jamais à la vertu.

Je fus leur second enfant; mon père et ma mère en eurent sept, mais tous les autres sont morts en nourrice ou en venant au monde, à la suite de divers accidens; et ma mère répétoit quelquefois avec complaisance que j'étois la seule qui ne lui eût jamais donné de mal, car sa délivrance avoit été aussi heureuse que sa grossesse : il sembloit que j'eusse affermi sa santé.

Une tante de mon père choisit pour moi, dans les environs d'Arpajon, où elle alloit souvent en été, une nourrice saine et de bonnes mœurs, que l'on estimoit dans le pays d'autant plus que la brutalité de son mari la rendoit malheureuse sans altérer son caractère ni changer sa conduite. Mme Besnard, c'est le nom de ma grand'tante, n'avoit point d'enfant ; son mari étoit mon parrain ; tous deux me regardèrent comme leur fille.

Leurs soins ne se sont jamais démentis ; ils vivent encore, et, sur le déclin de leurs ans, ils languissent de douleur ; ils gémissent sur le sort de leur petite nièce dans laquelle ils avoient placé leur espérance et leur gloire. Respectables vieillards, consolez-vous ; il est accordé à bien peu de personnes de parcourir leur carrière dans le silence et la paix qui vous accompagnent ; je ne suis point au-dessous des malheurs qui m'assiègent, et je ne cesserai pas d'honorer vos vertus.

La vigilance de ma nourrice étoit soutenue ou récompensée par l'attention de mes bons parens ; son zèle et ses succès lui méritèrent l'attachement de ma famille ; elle n'a jamais, tant qu'elle a vécu, laissé passer deux ans sans faire un voyage de Paris pour venir me voir ; elle accourut près de moi lorsqu'elle apprit qu'une mort cruelle m'avoit enlevé ma mère. Je me rappelle encore son apparition : j'étois sur un lit de douleur ; sa présence me retraçant trop vivement une perte récente, le premier chagrin de ma vie, je tombai dans des convulsions qui l'effrayèrent ; elle se retira, je ne la revis plus : elle mourut bientôt après. J'avois été la visiter dans la chaumière où elle m'avoit allaitée ; j'avois écouté avec attendrissement les contes que sa bonhomie se plaisoit à faire en me montrant les lieux que j'avois préférés, rappelant les espiègleries que je lui avois faites et dont la gaieté l'amusoit encore.

A deux ans, je fus ramenée dans la maison paternelle : on m'a souvent parlé de la surprise que

j'avois témoignée en voyant au soir dans la rue les lanternes allumées, que j'appelois de belles bouteilles ; ma répugnance à me servir de ce qu'on appelle proprement un pot de chambre, parce que je ne connoissois qu'un coin de jardin pour certain usage, et l'air de moquerie avec lequel je demandois si les saladiers et les soupières que je montrois du doigt étoient faits aussi pour cela. Il faut bien passer sous silence ces belles choses et d'autres aussi graves qui n'intéressent que les nourrices et ne se répètent qu'aux grands-parens : on ne s'attend pas que je dépeigne ici une petite brune de deux ans, dont les cheveux noirs jouoient fort bien sur un visage animé des plus vives couleurs, et qui respiroit le bonheur de son âge dont elle avoit toute la santé. Je sais un meilleur temps pour faire mon portrait, et je ne suis pas si maladroite que de le devancer.

La sagesse et la bonté de ma mère lui eurent bientôt acquis sur mon caractère doux et tendre l'ascendant dont elle n'usa jamais que pour mon bien. Il étoit tel que, dans ces légères altercations inévitables entre la raison qui gouverne et l'enfant qui résiste, elle n'a jamais eu besoin pour me punir que de m'appeler froidement mademoiselle et de me regarder d'un œil sévère. Je sens encore l'impression que me faisoit son regard, si caressant pour l'ordinaire ; j'entends en frissonnant le mot de *mademoiselle* substitué avec une dignité désespérante au doux nom de *ma fille*, à la gentille appellation de *Manon*. Oui, *Manon*, c'est ainsi

qu'on m'appeloit; j'en suis fâchée pour les amateurs de romans : ce nom n'est pas noble ; il ne sied point à une héroïne du grand genre; mais enfin c'étoit le mien, et c'est une histoire que j'écris. Au reste, les plus délicats se seroient réconciliés avec le nom en entendant ma mère le prononcer et voyant celle qui le portoit. Quelle expression manquoit de grâce quand ma mère l'accompagnoit de son ton affectueux ? Et, lorsque sa voix touchante venoit pénétrer mon cœur, ne m'apprenoit-elle pas à lui ressembler ?

Vive sans être bruyante et naturellement recueillie, je ne demandois qu'à m'occuper, et je saisissois avec promptitude les idées qui m'étoient présentées. Cette disposition fut mise tellement à profit que je ne me suis jamais souvenue d'avoir appris à lire ; j'ai ouï dire que c'étoit chose faite à quatre ans, et que la peine de m'enseigner s'étoit pour ainsi dire terminée à cette époque, parce que dès lors il n'avoit plus été besoin que de ne pas me laisser manquer de livres. Quels que fussent ceux qu'on me donnoit ou dont je pouvois m'emparer, ils m'absorboient tout entière, et l'on ne pouvoit plus me distraire que par des bouquets. La vue d'une fleur caresse mon imagination et flatte mes sens à un point inexprimable; elle réveille avec volupté le sentiment de l'existence. Sous le tranquille abri du toit paternel j'étois heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres : dans l'étroite enceinte d'une prison, au milieu des fers imposés par la tyrannie la plus révoltante,

j'oublie l'injustice des hommes, leurs sottises et mes maux, avec des livres et des fleurs.

L'occasion étoit trop belle pour négliger de me faire apprendre l'Ancien, le Nouveau Testament, les catéchismes petit et grand; j'apprenois tout ce qu'on vouloit, et j'aurois répété l'Alcoran si l'on m'eût appris à le lire. Je me souviens d'un peintre nommé Guibal, fixé depuis à Stuttgard, et dont j'ai vu, il y a peu d'années, un éloge du Poussin, couronné à l'Académie de Rouen; il venoit souvent chez mon père : c'étoit un drôle de corps qui me faisoit des contes de Peau-d'Ane que je n'ai point oubliés et qui m'amusoient beaucoup; il ne se divertissoit pas moins à me faire débiter ma science. Je crois le voir encore avec sa figure un peu grotesque, assis dans un fauteuil, me prenant entre ses genoux sur lesquels j'appuyois mes coudes, et me faisant répéter le *Symbole de saint Athanase;* puis, récompensant ma complaisance par l'histoire de *Tangu,* dont le nez étoit si long qu'il étoit obligé de l'entortiller autour de son bras quand il vouloit marcher. On pourroit faire des oppositions plus extravagantes.

A l'âge de sept ans, on m'envoya tous les dimanches à l'instruction paroissiale qui s'appeloit le *catéchisme*, afin de me préparer à la confirmation. Au train dont vont les choses, ceux qui liront ce passage demanderont peut-être ce que c'étoit que cela; je vais le leur apprendre. Dans le premier coin d'une église, chapelle ou charnier, on plaçoit quelques rangs de chaises ou des bancs

vis-à-vis les uns des autres, sur une longueur déterminée; on réservoit au milieu un assez large passage, et l'on plaçoit au haut un siège un peu plus élevé; c'étoit la chaise curule du jeune prêtre qui devoit instruire les enfans qu'on soumettoit à sa discipline. Là, on faisoit répéter par cœur l'évangile du jour, l'épître, l'oraison et le chapitre de catéchisme indiqué pour la tâche de la semaine. Lorsque ces rassemblemens étoient nombreux, le prêtre enseignant avoit un petit clerc qui servoit de répétiteur, et le maître se réservoit pour les questions sur le fond du sujet. Dans certaines paroisses, les enfans des deux sexes assistoient au même catéchisme, séparés seulement par leurs places; dans la plupart, ils n'avoient rien de commun. Les mères ou les bonnes femmes, toujours avides du pain de la parole, quelque grossièrement qu'il soit apprêté, assistoient à ces instructions, graduées suivant les âges et la préparation pour recevoir la confirmation ou pour faire la première communion. Les curés zélés apparoissoient de temps en temps au milieu de ces jeunes ouailles qu'on faisoit lever respectueusement à leur aspect; ils adressoient quelques questions aux plus apparentes pour juger de leur instruction; les mères de celles qu'on interrogeoit se rengorgeoient avec orgueil, et le pasteur se retiroit au milieu de leurs révérences. M. Garat, curé de Saint-Barthélemy, ma paroisse, dans ce qu'on appeloit alors à Paris la Cité, bonhomme qu'on disoit fort savant, et qui ne pouvoit prononcer deux mots de

suite en chaire où il avoit la fureur de monter, à peu près comme on dit aujourd'hui fort habile Garat, ministre, qui ne sait pas faire son métier; M. Garat, mon curé, vint un jour à mon catéchisme; et, pour sonder mon instruction en manifestant sa sagacité, il me demanda combien il y avoit d'ordres d'esprits dans la hiérarchie céleste. Je fus persuadée, à l'air victorieux et malin dont il me fit cette question, qu'il croyoit m'embarrasser; et je répondis en souriant que, quoiqu'il y en eût plusieurs d'indiqués dans la préface de la messe, j'avois vu ailleurs qu'on en comptoit neuf, et je lui fis passer en revue les *anges, archanges, trônes, dominations*, etc. Jamais curé ne fut si satisfait des lumières de son néophyte; il y avoit de quoi faire ma réputation parmi les saintes femmes; aussi j'étois une petite prédestinée, comme on le verra par la suite.

Quelques personnes se diront peut-être qu'avec les soins de ma mère et son bon sens, il est surprenant qu'elle m'envoyât au catéchisme; mais chaque chose a sa raison. Ma mère avoit un jeune frère ecclésiastique sur sa paroisse, et chargé du *catéchisme de la confirmation*, pour employer l'expression technique. La présence de sa nièce à ses instructions étoit un bel exemple, capable de déterminer des personnes qui n'étoient pas ce qu'on appeloit du peuple à y envoyer aussi leurs enfans, chose très agréable au curé; d'ailleurs, j'avois une mémoire qui devoit toujours m'assurer le premier rang, et, tous les accessoires soutenant

cette sorte de supériorité, mes parens se glorifioient en paroissant adopter le genre le plus simple. Il arrivoit que, dans les distributions de prix qui se faisoient avec éclat au bout de l'an, je me trouvois emporter le premier, sans qu'il y eût eu aucune espèce de faveur; et toute la marguillerie et tout le clergé de la paroisse d'estimer fort heureux mon jeune oncle, qui en étoit plus remarqué et qui n'avoit besoin que de l'être pour inspirer de la bienveillance. Une belle figure, une grande bonté, le caractère le plus facile, les mœurs les plus douces et la plus franche gaieté l'ont accompagné jusqu'à ces derniers temps où il est mort chanoine de Vincennes, lorsque la Révolution alloit frapper tous les chapitres. J'ai cru perdre en lui le dernier de mes parens du côté de ma mère, et je ne me rappelle qu'avec attendrissement tout ce qui lui fut personnel. Le goût et la facilité que j'avois pour apprendre lui inspirèrent l'idée de m'enseigner le latin; j'en étois ravie; c'étoit une fête pour moi que de trouver un nouvel objet d'étude; j'avois au logis maîtres d'écriture, de géographie, de danse et de musique; mon père m'avoit fait commencer le dessin; mais il n'y avoit rien de trop. Levée dès cinq heures, lorsque tout dormoit encore dans la maison, je me glissois doucement avec une petite jaquette, sans songer à me chausser, jusqu'à la table placée dans un coin de la chambre de ma mère, sur laquelle étoit mon travail; et je copiois, je répétois mes exemples avec tant d'ardeur que mes succès devenoient rapides.

Mes maîtres en devenoient plus affectionnés; ils me donnoient de longues leçons; ils y mettoient un intérêt qui m'attachoit toujours davantage : je n'en ai pas eu un seul qui ne parût être aussi flatté de m'apprendre que j'étois reconnoissante d'être enseignée; pas un qui, m'ayant suivie quelques années, n'ait dit le premier qu'il ne m'étoit plus nécessaire, qu'il ne devoit plus être payé, mais qu'il demandoit à être reçu et à pouvoir venir visiter mes parens et m'entretenir quelquefois. J'honorerai la mémoire du bon M. Marchand qui, dès cinq ans, m'apprit à écrire, puis m'enseigna la géographie, et avec lequel j'étudiois l'histoire; homme sage, patient, clair et méthodique, que j'appelois M. *Doucet;* je le vis marier à une honnête femme attachée à la maison de Nesle; j'allai le visiter dans sa dernière maladie, où une saignée hors de saison fixa sur sa poitrine la goutte dont il avoit un accès et lui donna la mort à cinquante ans. J'en avois alors dix-huit.

Je n'ai point oublié le musicien Cajon, petit homme vif et causeur, né à Mâcon, où il avoit été enfant de chœur, et successivement soldat, déserteur, capucin, commis et déplacé, arrivant à Paris avec femme, enfans, sans le sou; mais ayant une voix de second dessus extrêmement agréable, fort rare dans les hommes à qui l'on n'a pas fait subir certaine opération, et très propre pour enseigner le chant à de jeunes personnes. Présenté à mon père je ne sais par qui, il eut en moi sa première écolière, me donna beaucoup de soins; em-

pruntoit souvent à mes parens de l'argent qu'il dépensoit vite; ne me rendit jamais certain recueil des leçons de Bordier, qu'il pilla avec assez d'art pour composer des *Élémens de musique* qu'il a publiés sous son nom; devint magnifique sans s'enrichir, et finit, après quinze ans, par quitter Paris, où il avoit fait des dettes, pour se rendre en Russie où je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à Mozon, le danseur, bon Savoyard d'une laideur affreuse, dont je vois encore la loupe qui décoroit sa joue droite lorsqu'il penchoit du côté gauche son visage camus et grêlé sur sa *pochette,* j'aurois quelque chose de plaisant à en dire, ainsi que du pauvre Mignard, maître de guitare, espèce de colosse espagnol dont les mains ressembloient à celles d'Ésaü, et qui, en gravité, politesse et rodomontades, ne le cédoit à personne de son pays. Je n'ai pas eu longtemps le timide Wattin, dont les cinquante ans, la perruque, les lunettes et le visage enflammé paroissoient tout en désordre, lorsqu'il posoit les doigts de son écolière au *par-dessus de viole,* et lui montroit à tenir l'archet. Mais, en récompense, le révérend père Colomb, barnabite, jadis missionnaire, supérieur de sa maison à soixante-quinze ans et confesseur de ma mère, envoya chez elle sa *basse de viole,* pour me consoler de l'abandon du *par-dessus,* et m'accompagner lui-même lorsque, venant nous voir, il me prioit de prendre ma guitare. Je l'étonnai beaucoup lorsque, m'emparant de sa basse, je me mis à jouer passablement quelques airs que j'avois étu-

diés en cachette. J'aurois trouvé sous ma main une contre-basse, que je serois montée sur une chaise pour en faire quelque chose.

Mais, afin de ne point commettre d'anachronisme, il faut observer que j'anticipe, et se rappeler que j'étois tout à l'heure à mes sept ans, où je retourne. Je suis venue jusqu'à cette époque sans parler de l'influence de mon père sur mon éducation : elle étoit foible, parce qu'il ne s'en mêloit guère; mais il n'est pas hors de propos de remarquer ce qui l'avoit déterminé à s'en mêler moins encore : j'étois fort opiniâtre, c'est-à-dire que je ne consentois pas aisément à ce dont je ne voyois point la raison; et, lorsque je ne sentois que l'autorité, ou que je croyois apercevoir du caprice, je ne savois pas céder. Ma mère, habile et prudente, jugeoit à merveille qu'il falloit me dominer par la raison ou me gagner par le sentiment; aussi ne trouvoit-elle point de résistance. Mon père, assez brusque, ordonnoit en maître, et l'obéissance étoit tardive ou nulle; ou, s'il tentoit de me punir en despote, sa douce petite fille devenoit un lion. Il me donna le fouet en deux ou trois circonstances; je lui mordois la cuisse sur laquelle il m'avoit couchée, et je protestois contre sa volonté.

Un jour que j'étois un peu malade, il fut question de me donner une médecine : on m'apporta le triste breuvage; je l'approche de mes lèvres; son odeur me le fait repousser avec dégoût : ma mère s'emploie à vaincre ma répugnance; elle

m'en inspire la volonté : je fais mes efforts sincèrement; mais, à chaque fois que l'horrible déboire m'étoit apporté sous le nez, mes sens révoltés me faisoient détourner la tête; ma mère se fatiguoit; je pleurois de sa peine et de la mienne, et j'en étois toujours moins capable d'avaler la funeste boisson. Mon père arrive; il se fâche et me donne le fouet, en attribuant ma résistance à l'opiniâtreté; dès lors, l'envie d'obéir se passe, et je déclare que je ne prendrai point la médecine. Grands éclats, menaces répétées, seconde fustigation : je m'indigne et fais des cris affreux, levant les yeux au ciel et me disposant à jeter le breuvage qu'on alloit me présenter; mon geste trahit ma pensée; mon père, furieux, menace de me fouetter une troisième fois. Je sens à l'heure où j'écris l'espèce de révolution et le développement de force que j'éprouvai alors; mes larmes s'arrêtent tout à coup, mes sanglots s'apaisent; un calme subit réunit mes facultés dans une seule résolution : je me lève sur mon lit; je me tourne du côté de la ruelle; j'incline ma tête, en l'appuyant sur le mur; je trousse ma chemise, et je m'offre aux coups en silence : on m'auroit tuée sur place sans m'arracher un soupir.

Ma mère, que cette scène rendoit mourante et qui avoit besoin de toute sa sagesse pour ne pas augmenter les excès de son mari, parvint à le faire sortir de la chambre; elle me recoucha sans mot dire; et, après deux heures de repos, elle vint en pleurant me conjurer de ne plus lui faire de mal

et de boire la médecine : je la regardai fixement, je pris le verre et je le vidai d'un seul trait. Mais je vomis tout au bout d'un quart d'heure, et j'eus un violent accès de fièvre qu'il fallut bien guérir autrement qu'avec de mauvaises drogues et des verges. J'avois alors un peu plus de six ans.

Tous les détails de cette scène me sont aussi présens que si elle étoit récente ; toutes les sensations que j'ai éprouvées sont aussi distinctes, c'est le même roidissement que celui que j'ai senti s'opérer depuis dans des momens difficiles ; et je n'aurois pas plus à faire aujourd'hui pour monter fièrement à l'échafaud que je n'en fis alors pour m'abandonner à un traitement barbare qui pouvoit me tuer, mais pas me vaincre.

De cet instant, mon père ne mit plus jamais la main sur moi ; il ne se chargea même pas de me réprimander ; il me caressoit beaucoup, me montroit à dessiner, me conduisoit à la promenade, et me traitoit avec une bonté qui le rendoit plus respectable à mes yeux et lui assuroit de ma part une entière soumission. On se plut à célébrer mes sept ans comme l'âge de la raison, celui duquel on avoit droit d'attendre de moi tout ce qu'elle inspire ; c'étoit assez adroit pour motiver l'espèce d'égard avec lequel il falloit me conduire, en soutenant mon courage sans exciter ma vanité. Ma vie s'écouloit doucement dans la paix domestique et une grande activité d'esprit ; ma mère demeuroit constamment chez elle et y recevoit fort peu de monde. Nous sortions deux fois la semaine :

l'une pour visiter les grands-parens de mon père; l'autre, c'étoit le dimanche, pour voir la mère de maman assister à l'office divin et nous rendre à la promenade. On commençoit toujours, en sortant des vêpres, par aller chez ma bonne maman Bimont : c'étoit une grande et belle femme qui avoit été de bonne heure attaquée de paralysie; sa tête en étoit demeurée affectée; elle étoit graduellement tombée en enfance, et passoit les jours dans son fauteuil, près de la fenêtre ou du feu, suivant la saison. Une vieille fille, de service dans la famille depuis plus de quarante ans, soignoit ses infirmités.

Dès que j'arrivois, Marie me donnoit à goûter, c'étoit fort bon ; mais, cela fait, je m'ennuyois horriblement; je cherchois des livres ; il n'y avoit que le psautier, et faute de mieux j'en ai vingt fois relu la version ou chanté le texte : si j'étois gaie, ma grand'mère pleuroit; si je me frappois ou me laissois tomber, elle éclatoit de rire, cela me contrarioit; on avoit beau me faire observer que c'étoit le résultat de sa maladie, je ne le trouvois pas moins triste; j'aurois encore soutenu qu'elle se moquât de moi, mais ses pleurs ne s'échappoient jamais qu'avec un éclat douloureux et imbécile à la fois, qui me froissoit l'âme et m'inspiroit de la terreur. La vieille Marie radotoit à cœur joie avec ma mère, qui se faisoit un devoir sacré de passer deux heures devant la sienne en écoutant complaisamment les contes de Marie. Ce fut pour moi un cours de patience assurément très

pénible; mais il falloit bien en passer par là : car, un jour où l'ennui me fit verser des pleurs de dépit en demandant à m'en aller, ma mère resta toute la soirée. Elle ne négligeoit pas, dans les temps opportuns, de me représenter son assiduité comme un devoir rigoureux et touchant qu'il m'étoit honorable de partager; je ne sais comment elle s'y prenoit, mais mon cœur recevoit cette doctrine avec attendrissement. Lorsque l'abbé Bimont pouvoit se rendre chez sa mère, c'étoit pour moi une joie inexprimable; ce cher petit oncle me faisoit jouer, sauter et chanter; mais cela ne lui étoit guère possible : il étoit alors maître des enfans de chœur et se trouvoit enchaîné chez lui. Je me rappelle à ce propos un de ses élèves, d'une figure heureuse, dont il aimoit à dire du bien parce que c'étoit celui qui lui donnoit le moins de mal; ce sujet, annonçant des dispositions, obtint peu d'années après une bourse à je ne sais quel collège, et est devenu l'abbé Noël, connu d'abord par quelques petits ouvrages, appelé par le ministre Le Brun dans la carrière diplomatique, envoyé à Londres l'année dernière, et aujourd'hui en Italie.

Mes exercices remplissoient fort bien les journées, qui me sembloient courtes : car je n'avois jamais fini tout ce que j'aurois eu le goût d'entreprendre. Avec les livres élémentaires dont on avoit soin de me fournir, j'épuisai bientôt ceux de la petite bibliothèque de la maison. Je dévorois tout, et je recommençois les mêmes lorsque j'en man-

quois de nouveaux. Je me souviens de deux in-folio de *Vies des Saints*, d'une Bible de même format en vieux langage, d'une ancienne traduction des *Guerres civiles* d'Appien, d'un *Théâtre de la Turquie* en mauvais style, que j'ai relus bien des fois. Je trouvai ainsi le *Roman comique* de Scarron et quelques recueils de prétendus bons mots que je ne relus pas deux fois : les Mémoires du brave de Pontis, qui m'amusoient, et ceux de Mlle de Montpensier, dont j'aimois assez la fierté, et quelques autres vieilleries dont je vois encore la forme, le contenu et les taches. La rage d'apprendre me possédoit tellement, qu'ayant déterré un traité de l'art héraldique, je me mis à l'étudier; il y avoit des planches coloriées qui me divertissoient, et j'aimois à savoir comment on appeloit toutes ces petites figures : bientôt j'étonnai mon père de ma science en lui faisant des observations sur un cachet composé contre les règles de l'art; je devins son oracle en cette matière, et je ne le trompois point. Un petit traité des *Contrats* me tomba sous la main ; je tentai aussi de l'apprendre, car je ne lisois rien que je n'eusse l'ambition de le retenir; mais il m'ennuya, je ne conduisis pas le volume au quatrième chapitre.

La Bible m'attachoit, et je revenois souvent à elle : dans nos vieilles traductions, elle s'exprime aussi crûment que les médecins; j'ai été frappé de certaines tournures naïves qui ne me sont jamais sorties de l'esprit. Cela me mettoit sur la voie

d'instructions que l'on ne donne guère aux petites filles ; mais elles se présentoient sous un jour qui n'avoit rien de séduisant, et j'avois trop à penser pour m'arrêter à une chose toute matérielle qui ne me sembloit pas aimable. Seulement je me prenois à rire quand ma grand'maman me parloit de petits enfans trouvés sous des feuilles de chou, et je disois que mon *Ave Maria* m'apprenoit qu'ils sortoient d'ailleurs, sans m'inquiéter comment ils y étoient venus. J'avois découvert, en furetant par la maison, une source de lectures que je ménageai assez longtemps. Mon père tenoit ce qu'on appeloit son atelier tout près du lieu que j'habitois durant le jour ; c'étoit une pièce agréable, qu'on nommeroit un salon et que ma modeste mère appeloit la salle, proprement meublée, ornée de glaces et de quelques tableaux, dans laquelle je recevois mes leçons ; son enfoncement, d'un côté de la cheminée, avoit permis de pratiquer un retranchement qu'on avoit éclairé par une petite fenêtre : là étoit un lit si resserré dans l'espace que j'y montois toujours par le pied, une chaise, une petite table et quelques tablettes ; c'étoit mon asile. Au côté opposé, une grande chambre dans laquelle mon père avoit fait placer son établi, beaucoup d'objets de sculpture et ceux de son art, formoit son atelier. Je m'y glissois le soir ou bien aux heures de la journée où il n'y avoit personne; j'y avois remarqué une cachette où l'un des jeunes gens mettoit des livres. J'en prenois un à mesure ; j'allois le dévorer dans

mon petit cabinet, ayant grand soin de le remettre aux heures convenables, sans en rien dire à personne. C'étoient en général de bons ouvrages; je m'aperçus un jour que ma mère avoit fait la même découverte que moi; je reconnus dans ses mains un volume qui avoit passé dans les miennes; alors je ne me gênai plus, et, sans mentir, mais sans parler du passé, j'eus l'air d'avoir suivi sa trace. Le jeune homme, qu'on appeloit Coursou, [nom] auquel il joignit le *de* par la suite en se fourrant à Versailles instituteur des pages, ne ressembloit point à ses camarades; il avoit de la politesse, un tact décent et cherchoit de l'instruction. Il n'avoit jamais rien dit non plus de la disparition momentanée de quelques volumes; il sembloit qu'il y eût entre nous trois une convention tacite.

Je lus ainsi beaucoup de voyages, que j'aimois passionnément, entre autres ceux de Renard, qui furent les premiers; quelques théâtres des auteurs du second ordre, et le *Plutarque* de Dacier. Je goûtai de ce dernier ouvrage plus qu'aucune chose que j'eusse encore vue, même d'histoires tendres qui me touchoient pourtant beaucoup, comme celle des époux malheureux de La Bédoyère que j'ai présente, quoique je ne l'aie pas relue depuis cet âge. Mais Plutarque sembloit être la véritable pâture qui me convînt; je n'oublierai jamais le carême de 1763 (j'avois alors neuf ans), où je l'emportois à l'église en guise de semaine sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées

qui me rendoient républicaine sans que je songasse à le devenir.

Télémaque et la *Jérusalem délivrée* vinrent un peu troubler ces traces majestueuses. Le tendre Fénelon émut mon cœur, et le Tasse alluma mon imagination. Quelquefois je lisois haut à la demande de ma mère, ce que je n'aimois pas ; cela me sortoit du recueillement qui faisoit mes délices et m'obligeoit à ne pas aller si vite ; mais j'aurois plutôt avalé ma langue que de lire ainsi l'épisode de l'île de Calypso et nombre de passages du Tasse. Ma respiration s'élevoit, je sentois un feu subit couvrir mon visage, et ma voix altérée eût trahi mes agitations. J'étois Eucharis pour Télémaque, et Herminie pour Tancrède ; cependant, toute transformée en elles, je ne songeois pas encore à être moi-même quelque chose pour personne ; je ne faisois point de retour sur moi, je ne cherchois rien autour de moi ; j'étois elles et je ne voyois que les objets qui existoient pour elles ; c'étoit un rêve sans réveil. Cependant je me rappelle avoir vu avec beaucoup d'émotion un jeune peintre nommé Taboral, qui venoit parfois chez mon père ; il avoit peut-être vingt ans, une voix douce, une figure tendre, rougissant comme une jeune fille. Lorsque je l'entendois dans l'atelier, j'avois toujours un crayon ou autre chose à y aller chercher ; mais, comme sa présence m'embarrassoit autant qu'elle m'étoit agréable, je ressortois plus vite que je n'étois entrée, avec un battement de cœur et un tremble-

ment que j'allois cacher dans mon petit cabinet. Je crois bien aujourd'hui qu'avec pareille disposition, du désœuvrement ou certaines compagnies, l'imagination et la personne pouvoient faire beaucoup de chemin.

Ces ouvrages dont je viens de parler firent place à d'autres, et les impressions s'adoucirent ; quelques écrits de Voltaire me servirent de distraction. Un jour que je lisois *Candide*, ma mère s'étant levée d'une table où elle jouoit au piquet, la dame qui faisoit sa partie m'appela du coin de la chambre où j'étois et me pria de lui montrer le livre que je tenois. Elle s'adresse à ma mère qui rentroit dans l'appartement, et lui témoigne son étonnement de la lecture que je faisois ; ma mère, sans lui répondre, me dit purement et simplement de reporter le livre où je l'avois pris. Je regardai de bien mauvais œil cette petite dame, à figure revêche, grosse à pleine ceinture, grimaçant avec importance, et depuis oncques je n'ai souri à M[me] Charbonné. Mais ma bonne mère ne changea rien à son allure fort singulière, et me laissa lire ce que je trouvois, sans avoir l'air d'y regarder, quoiqu'en sachant fort bien ce que c'étoit. Au reste, jamais livre contre les mœurs ne s'est trouvé sous sa main ; aujourd'hui même je ne sais que les noms de deux ou trois, et le goût que j'ai acquis ne m'a point exposée à la moindre tentation de me les procurer.

Mon père se plaisoit à me faire de temps en temps le cadeau de quelques livres, puisque je les

préférois à tout; mais, comme il se piquoit de seconder mes goûts sérieux, il me faisoit des choix fort plaisans, quant aux convenances : par exemple, il me donna le traité de Fénelon sur l'éducation des filles, et l'ouvrage de Locke sur celle des enfans; de manière qu'on donnoit à l'élève ce qui est destiné à diriger les instituteurs. Je crois pourtant que cela réussissoit très bien, et que le hasard m'a servie mieux peut-être que n'auroient fait les combinaisons ordinaires. J'avois beaucoup de maturité, j'aimois à réfléchir; je songeois véritablement à me former moi-même, c'est-à-dire que j'étudiois les mouvemens de mon âme; que je cherchois à me connoître; que je commençois à sentir que j'avois une destination qu'il falloit me mettre en état de remplir. Les idées religieuses vinrent à fermenter dans ma tête, et produisirent bientôt une grande explosion. Avant de les décrire, il faut savoir ce qu'est devenu notre latin. Les premières notions de la grammaire s'étoient fort bien rangées dans ma tête; je déclinois, je conjuguois, quoique cela me parût assez triste; mais l'espérance de lire un jour dans cette langue de fort belles choses dont j'entendois parler, ou dont mes lectures présentes me donnoient des idées, soutenoit mon courage contre la sécheresse et les difficultés de ce genre d'étude. Il n'en étoit pas de même de mon petit oncle (c'est ainsi que j'appelois l'abbé Bimont), jeune, bon enfant, paresseux et gai, ne donnant pas la moindre peine à personne et ne se souciant guère

d'en prendre aucune pour lui ; fort ennuyé de son métier de pédagogue avec des enfans de chœur, il aimoit mieux faire une promenade que de me donner une leçon, ou me faire rire et sauter que répéter mon rudiment ; il n'étoit point exact à venir chez sa sœur, ni pour l'heure, ni pour les jours, et mille circonstances éloignoient ses leçons. Cependant je voulois apprendre, et je n'aimois point à laisser ce que j'avois entrepris. Il fut arrêté que j'irois chez lui, trois fois la semaine, dans la matinée ; mais il ne savoit pas s'assujettir à conserver sa liberté pour me consacrer quelques instans ; je le trouvois occupé d'affaires de paroisse, distrait par ses enfans ou déjeunant avec un ami : je perdois mon temps, la mauvaise saison survint, et le latin fut abandonné. Je n'ai conservé de cette tentative qu'une sorte d'instinct ou commencement d'intelligence qui, dans le temps de ma dévotion, me permettoit de répéter ou chanter les psaumes sans ignorer absolument ce que je disois, et beaucoup de facilité pour l'étude des langues en général, particulièrement pour l'italien, que j'ai appris, quelques années après, seule et sans peine.

Mon père ne me poussoit pas vivement au dessin, s'amusoit de mon aptitude plus qu'il ne s'occupoit à développer chez moi un grand talent ; je compris même, par quelques mots échappés d'une conversation avec ma mère, que cette femme prudente ne se soucioit pas que j'allasse très loin dans ce genre. « Je ne veux pas qu'elle devienne pein-

tre, disoit-elle; il faudroit des études communes, et des liaisons dont nous n'avons que faire. » On me fit commencer à graver; tout m'étoit bon; j'appris à tenir le burin, et je vainquis bientôt les premières difficultés. Lors de la fête de quelqu'un de nos grands-parens, qu'on alloit religieusement souhaiter, je portois toujours pour mon tribut ou une jolie tête que je m'étois appliquée à bien dessiner dans cette intention, ou une petite plaque de cuivre bien propre, sur laquelle j'avois gravé un bouquet et un compliment soigneusement écrit dont M. Doucet m'avoit tourné les vers. Je recevois en échange des almanachs qui m'amusoient beaucoup et quelque présent d'objets à mon usage, destinés ordinairement à la parure que j'aimois. Ma mère s'y plaisoit pour moi; elle étoit simple dans la sienne et même souvent négligée; mais sa fille étoit sa poupée, et j'avois dans mon enfance une mise élégante, même riche, qui sembloit au-dessus de mon état. Les jeunes personnes portoient alors ce que l'on appeloit des corps de robe : c'étoit un vêtement fait comme les robes de cour, très juste à la taille qu'il dessinoit fort bien, très ample par le bas, avec une longue queue traînante et ornée de divers chiffons, suivant le goût ou la mode; on me donnoit les miens en belles étoffes de soie, légères pour le dessin, modestes pour la couleur, mais de prix et de qualité pareils aux robes de parure de ma mère. La toilette me coûtoit bien quelques chagrins, car on me frisoit souvent les cheveux avec

des papillotes, des fers chauds, tout l'attirail ridicule et barbare dont on se servoit dans ce temps-là; j'avois la tète extrêmement sensible; et le tiraillement qu'il falloit souffrir étoit si douloureux qu'une grande coiffure me faisoit toujours verser des larmes arrachées par la souffrance, sans être accompagnées de plaintes.

Il me semble que j'entends demander pour quels yeux étoit cette toilette dans la vie retirée que je menois. Ceux qui feroient cette question doivent se rappeler que je sortois deux fois la semaine; et, s'ils avoient connu les mœurs de ce qu'on appeloit les bourgeois de Paris de mon temps, ils sauroient qu'il en existoit des milliers dont la dépense, assez grande en parure, avoit pour objet une représentation de quelques heures aux Tuileries tous les dimanches; leurs femmes y joignoient celle de l'église, et le plaisir de traverser doucement leur quartier sous les yeux du voisinage. Joignez à cela les visites de famille, aux grandes époques des fêtes et du premier de l'an, une noce, un baptême, et vous verrez assez d'occasions d'exercer la vanité. Au reste, on pourra remarquer dans mon éducation plus d'un contraste. Cette petite personne, qui paroissoit le dimanche à l'église et à la promenade dans un costume qu'on auroit pu croire sorti d'un équipage et dont l'apparence étoit fort bien soutenue par son maintien et son langage, alloit fort bien aussi dans la semaine en petit fourreau de toile au marché avec sa mère; elle descendoit même seule pour acheter, à quelques pas

de la maison, du persil ou de la salade que la ménagère avoit oublié. Il faut convenir que cela ne me plaisoit pas beaucoup; mais je n'en témoignois rien, et j'avois l'art de m'acquitter de ma commission de manière à y trouver de l'agrément. J'y mettois une si grande politesse, avec quelque dignité, que la fruitière ou autre personnage de cette espèce se faisoit un plaisir de me servir d'abord, et que les premiers arrivés le trouvoient bon; je remboursois toujours quelque compliment sur mon passage, et je n'en étois que plus honnête. Cette enfant, qui lisoit des ouvrages sérieux, expliquoit fort bien les cercles de la sphère céleste, manioit le crayon et le burin, et se trouvoit à huit ans la meilleure danseuse d'une assemblée de jeunes personnes au-dessus de son âge, réunies pour une petite fête de famille; cette enfant étoit souvent appelée à la cuisine pour y faire une omelette, éplucher des herbes ou écumer le pot. Ce mélange d'études graves, d'exercices agréables et de soins domestiques ordonnés, assaisonnés par la sagesse de ma mère, m'a rendue propre à tout; il sembloit prédire les vicissitudes de ma fortune et m'a aidée à les supporter. Je ne suis déplacée nulle part, je saurois faire ma soupe aussi lestement que Philopœmen coupoit du bois; mais personne n'imagineroit en me voyant que ce fût un soin dont il convînt de me charger.

On a pu juger, par ce que j'ai dit jusqu'à présent, que ma mère ne négligeoit pas ce qu'on appelle la religion. Elle avoit de la piété sans être

dévote, elle croyoit ou tâchoit de croire, et elle conformoit sa conduite aux règles de l'Église avec la modestie, la régularité d'une personne qui, ayant besoin pour son cœur d'adopter les grands principes, ne vouloit pas chicaner sur les détails. L'air respectueux dont m'avoient été présentées les premières notions religieuses m'avoit disposée à les recevoir avec attention; elles étoient de nature à faire de grandes impressions sur une imagination vive; et, malgré le trouble où me jetoit parfois le raisonnement naissant qui me rendoit surprise de la transformation du diable en serpent, et me faisoit trouver Dieu cruel de l'avoir permise, je finissois par croire et adorer.

J'avois reçu la confirmation avec le recueillement d'un esprit qui calculoit l'importance de ses actions et méditoit sur ses devoirs : on parloit de me préparer à ma première communion; je me sentois pénétrée d'une sainte terreur. Je lisois des livres de dévotion, j'avois besoin de m'occuper de ces grands objets de bonheur ou de malheur éternel; toutes mes idées se tournoient insensiblement de ce côté.

Ma vie plus retirée me parut bientôt trop mondaine encore pour me préparer à ma première communion; cette grande affaire, qui doit tant influer sur le salut éternel, occupoit toutes mes pensées. Je prenois goût à l'office divin, sa solennité me frappoit; je lisois avec avidité l'explication des cérémonies de l'Église; je me pénétrois de leur signification mystique; je feuilletois chaque

jour mes in-folio de *Vies des Saints,* et je soupirois après ces temps où les fureurs du paganisme valoient aux généreux chrétiens la couronne du martyre. Je songeois sérieusement à prendre un nouveau genre de vie, et après des méditations profondes j'arrêtai mes projets. Jusque-là l'idée seule de m'éloigner de ma mère me faisoit verser des torrens de larmes; et, quand on vouloit s'amuser des nuages subits que la sensibilité faisoit élever sur mon front expressif, on plaisantoit sur les couvens et l'utilité de les faire habiter durant quelque temps aux jeunes personnes.

Mais que ne doit-on pas sacrifier au Seigneur! Je m'étois fait du cloître, de sa solitude et de son silence les idées grandes ou romantiques que mon active imagination pouvoit enfanter. Plus son séjour étoit auguste, plus il convenoit aux dispositions de mon âme touchée. Un soir, après souper, seule avec mon père et ma mère, je me jette à leurs genoux; mes pleurs s'échappent en même temps et me coupent la voix; étonnés, inquiets, ils demandent la cause de cet étrange mouvement. « Je veux vous prier, dis-je en sanglotant, de faire une chose qui me déchire, mais que demande ma conscience : mettez-moi au couvent. » Ils me relèvent; ma bonne mère s'émeut : elle auroit tremblé si, ne m'ayant pas quittée d'une minute depuis quelque temps, elle eût pu rien redouter; on me demande ce qui me fait désirer cette disposition en observant qu'on ne m'a jamais rien refusé de raisonnable; je dis que c'est le désir de faire

ma première communion avec tout le recueillement convenable. Mon père loue mon zèle et ajoute qu'il veut le seconder. On délibère sur le choix d'une maison ; ma famille n'avoit de relations dans aucune de celles de cette espèce : on se rappela que mon maître de musique avoit cité un couvent où il enseignoit de jeunes demoiselles, et on décide que l'on fera des informations. Il résulta de celles-ci que la maison étoit honnête, l'ordre peu austère : les religieuses passoient en conséquence pour n'avoir point de ces excès, de ces momeries, qui caractérisoient leur plus grand nombre ; d'ailleurs, elles faisoient profession d'instruire la jeunesse ; elles tenoient des écoles d'externes ou d'enfans du peuple qu'elles enseignoient *gratis* pour accomplir leurs vœux, et qui se rendoient du dehors à cet effet dans une salle qui leur étoit consacrée ; mais elles avoient séparément un pensionnat pour les jeunes personnes dont on vouloit leur confier l'éducation. Ma mère fit les démarches nécessaires ; et. après m'avoir conduite en visite chez tous mes grands-parens, en leur annonçant ma résolution qu'ils applaudirent, elle me mena chez les dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel, bien près du lieu où je suis actuellement renfermée. Comme je pressai cette chère maman dans mes bras, au moment de me séparer d'elle pour la première fois ! j'étouffois, j'étois pénétrée ! mais j'obéissois à la voix de Dieu, et je passai le seuil de la porte de clôture en lui offrant avec

larmes le plus grand sacrifice que je pusse lui faire. C'étoit le 7 de mai 1765; j'avois alors onze ans et deux mois.

Comment, du fond d'une prison, au milieu des bouleversemens politiques qui ravagent mon pays et entraînent tout ce qui me fut cher, rappeler et peindre aujourd'hui ce temps de calme et de ravissement ? Quelle fraîcheur de pinceau peut rendre les douces émotions d'un jeune cœur sensible et tendre, avide de bonheur, commençant à sentir la nature et n'apercevant que la Divinité ! La première nuit que je passai au couvent fut agitée : je n'étois plus sous le toit paternel ; je me sentois loin de cette bonne mère qui sûrement pensoit à moi avec attendrissement ; une foible lueur éclairoit la chambre où l'on m'avoit mise coucher avec quatre autres enfans de mon âge : je me levai doucement, j'allai près de la fenêtre ; le clair de lune permettoit de distinguer le jardin sur lequel elle avoit vue. Le plus profond silence régnoit dans ces lieux ; je l'écoutois pour ainsi dire avec une sorte de respect ; de grands arbres projetoient çà et là leur ombre gigantesque, et promettoient un sûr abri à la méditation tranquille : je levai les yeux vers le ciel, il étoit pur et serein ; je crus sentir la présence de la Divinité qui sourioit à mon sacrifice, et m'en offroit déjà la récompense dans la paix consolante d'un séjour céleste : des larmes délicieuses coulent lentement sur mon visage ; je réitère mon dévouement avec un saint transport, et je vais goûter le sommeil des élus.

J'étois arrivée le soir; je n'avois point encore aperçu toutes mes compagnes; elles étoient au nombre de trente-quatre et réunies dans une seule classe, depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de dix-sept ou dix-huit, mais partagées en deux tables pour les repas, et comme en deux sections dans le courant du jour pour la suite des exercices. La gravité de ma petite personne fit juger au premier coup d'œil que je devois être rangée parmi les plus grandes; je devins la douzième de leur table, et je me trouvai la plus jeune d'entre elles. Le ton de politesse que ma mère m'avoit rendu familier, l'air posé dont j'avois contracté l'habitude, la manière de m'énoncer douce et correcte, ne ressembloient en rien à la bruyante étourderie de cette jeunesse folâtre. Les enfans s'adressèrent à moi avec une sorte de confiance, parce que je ne les rebutois jamais; les grandes demoiselles me traitèrent avec une sorte d'égards, parce que ma réserve ne me rendoit pas moins obligeante avec elles et me faisoit distinguer des maîtresses. Élevée comme je l'avois été jusqu'à cette époque, il n'étoit pas fort étonnant que je me trouvasse mieux instruite que la plupart de mes compagnes, même les plus âgées.

Les religieuses trouvèrent qu'elles pourroient s'honorer de mon éducation, puisque j'étois chez elles, sans avoir aucune peine à prendre pour la continuer. Je savois déjà ou j'apprenois fort aisément ce qu'elles donnoient à étudier; je devins la favorite de toutes les nonnes; c'étoit à qui me

feroit des caresses ou des complimens. Celle qui étoit chargée de montrer à écrire aux pensionnaires étoit une femme de soixante et dix ans qui s'étoit faite religieuse à cinquante par effet de chagrin ou suite d'infortune; elle avoit reçu de l'éducation et joignoit à cet avantage tout ce que peut valoir la connoissance et l'usage du monde. Elle se piquoit d'instruction; elle avoit encore pour l'écriture une très belle main, faisoit des broderies superbes, donnoit de bonnes leçons d'orthographe et n'étoit pas étrangère à l'histoire. Sa petite taille, son âge même, un peu de pédanterie, étoient cause que la mère Sainte-Sophie n'étoit point considérée des petites folles qu'elle vouloit instruire autant qu'elle méritoit de l'être; et, si je m'en souviens bien, la jalousie des chères sœurs qui, n'ayant pas autant de talens qu'elle, étoient bien aises de faire ressortir ses ridicules, y contribuoit pour quelque chose. Cette bonne fille s'attacha bientôt à moi à cause de mon goût pour l'étude; après avoir donné leçon à toute la classe, elle me prenoit en particulier, me faisoit répéter la grammaire, suivre la géographie, extraire des morceaux d'histoire; elle obtenoit même la permission de m'emmener dans sa cellule, où je lui faisois des lectures. J'avois conservé de mes maîtres celui de musique seulement, dont j'allois prendre leçon au parloir, avec deux compagnes, sous l'inspection d'une religieuse, et l'on m'avoit donné pour continuer le dessin une maîtresse qui entroit dans l'intérieur du couvent. La régularité

d'une vie très remplie, partagée entre des exercices variés, convenoit beaucoup à mon activité ainsi qu'à mon goût naturel pour l'ordre et l'application; j'étois l'une des premières à tout, et j'avois encore du loisir, parce que j'étois diligente et ne perdois pas un instant.

Aux heures de promenade ou de récréation, je ne savois pas courir et badiner avec la foule; je me retirois solitairement sous quelques arbres pour lire ou rêver. Comme j'étois sensible à la beauté du feuillage, au souffle du zéphyr, au parfum des plantes! je voyois partout la main de la Providence, je sentois ses soins bienfaisans, j'admirois ses ouvrages; pénétrée de reconnoissance, j'allois l'adorer à l'église où les sons majestueux de l'orgue, unis à la voix touchante des jeunes religieuses exécutant des *motets*, achevoient de me ravir en extase. Indépendamment de la messe où l'on conduisoit toutes les pensionnaires le matin, il y avoit, dans l'après-midi des jours ordinaires, une demi-heure consacrée à la méditation, à laquelle on n'admettoit que celles qui paroissoient capables de la faire ou d'en remplir l'intervalle avec recueillement par des lectures pieuses. Je n'eus pas même besoin de solliciter cette faveur dont on se hâta de récompenser mon zèle; mais je demandai avec ferveur l'avantage de faire ma première communion à la solennité la plus prochaine; c'étoit l'Assomption. Quoiqu'elle fût très voisine du moment de mon entrée, cette grâce me fut accordée du consentement unanime des supé-

rieures et du directeur. Celui-ci étoit un homme de bon sens, religieux de Saint-Victor, où il remplissoit les fonctions de curé; il avoit accepté la charge de confesser les pensionnaires de la congrégation, et il étoit propre à ce ministère par son âge de plus de cinquante ans, par son caractère modéré, son esprit sage, qui tempéroient l'austérité de ses mœurs et de ses manières. Lorsque j'avois été confiée à ses soins, mon curé, M. Garat, avoit pris la peine de venir lui-même au couvent déposer sa petite ouaille entre les mains de son confrère; ils se virent au parloir en ma présence, se parlèrent en latin que je n'entendis pas parfaitement, mais dont je compris quelques mots à mon avantage. Ceux-là n'échappent jamais à une fille, telle jeune qu'elle soit et dans quelque langue qu'ils soient dits. Je gagnai beaucoup au change: Garat n'étoit qu'un pédant dans lequel je révérois le juge spirituel; le victorin étoit un homme juste, éclairé, qui dirigeoit mes affections pieuses sur tout ce que la morale a de sublime, et qui se plaisoit à développer par la religion le germe des vertus, sans y mêler une mysticité ridicule. Je l'aimai comme un père, et, durant trois années qu'il a vécu après ma sortie du couvent, je venois de très loin à Saint-Victor, la veille des grandes fêtes, pour me confesser à lui.

Il faut avouer que la religion catholique, très peu convenable à un jugement sain, éclairé par des connoissances et soumettant les objets de sa croyance aux règles du raisonnement, est très

propre à captiver l'imagination, qu'elle frappe par le grand et le terrible, en même temps qu'elle occupe les sens par des cérémonies mystérieuses, alternativement douces et mélancoliques. L'*éternité,* toujours présente à l'esprit de ses sectateurs, les appelle à la contemplation. Elle les rend sévères appréciateurs du bien et du mal, tandis que des pratiques journalières, des rites imposans, viennent soulager l'attention, la soutenir, et présenter des moyens faciles de s'avancer toujours vers le but proposé. Les femmes s'entendent merveilleusement à relever ces pratiques, à accompagner ces cérémonies de tout ce qui peut leur prêter des charmes ou de l'éclat, et les religieuses excelloient dans cet art. Une novice prit le voile peu après mon arrivée au couvent. Les fleurs, les lustres brillans, les rideaux de soie, de superbes paremens, décorèrent l'église et l'autel; l'assemblée fut nombreuse; elle remplissoit la partie extérieure avec cet air de fête qu'une famille revêtoit en pareille circonstance comme pour les noces d'un enfant; triomphante et parée, la jeune victime parut à la grille dans la plus grande pompe, qu'elle dépouilla bientôt pour reparoître couverte d'un voile blanc et couronnée de roses; j'éprouve encore le tressaillement que me fit ressentir sa voix légèrement tremblante lorsqu'elle chanta mélodieusement le verset d'usage : *Elegi, etc.* : « c'est ici que j'ai choisi ma demeure, et que je l'établis pour jamais. » Je n'ai point oublié les notes de ce petit morceau, je le répète aussi exactement que si je l'eusse entendu

hier, et je voudrois bien pouvoir le chanter en Amérique. Grand Dieu! quel accent j'y mettrois aujourd'hui! Mais, lorsqu'après avoir prononcé ses vœux, la novice prosternée fut couverte d'un drap mortuaire sous lequel on auroit dit qu'elle étoit ensevelie, je frissonnai de terreur : c'étoit pour moi l'image de la rupture absolue des liens du monde, du renoncement à tout ce qu'elle avoit de cher; je n'étois plus moi; j'étois elle; je crus qu'on m'arrachoit à ma mère, et je versai des torrens de larmes. Avec cette sensibilité qui rend les impressions si profondes et qui fait être frappé de tant de choses, lesquelles passent comme des ombres devant le vulgaire, l'existence ne languit jamais; aussi j'ai réfléchi la mienne de bonne heure, sans l'avoir encore trouvée à charge, même au milieu des plus rudes épreuves; et, n'ayant point atteint quarante ans, j'ai prodigieusement vécu, si l'on compte la vie par le sentiment qui marque tous les instans de sa durée.

J'aurois à retracer trop de scènes semblables si je voulois rappeler toutes celles que les émotions d'une tendre piété ont gravées dans mon cœur; le charme et l'habitude de ces sensations devinrent tels pour moi qu'ils n'ont pu s'effacer. La philosophie a dissipé les illusions d'une vaine croyance; mais elle n'a point anéanti l'effet de certains objets sur mes sens, et leur rapport avec les idées ou les dispositions qu'ils avoient coutume de faire naître. Je puis encore assister avec intérêt à la célébration de l'office divin quand elle

se fait avec gravité ; j'oublie le charlatanisme des prêtres, le ridicule de leurs histoires ou l'absurdité de leurs mystères ; je ne vois que la réunion d'hommes foibles, implorant le secours d'un être suprême ; les misères de l'humanité, l'espoir consolant d'un puissant rémunérateur, occupent ma pensée ; les images étrangères s'évanouissent, les passions se calment, le goût de mes devoirs s'avive ; si la musique fait partie des cérémonies, je me trouve transportée dans un autre monde, et je sors meilleure du lieu où le peuple imbécile est venu sans réflexion saluer un morceau de pain.

Il en est de la religion comme de tant d'autres institutions humaines : elle ne change point l'esprit d'un individu ; elle s'assimile à sa nature, s'élève ou s'affoiblit avec lui. Le commun des hommes pense peu, croit sur parole et agit par instinct, de manière qu'il règne une contradiction perpétuelle entre les préceptes reçus et la marche suivie. Les trempes fortes ont une autre allure : elles ont besoin d'harmonie, leur conduite est une traduction fidèle de leur *foi*. J'ai dû recevoir dans l'enfance celle qui m'étoit donnée ; elle fut mienne jusqu'à ce que j'eusse assez de lumières pour la discuter ; mais alors même toutes mes actions en étoient des conséquences rigoureuses. Je m'étonnois de la légèreté de ceux qui, en professant une pareille, agissoient au contraire, comme je m'indigne aujourd'hui de la lâcheté de ces hommes qui veulent avoir une patrie, et compter encore leur vie

pour quelque chose quand il s'agit de la risquer à son service.

En évitant les répétitions du même sujet, je veux pourtant marquer d'un trait le moment de ma première communion : préparée par tous les moyens d'usage dans les couvens, retraites, longues prières, silence, méditation, il étoit pour moi celui d'un engagement solennel et le gage de l'éternelle félicité. Cette considération me pénétroit entièrement; elle avoit tellement enflammé mon imagination, attendri mon cœur, que, baignée de larmes et ravie d'amour céleste, il me fut impossible de marcher à l'autel sans le secours d'une religieuse qui vint me soutenir par-dessous les bras et m'aider à m'avancer à la sainte table. Ces démonstrations, que je ne cherchois point à faire, mais qui n'étoient que l'effet naturel d'un sentiment que je ne pouvois contenir, m'acquirent un grand crédit, et les bonnes vieilles que je rencontrois se recommandoient toujours à mes prières.

Il me semble voir ceux qui liront ceci demander si ce cœur tendre, cette sensibilité si affectueuse, n'ont pas enfin été exercés par des objets plus réels, et si, après avoir sitôt rêvé le bonheur, je ne l'ai pas réalisé dans une passion utile à quelque autre.

N'anticipons rien, leur dirai-je; arrêtez-vous avec moi sur ces temps paisibles de saintes illusions auxquels j'aime encore à me reporter : croyez-vous que dans un siècle aussi corrompu,

dans un ordre social aussi mauvais, il soit possible de goûter le bonheur de la nature et de l'innocence? Les âmes vulgaires y trouvent le plaisir; mais les autres, pour lesquelles le plaisir seul seroit trop peu de chose, atteintes par les passions qui promettent davantage, contraintes par les devoirs bizarres ou cruels que pourtant elles honorent, ne connoissent guère que la gloire, chèrement payée, de les remplir. Reposons-nous, quant à présent, sur la douce amitié qui vint m'offrir ses charmes et à laquelle j'ai dû tant d'heureux momens.

Quelques mois s'étoient écoulés depuis mon arrivée au couvent; j'y vivois occupée comme on vient de voir; je recevois toutes les semaines les visites de mon père et de ma mère, qui me faisoient sortir le dimanche après l'office pour nous promener ensemble au Jardin du Roi, aujourd'hui des Plantes; je ne les quittois jamais sans verser quelques pleurs; c'étoit de tendresse pour leurs personnes et non de regrets de ma situation : car je rentrois avec plaisir sous ces cloîtres silencieux que je traversois à petits pas pour mieux goûter leur solitude; je m'arrêtois quelquefois sur une tombe où étoit gravé l'éloge d'une sainte fille. « Elle est heureuse! » me disois-je en soupirant; puis une mélancolie qui n'étoit pas sans douceur s'emparoit de mon âme, et me faisoit chercher dans le sein de la Divinité, dans l'espoir d'y être reçue un jour, ce parfait bonheur dont je sentois le besoin.

L'arrivée de nouvelles pensionnaires vint éveiller toute la petite troupe ; on avoit annoncé des demoiselles d'Amiens ; la curiosité de jeunes filles de couvent sur des compagnes qu'on leur promet est plus vive qu'on ne peut imaginer. C'étoit vers le soir d'un jour d'été ; on se promenoit sous des tilleuls... « Les voilà, les voilà ! » fut le cri qui s'éleva tout à coup. La première maîtresse remit entre les mains de celle qui étoit alors en fonctions auprès des pensionnaires les deux arrivantes ; la foule se rassemble autour d'elles, s'éloigne, revient, se régularise enfin, et toutes les pensionnaires se promènent par groupes dans la même allée pour examiner les demoiselles Cannet. C'étoient deux sœurs : l'aînée avoit environ dix-huit ans, une belle taille, l'air leste, la marche dégagée ; quelque chose de sensible, de fier et de mécontent, la faisoit remarquer ; la cadette n'en avoit pas plus de quatorze, un voile de gaze blanche couvroit sa physionomie douce et cachoit mal les pleurs dont elle étoit baignée. Je la fixai avec intérêt, je m'arrêtai pour mieux la considérer ; j'allai ensuite parmi les causeuses chercher à m'informer de ce qu'on savoit d'elle.

C'étoit, disoit-on, la favorite de sa maman, qu'elle aimoit tendrement, dont elle avoit eu beaucoup de peine à se séparer, et avec qui l'on avoit mis sa sœur pour lui aider à supporter cette séparation. Toutes deux furent placées le soir à la table où j'étois : Sophie mangea peu ; elle avoit une douleur muette qui n'avoit rien de repous-

sant pour personne, et auroit touché tout le monde; sa sœur paroissoit beaucoup moins occupée de la consoler que mécontente de partager le même sort. Elle avoit bien quelque raison : une fille de dix-huit ans, arrachée au monde où elle étoit rentrée pour retourner au couvent faire compagnie à sa jeune sœur, pouvoit se regarder comme sacrifiée par sa mère, qui véritablement n'avoit cherché qu'à *mater* un caractère impétueux qu'elle ne savoit pas régir. Il ne falloit pas entendre longtemps la vive Henriette pour juger tout cela : franche jusqu'à la brusquerie, impatiente jusqu'à la colère, gaie jusqu'à la folie, elle avoit tout l'esprit de son âge sans en avoir la raison; inégale, saillante, tantôt charmante, souvent insupportable, les retours les plus attendrissans succédoient à ses boutades; elle unissoit le cœur le plus sensible à l'imagination la plus extravagante; il falloit l'aimer en la grondant, et pourtant il étoit difficile de vivre avec elle en la chérissant. La pauvre Sophie avoit bien quelquefois à souffrir du caractère de sa sœur irritée contre elle par la jalousie, trop juste cependant pour ne pas l'estimer sa valeur, et trouvant par conséquent dans ses rapports avec elle tout ce qui pouvoit multiplier ses propres inégalités dont elle étoit la première à gémir. Le calme d'une raison prématurée caractérisoit Sophie; elle ne sentoit pas très vivement parce que sa tête étoit froide, mais elle aimoit à réfléchir et à raisonner; tranquille sans prévenance, elle ne séduisoit personne; mais elle

obligeoit tout le monde dans l'occasion, et, si elle n'alloit au-devant de rien, elle ne refusoit rien non plus. Elle aimoit le travail et la lecture. Sa tristesse m'avoit touchée, sa manière d'être me plut; je sentis que je rencontrois une compagne, et nous devînmes inséparables. Je m'attachai avec cet abandon qui suit le besoin d'aimer à la vue de l'objet propre à le satisfaire : ouvrages, lectures, promenades, tout me devint commun avec ma Sophie.

Elle étoit dévote, un peu moins tendre, mais aussi sincère que moi, et ce rapport ne contribua pas peu à l'intimité de notre union. C'étoit, pour ainsi dire, sous l'aile de la Providence et dans les transports d'un même zèle que nous cultivions l'amitié; nous voulions nous soutenir réciproquement et nous avancer dans le chemin de la perfection. Sophie étoit une raisonneuse impitoyable; elle vouloit tout analyser, tout savoir et tout discuter; je parlois beaucoup moins qu'elle et je n'appuyois guère que sur les résultats. Elle se plaisoit à m'entretenir, car je savois bien l'écouter; et, quand je n'étois pas de son avis, mon opposition étoit si douce par la crainte de la chagriner que toutes les diversités possibles n'ont jamais produit entre nous un différend. Sa société m'étoit infiniment chère, parce que j'avois besoin de confier à quelqu'un qui m'entendît les sentimens que j'éprouvois et que le partage sembloit accroître. Plus âgée que moi d'environ trois ans et un peu moins humble, Sophie avoit extérieurement une sorte d'avantage que je ne lui enviois pas : elle *causoit*

joliment; je savois seulement répondre : il est vrai qu'on aimoit singulièrement à me questionner, mais cela n'étoit pas facile à tout le monde. Je n'avois de véritables communications qu'avec ma bonne amie; tout autre ne faisoit que m'entrevoir, à moins que ce ne fût quelqu'un d'assez habile pour lever le voile dont, sans prétendre me cacher, je m'enveloppois tout naturellement.

Henriette venoit quelquefois, mais rarement, avec nous; elle avoit fait une liaison plus *sortable* pour elle avec Mlle de Cornillon, fille de dix-huit ans, laide comme le péché, pétillante d'esprit et de malice, vrai lutin dont on faisoit peur aux enfans, mais qui ne se seroit pas jouée avec notre raison.

Je ne passerai pas sous silence le tendre intérêt que m'avoit témoigné, dès les premiers jours de mon arrivée, une excellente fille dont le constant attachement a fait ma consolation dans plus d'une circonstance. Angélique Boufflers, née sans fortune, s'étoit engagée par des vœux dès l'âge de dix-sept ans; elle s'ignoroit encore. La nature l'avoit pétrie de soufre et de salpêtre; son énergie contrainte porta au suprême degré la sensibilité de son cœur et la vivacité de son esprit. Le défaut de dot avoit assigné sa place parmi les sœurs converses, avec lesquelles elle n'avoit de commun que leurs rudes exercices. Il est des âmes qui n'ont pas besoin de culture; Sainte-Agathe (c'étoit son nom de religion), sans avoir reçu de grands secours de l'éducation, étoit supérieure non seulement à ses compagnes, mais à la plupart

des dames du chœur. Son prix étoit connu; et, quoique, suivant l'usage de ces sociétés, dont le public est toujours ingrat, on abusât de son activité en la surchargeant d'occupations, elle jouissoit pourtant de cette considération que s'attire le mérite. Elle étoit attachée pour lors au service des pensionnaires; elle y étoit seule, indépendamment des autres soins qui lui étoient confiés, et elle suffisoit à tout avec autant de diligence que de gaieté.

Je l'avois à peine observée qu'elle me distinguoit déjà; ses bontés me prévinrent et me la firent remarquer : à table, elle épioit mes goûts à mon insu et cherchoit à les satisfaire; à la chambre, elle me faisoit mon lit avec complaisance, et ne manquoit pas une occasion de m'adresser quelque chose d'obligeant. Si je la rencontrois, elle m'embrassoit avec tendresse, m'emmenoit quelquefois dans sa cellule, où elle avoit un serin charmant, familier, caressant, à qui elle avoit appris à parler; elle me donna secrètement une seconde clef de cette cellule pour que je pusse y entrer en son absence; j'y lisois les livres de sa petite bibliothèque, les poésies du père Du Cerceau et des ouvrages de mysticité. Lorsque ses travaux ne lui avoient point permis d'y passer quelques minutes avec moi ou devoient l'en empêcher, j'y trouvois un petit billet bien tendre auquel je ne manquois pas de répondre; elle gardoit ces réponses comme de précieux bijoux, et me les montroit ensuite bien fermées dans son oratoire.

Bientôt il ne fut bruit au couvent que de l'atta-

chement d'Agathe pour la petite Phlipon; mais on auroit dit que cela devoit être ainsi : mes compagnes ne parurent jamais blessées des préférences qu'elle m'accordoit; lorsque des religieuses lui en parloient, elle leur demandoit avec sa franchise naturelle si elles n'en feroient pas autant à sa place; et, si quelque revêche octogénaire, comme la mère Gertrude, lui disoit qu'elle m'aimoit trop, elle répliquoit que c'étoit faute de pouvoir aimer autant qu'elle jugeoit de cette manière. « Et vous-même, ajoutoit-elle, la rencontrez-vous jamais sans l'arrêter? » Et la mère Gertrude s'en alloit en marmottant; mais, si elle me voyoit une heure après, elle ne manquoit pas de me donner quelques bonbons.

Lorsque les demoiselles Cannet arrivèrent et que je me liai avec Sophie, Agathe parut un peu jalouse; les religieuses se plurent à lui en faire la guerre; mais sa tendresse généreuse n'en fut pas affoiblie: il sembloit qu'elle fût satisfaite que je me laissasse aimer, et qu'elle jouît des douceurs que me procuroit l'amitié d'une personne plus rapprochée de mon âge, dont j'avois la société dans tous les momens du jour.

Agathe avoit alors vingt-quatre ans; son caractère et son affection m'ont inspiré pour elle l'attachement le plus vrai; je me suis honorée de le lui témoigner sans cesse. Dans les dernières années de l'existence des couvens, ce n'étoit plus qu'elle seule que j'allois voir dans le sien. Maintenant, sortie de cet asile lorsque l'âge et les infirmités le

lui rendoient nécessaire, réduite à la médiocre pension qui lui est assignée, elle végète non loin des lieux de notre ancienne demeure et de ceux où je suis prisonnière, et, dans les disgrâces d'une situation malaisée, elle ne gémit que de la détention de sa *fille,* car c'est ainsi qu'elle m'appelle toujours. Ames sensibles, vous cesserez quelquefois de me plaindre en appréciant les biens que le Ciel m'a conservés; mes persécuteurs, au milieu de leur puissance, n'ont pas celui d'être aimés par une Agathe qui les chériroit plus encore s'ils tomboient dans l'infortune!

L'hiver s'étoit écoulé; j'avois un peu moins vu ma mère dans cette saison; mais mon père n'auroit pas laissé passer un dimanche sans venir me visiter et me faire faire une promenade au Jardin du Roi, pour peu que le temps le permît; nous y bravions la rigueur du froid en courant gaiement sur la neige. Promenades charmantes dont le souvenir me fut rappelé vingt ans après, en lisant ces vers de Thompson, que je ne répète jamais sans attendrissement :

Pleas'd was I, in my cheerful morn of life,
When nurs'd by careless solitude I liv'd,
And sung of nature with unceasing joy,
Pleas'd wandering through your rough domain,
Through the pure virgin snows, myself as pure, etc.

Il avoit été arrêté, dès mon entrée au couvent, que je n'y resterois qu'une année; je l'avois désiré moi-même; j'aimois à voir un terme au sacrifice que je faisois de me séparer de ma mère; les

religieuses, de leur côté, en accordant de me faire faire ma première communion au quatrième mois de mon séjour avec elles, avoient eu grand soin de stipuler que je ne les quitterois pas plus tôt pour cela et que j'achèverois mon année; cette année révolue, il fut question de sortir. Ma mère m'annonça que ma bonne maman Phlipon, qui m'aimoit beaucoup, désiroit que j'allasse lui faire compagnie durant quelque temps, et qu'elle en étoit convenue avec elle comme d'un arrangement qui ne pourroit me faire de peine, puisqu'elle me verroit là bien plus souvent qu'au couvent; arrangement qui, d'ailleurs, s'accordoit parfaitement avec les circonstances. Mon père étoit entré dans les charges de sa communauté; il se trouvoit ainsi souvent appelé au dehors : je compris aisément que, la surveillance de ma mère devant dès lors se porter davantage sur les travaux confiés aux jeunes gens, dont jusque-là elle ne s'étoit jamais mêlée, elle avoit un peu perdu de la liberté qu'elle vouloit avoir tout entière pour s'occuper de moi.

La situation qu'elle me proposoit étoit véritablement une douce transition de ma séparation d'avec elle à mon entier rapprochement de sa personne, et je l'acceptai d'autant plus aisément que j'étois attachée à ma bonne maman. C'étoit une petite femme de bonne grâce et de belle humeur, dont les manières agréables, le langage poli, le rire gracieux et le coup d'œil malin annonçoient encore quelques prétentions à plaire ou à faire souvenir qu'elle avoit plu. Elle avoit soixante-cinq

ou six ans, donnoit des soins à sa toilette, appropriée d'ailleurs à son âge : car elle se piquoit par-dessus tout de bien sentir et observer les convenances. Beaucoup d'embonpoint, une marche assez légère, une contenance fort redressée, une petite main dont elle faisoit jouer les doigts avec grâce, le ton sentimental entremêlé de propos joyeux et décens, éloignoient d'elle les apparences de la vieillesse. Elle étoit aimable pour les jeunes personnes, dont la société lui plaisoit beaucoup, et de qui elle mettoit quelque orgueil à être recherchée.

Veuve au bout d'un an de mariage, elle avoit eu mon père pour enfant unique et posthume; les revers du commerce dans lequel elle avoit été établie l'ayant jetée dans l'infortune, elle avoit été dans le cas de chercher des ressources chez des parens éloignés, opulens, qui la préférèrent à d'autres pour l'éducation de leur famille : c'est ainsi qu'elle avoit élevé chez Mme de Boismorel son fils Roberge, dont j'aurai à parler dans la suite, et sa fille devenue Mme de Favières. Une petite succession lui avoit enfin assuré son indépendance; elle vivoit dans l'île Saint-Louis, où elle occupoit un logement décent avec sa sœur, Mlle Rotisset, qu'elle appeloit Angélique. Cette bonne fille, asthmatique et dévote, pure comme un ange, simple comme un enfant, étoit la très humble servante de son aînée; les soins du petit ménage rouloient uniquement sur elle; une domestique ambulante, qui venoit deux fois le jour, étoit chargée des plus grossiers; mais Angélique

suffisoit au reste et habilloit sa sœur avec révérence. Elle devint tout naturellement ma gouvernante, en même temps que Mme Phlipon se faisoit mon institutrice. Me voilà donc entre leurs mains, après avoir quitté la maison du Seigneur, regrettée, chérie, embrassée de toutes les religieuses, pleurée de mon Agathe et de ma Sophie, gémissant de leur séparation et me promettant bien de l'adoucir par de fréquentes visites.

Cet engagement m'étoit trop cher pour que je ne fusse pas fidèle à le remplir. Les promenades se dirigèrent fréquemment du côté de la Congrégation; ma tante Angélique ou mon père se faisoient un plaisir de m'y conduire; mon arrivée au parloir s'annonçoit dans toute la maison, j'y voyois vingt personnes en une heure; mais ces visites remplaçoient mal les communications de tous les jours et les confidences de l'amitié; elles devinrent plus rares: je les suppléai par des lettres dont le commerce s'établit principalement avec Sophie; origine de mon goût pour écrire, et l'une des causes qui par l'habitude en aient augmenté chez moi la facilité.





DEUXIÈME PARTIE

28 août.

Je sens s'affoiblir la résolution de poursuivre mon entreprise : les maux de mon pays me tourmentent ; la perte de mes amis affecte mon courage ; une tristesse involontaire pénètre mes sens, éteint mon imagination et flétrit mon cœur. La France n'est plus qu'un vaste théâtre de carnage, une arène sanglante où se déchirent ses propres enfans.

L'ennemi, favorisé par les divisions intestines, s'avance de toutes parts ; les villes du Nord tombent en sa puissance ; la Flandre et l'Alsace vont devenir sa proie ; l'Espagnol ravage le Roussillon ; les Piémontois repoussent une alliance que l'anarchie rend affreuse ; ils retournent à leur ancien maître, dont les soldats franchissent nos frontières ; les rebelles de la Vendée continuent de désoler une grande étendue de territoire ; les Lyonnois, indiscrètement irrités, ont développé leur résistance ; Marseille vole à leur secours ; les départemens voisins s'ébranlent ; et, dans cette agitation

universelle, dans ces déchiremens multipliés, il n'est rien d'uniforme que la marche des puissances étrangères. Notre gouvernement est une espèce de monstre dont les formes et l'action sont également révoltantes; il détruit tout ce qu'il touche, et se dévore lui-même : ce dernier excès fait l'unique consolation de ses nombreuses victimes.

Les armées, aussi mal approvisionnées que mal conduites, se battent et fuient alternativement en désespérées; les généraux habiles sont accusés de trahison, parce que des *représentans* qui n'entendent rien à la guerre trouvent mauvais ce qu'ils ne comprennent point et jugent *aristocrates* tous les individus plus éclairés qu'eux. Un corps législatif que la foiblesse caractérisa dès les premiers instans de son existence offroit d'abord de très vifs débats tant qu'il exista dans son sein assez de lumières pour connoître les dangers et de courage pour les prédire; les hommes probes et généreux qui vouloient le bien de leur patrie et osèrent tenter de l'établir, dénoncés audacieusement sous les plus odieuses couleurs et de la manière la plus contradictoire, furent enfin sacrifiés par l'ignorance et la peur à l'intrigue et au brigandage : chassés de ce corps dont ils étoient l'élite, ils ne laissèrent après eux qu'une foule extravagante et corrompue dont les sottises et les crimes creusent son propre tombeau, mais en consommant la ruine publique. La nation, lâche et mal instruite, parce que l'égoïsme est paresseux et que la paresse ne se donne pas la peine de rien voir, a

laissé recevoir une constitution vicieuse, qui, eût-elle été meilleure, devoit être rejetée avec indignation parce qu'on ne peut sans s'avilir rien accepter de la scélératesse; elle prétend à la sûreté, à la liberté, qu'elle a vu impunément violer dans la personne de ses représentans! Elle ne peut changer que d'oppresseurs; elle est déjà sous un joug de fer, et tout changement lui paroît un bien; mais, incapable d'en opérer un elle-même, elle l'attend du premier maître qui voudra la commander.

O Brutus! dont la main hardie affranchit vainement les Romains corrompus, nous avons erré comme toi. Ces hommes purs dont l'âme ardente aspiroit la liberté, que la philosophie avoit préparés pour elle dans le calme de l'étude et l'austérité de la retraite, se sont flattés comme toi que le renversement de la tyrannie alloit ouvrir le règne de la justice et de la paix; il n'a été que le signal des passions haineuses et du débordement des vices les plus hideux. Tu disois, après les proscriptions des triumvirs, que tu avois plus de honte de ce qui avoit causé la mort de Cicéron que de douleur de sa mort même; tu blâmois tes amis de Rome de ce *qu'ils se rendoient esclaves plus par leur faute que par celle des tyrans,* et qu'ils avoient la *lâcheté* de voir et de souffrir des choses dont le seul récit auroit dû leur être insupportable et leur faire horreur : c'est ainsi que je m'indignois du fond de ma prison; mais l'heure de l'indignation est passée : car il est évident qu'on ne peut plus

rien attendre de bien, ni s'étonner de rien de mal.

L'histoire peindra-t-elle jamais l'horreur de ces temps affreux, et des hommes abominables qui les remplissent de leurs forfaits? Ils outrepassent les cruautés de Marius, les sanguinaires expéditions de Sylla : celui-ci, faisant parquer et égorger six mille hommes qui s'étoient rendus à lui, près du sénat qu'il rassure et fait délibérer au bruit de leurs cris douloureux, se conduisoit en tyran qui abuse froidement de son pouvoir usurpé; mais à quoi peut-on comparer la domination de ces hypocrites qui, toujours revêtus du masque de la justice, toujours parlant le langage de la loi, ont créé un tribunal pour servir leur vengeance, et envoient à l'échafaud avec des formes juridiquement insultantes tous les hommes dont la vertu les offense, dont les talens leur font ombrage ou dont les richesses excitent leur convoitise?

Quelle Babylone présenta jamais le spectacle de ce Paris souillé de sang et de débauches, gouverné par des magistrats qui font profession de débiter le mensonge, de vendre la calomnie, de préconiser l'assassinat? Quel peuple a jamais corrompu sa morale et son instinct au point de contracter le besoin de voir des supplices, de frémir de rage quand ils sont retardés, et d'être toujours prêt à exercer sa férocité sur quiconque entreprend de l'adoucir ou de la calmer? Les journées de septembre ne furent que l'ouvrage d'un petit nombre de tigres enivrés; celles des 31 mai et 2 juin marquèrent le triomphe de la scélératesse par l'apa-

thie de tous les Parisiens et leur aveu tacite à l'esclavage; depuis cette époque, la gradation est effrayante; ce qu'on appelle improprement encore la Convention ne présente que des brigands, vêtus et jurant comme les gens du port, prêchant le meurtre et donnant l'exemple du pillage. Un peuple nombreux environne le palais de la justice, et sa fureur éclate contre les juges qui ne prononcent pas assez vite la condamnation de l'innocence. Les prisons regorgent d'hommes en place, de généraux, de fonctionnaires publics et d'individus à caractères qui honoroient l'humanité; la délation est reçue comme preuve de civisme, et le soin de rechercher et de détenir les gens de bien ou les personnes riches fait l'unique occupation d'administrateurs ignares et vils.

Les victimes d'Orléans sont tombées. Marie Corday n'a pas produit le plus léger mouvement dans une ville qui ne méritoit pas qu'elle la délivrât d'un monstre. Brissot, Gensonné [1], une foule d'autres députés, demeurent sous le décret d'accusation; les preuves manquent, mais la fureur s'ac-

---

1. Des femmes qui s'assemblent en club dans l'église de Saint-Eustache disoient un jour en hurlant qu'il falloit avoir la tête de Brissot, et ne pas souffrir que les juges apportassent dans son procès les lenteurs qu'ils mettoient dans celui de Custine. Deux mille âmes environnant le palais le jour du jugement de ce général frémissoient de crainte qu'il n'échappât, et disoient hautement : « S'il est blanchi, il faudra en faire comme de Montmorin, et, avec lui, de tous les scélérats qui sont dans les prisons. »

croît; et, au défaut de raisons pour les condamner, on ménage la volonté du souverain, qui demande leur tête comme une bête féroce qui demande sa proie. Custine a vécu [1]; Robespierre jouit; Hébert marque les victimes; Chabot les compte; le tribunal se presse, le peuple se prépare pour accélérer et généraliser les exécutions. Cependant la disette se fait sentir; des lois meurtrières étouffent l'industrie, arrêtent la circulation, anéantissent le commerce; les finances se dilapident; la désorganisation est partout, et, dans ce renversement absolu de la fortune publique, des hommes sans pudeur fondent leur opulence, mettent à prix toutes leurs actions, et font un tarif pour la mort ou la vie de leurs concitoyens.

Dillon et Castellane sortent, l'un des Madelonnettes, l'autre de Sainte-Pélagie, en payant trente mille livres à Chabot; Sillery fait marchander sa liberté qu'il est assez riche pour acquérir, et deux cents bouteilles de son excellent vin de Champagne sont le surplus du marché auprès des *catins* du comité [2]. La femme de Roland, rap-

1. Ses biens sont confisqués. Sa belle-fille, jeune et charmante femme, enceinte, qui partageoit ses journées entre son beau-père traîné au tribunal et son mari détenu à la Force, est emprisonnée sitôt après l'exécution du premier. Elle fait une fausse couche; qu'importe à ces tigres? L'accusateur public avoit reçu deux cent mille livres pour sauver l'innocence : il les rend; mais il fait arrêter celle qui peut dénoncer son infamie.

2. L'argent et le vin ont été donnés et reçus; Sillery n'y a gagné que la liberté de voir et d'entretenir qui lui plaît;

pelée de temps en temps, par les soins du *Père Duchêne*, à la fureur de la populace, en attend les derniers excès dans la même prison d'où une fille entretenue sort tranquille, après avoir payé sa sûreté et l'impunité de son complice fabricateur de faux assignats. Henriot, commandant de la garde nationale, d'abord laquais, commis aux barrières, puis massacreur à Saint-Firmin, brise des scellés, vide des caves, enlève des meubles et n'en montre pas moins d'insolence; chargé de faire garder ceux des députés détenus au Luxembourg, il ose les voir, les insulter, leur enlever de vive force plumes, livres, papiers, et joindre la menace à l'outrage. La subordination des autorités est une chimère qu'il n'est pas permis de rappeler sans encourir l'accusation d'incivisme et se faire supposer des intentions contre-révolutionnaires.

Les députés fugitifs ont-ils enfin quitté cette terre inhospitalière qui dévore les gens de bien et s'imbibe de leur sang! O mes amis! puisse le Ciel favorable vous faire aborder aux États-Unis, asile unique de la liberté! Mes vœux vous y conduisent, et j'ai quelque espérance que vous voguez actuellement vers ces contrées. Mais, hélas! c'en est fait pour moi, je ne vous reverrai plus; et dans cet éloignement, si vivement désiré pour votre

---

mais il est gardé au Luxembourg avec cet adoucissement. Trois ou quatre femmes perdues, appartenant aux misérables gangrenés des comités de Salut public et de Sûreté générale, forment la société marchande dans laquelle on stipule les moyens pécuniaires de salut de chaque individu remarquable.

salut, je sens pourtant notre séparation dernière! Et toi, vénérable époux, tu t'aigris et t'affoiblis dans une vieillesse prématurée que tu dérobes avec effort à la poursuite des assassins; me sera-t-il donné de te revoir encore et de porter quelque consolation dans ton âme abreuvée d'amertume? Combien de jours me reste-t-il à être témoin de la désolation de mon pays et de l'avilissement de mes concitoyens! Environnée de ces tristes images, je n'ai pu me soustraire à la douleur; des larmes rares s'échappent de mes yeux appesantis, et j'ai laissé reposer ma plume légère qui s'étoit reposée sur mes jeunes années.

Je veux tenter de les rappeler encore et d'en suivre le cours; peut-être un jour mes récits ingénus charmeront les instans de quelque infortunée captive, qui oubliera son sort en s'attendrissant sur le mien; peut-être les philosophes qui veulent reconnoître le cœur humain dans la suite d'un roman et l'action d'un drame trouveront-ils à l'étudier dans mon histoire!

Avant peu de jours peut-être, le défaut de subsistances, irritant le peuple fatigué, le portera à des mouvemens que ses conducteurs auront soin de rendre funestes. Le 10 août devoit être la commémoration des ides de septembre; on menaçoit hautement avant-hier de les renouveler, si Custine n'étoit condamné à mort : les *cordeliers* établissent déjà la nécessité de se défaire des gens suspects; des punitions sont prescrites contre ceux qui ont mal parlé de ces fameuses journées : n'est-ce pas

préparer la justification de leur retour ? Les individus qu'on envoie au tribunal révolutionnaire ne sont pas des accusés qu'on lui donne à juger ; ce sont des victimes qu'il est chargé de faire périr. Les détenus pour toute autre cause que des crimes ne sont pas sous la sauvegarde de la loi ; mais, abandonnés à la merci des soupçons et de la calomnie, ils ne peuvent se croire à l'abri d'une aveugle fureur. Quittons cette époque malheureuse, comparable au règne de Tibère ; renouvelez-vous pour moi, momens tranquilles de ma douce adolescence !

J'avois passé mes douze ans, et la troisième année de mon troisième lustre s'écouloit sous les yeux de ma bonne maman. La paix de sa demeure et la piété de ma tante Angélique convenoient admirablement aux dispositions tendres et recueillies que j'avois rapportées du couvent. Tous les matins ma tante me conduisoit à l'église pour y entendre la messe ; j'y fus bientôt remarquée par ces accapareurs de consciences qui se faisoient un mérite devant Dieu de peupler les cloîtres. M. l'abbé Géry, au col tors, à l'œil baissé, s'accoste de celle qu'il croyoit ma gouvernante pour la féliciter sur l'édification que produisoit l'exemple de son élève et témoigner le désir qu'il auroit pour la conduire dans les voies du Seigneur ; il apprit avec regret que les grandes cérémonies étoient faites, et que j'avois donné ma confiance ; alors il désira savoir de moi si je n'a-

vois pas de projet pour ma destination future et le renoncement au monde : je lui répondis que j'étois trop jeune encore pour connoître ma vocation. M. Géry soupira, me dit de belles choses, et ne manquoit pas l'occasion de se trouver sur mon passage pour nous saluer dévotement. La piété de mon jeune cœur n'alloit pas jusqu'au goût des affectations jésuitiques ; elle étoit trop vraie pour s'allier avec les ridicules du bigotisme, et le col tors de M. Géry ne me plaisoit nullement.

J'avois pourtant le secret dessein de me consacrer à la vie religieuse ; saint François de Sales, l'un des plus aimables saints du paradis, avoit fait ma conquête, et les dames de la Visitation, dont il étoit l'instituteur, étoient déjà mes sœurs d'adoption. Mais je jugeois bien qu'étant fille unique je n'obtiendrois pas de mes parens la permission de prononcer des vœux avant ma majorité ; je ne voulois point les chagriner à l'avance : d'ailleurs, s'il arrivoit que par la durée de l'épreuve ma vocation s'ébranlât, ce seroit prêter des armes aux mondains ; je résolus donc de taire ma résolution et de marcher au but en silence. Je mettois à contribution la petite bibliothèque de ma bonne maman ; la *Philothée* de saint François de Sales et le *Manuel* de saint Augustin devinrent les sources de mes méditations favorites : quelle doctrine d'amour et quel délicieux aliment pour l'innocence d'une âme ardente livrée aux célestes

illusions! Des ouvrages de controverse de Bossuet m'offrirent une nouvelles pâture ; tels favorables qu'ils fussent à la cause qu'ils avoient pour objet de défendre, ils faisoient connoître quelques-unes des objections contre elle et me mirent sur la voie de raisonner ma croyance. Ce fut le premier pas ; il y eut bien loin de celui-là au scepticisme où je devois parvenir quelques années ensuite, après avoir été successivement janséniste, cartésienne, stoïcienne et déiste ! Que de chemin pour finir par le patriotisme qui m'a fait jeter dans les fers !

Au milieu de tout cela, de vieux bouquins de voyage, force mythologie, amusèrent mon imagination, et les *Lettres* de Mme de Sévigné fixèrent mon goût ; son aimable facilité, ses grâces, son enjouement, sa tendresse, me firent entrer dans son intimité ; je connoissois sa société, j'étois familiarisée avec ses entours, comme si j'eusse vécu avec elle. Ma bonne maman voyoit peu de monde et sortoit rarement ; mais son humeur agréable animoit la conversation, lorsque je travaillois près d'elle aux petits ouvrages de main qu'elle se plaisoit à m'enseigner ou à me faire faire. Mme Besnard, cette grand'tante qui m'avoit surveillée lorsque j'étois en nourrice, venoit chez sa sœur tous les jours passer deux heures de l'après-dîner; son caractère austère étoit toujours accompagné de formes solennelles et d'un air de cérémonie dont Mme Phlipon plaisantoit quelquefois, mais assez légèrement pour ne pas offenser sa sœur, qui

au reste payoit son écot par quelque bonne vérité un peu brusquement dite, et dont son excellent cœur lui faisoit pardonner la rudesse. Ma bonne maman, qui mettoit un grand prix aux grâces et à tout ce qui peut embellir la vie sociale, étoit infiniment sensible aux prévenances que mon caractère doux, l'envie de plaire à ceux avec qui je me trouve et que ses manières aimables m'inspiroient plus particulièrement pour elle, me faisoient avoir à son égard : elle me disoit quelquefois de jolies choses auxquelles je ne répondois pas mal; elle se rengorgeoit alors avec complaisance et lançoit un coup d'œil de satisfaction à Mme Besnard, qui, haussant les épaules, saisissoit l'instant où j'étois un peu éloignée pour lui crier à voix basse que j'entendois fort bien : « En vérité, vous êtes insupportable ; vous la gâterez ! quel dommage! » Ma bonne maman de se redresser davantage, d'un air de supériorité, rassurant sa sœur sur son savoir-faire; la bonne Angélique, avec sa figure pâle, son menton avancé, ses lunettes sur le nez, son tricot à la main, leur disoit tranquillement qu'il n'y avoit pas de danger, que personne n'y feroit rien et que j'étois bien assez raisonnable pour m'élever toute seule. Cette dame Besnard, si austère et craignant le danger des propos flatteurs, s'inquiétoit beaucoup de me voir coucher sur un lit dur, et, s'il m'arrivoit au doigt le plus petit mal, elle ne manquoit pas de venir deux fois le jour pour juger de ses progrès : quelle franche inquiétude! quels soins empressés

elle avoit alors, et comme ils étoient touchans sous son apparente sévérité !

En vérité, je crois que le Ciel m'avoit environnée tout exprès de bonnes âmes pour rendre la mienne le plus aimante qu'il soit possible. Il prit un jour fantaisie à ma bonne maman d'aller faire visite à Mme de Boismorel, soit pour le plaisir de la voir, soit pour celui de lui montrer sa petite-fille : préparatifs en conséquence ; grande toilette dès le matin ; nous voilà parties avec la tante Angélique pour arriver rue Saint-Louis, au Marais, vers midi.

En entrant dans l'hôtel, tous les gens, à commencer par le portier, saluent affectueusement et avec un air d'égards Mme Phlipon ; c'est à qui s'empressera de lui faire plus d'honnêtetés ; elle répond à tous d'un ton caressant, avec dignité : c'étoit bien jusque-là. Mais on voit sa petite-fille, elle ne tient pas au petit plaisir de la faire remarquer ; les *gens* veulent se mêler de faire des complimens ; je commençai à sentir une sorte de malaise difficile à m'expliquer et dans lequel je démêlai pourtant que les gens pouvoient me regarder, mais qu'il ne leur appartenoit point de me complimenter. Nous parvenons plus avant, un grand laquais nous annonce, et nous entrons au salon où Mme de Boismorel, assise avec son chien sur ce qu'on appeloit alors non pas une ottomane, mais un canapé, brodoit gravement en tapisserie.

Mme de Boismorel étoit de l'âge, de la taille

et de la corpulence de ma bonne maman ; mais son costume tenoit moins du goût que de la prétention d'annoncer l'opulence et de marquer la qualité ; et sa physionomie, loin d'exprimer le désir de plaire, annonçoit la volonté d'être considérée, l'assurance de mériter qu'il en fût ainsi. Une riche dentelle chiffonnée en petit bonnet à papillons pointus comme des oreilles de lièvre, placée sur le sommet de la tête, laissoit voir des cheveux peut-être empruntés, rangés avec cette feinte discrétion qu'il falloit bien revêtir après soixante ans ; et du rouge à doubles couches donnoit à des yeux insignifians beaucoup plus de dureté qu'il n'étoit nécessaire pour me faire baisser les miens. « Eh ! bonjour, Mademoiselle Rotisset, s'écrie d'une voix haute et froide Mme de Boismorel en se levant à notre approche (Mademoiselle? quoi ! ma bonne maman est ici mademoiselle ?). Mais vraiment, je suis bien aise de vous voir ! Et ce bel enfant, c'est votre petite-fille ? Elle sera fort bien ! Venez ici, mon cœur, asseyez-vous à côté de moi. Elle est timide : quel âge a-t-elle, votre petite-fille, Mademoiselle Rotisset ? Elle est un peu brune, mais le fond de la peau est excellent ; cela s'éclaircira avant peu : elle est déjà bien formée ! vous devez avoir la main heureuse, ma bonne amie ; n'avez-vous jamais mis à la loterie ? — Jamais, Madame, je n'aime pas les jeux de hasard. — Je le crois ; à votre âge, on imagine avoir jeu sûr. Quel son de voix ! il est doux et plein. Mais comme elle est

grave! N'êtes-vous pas un peu dévote? — Je connais mes devoirs, je tâche de les remplir. — Fort bien! Vous avez envie d'être religieuse, n'est-ce pas? — J'ignore ma destination ; je ne cherche point encore à la juger. — Comme c'est sentencieux! Elle lit, votre petite-fille, Mademoiselle Rotisset? — La lecture est son plus grand plaisir ; elle y emploie une partie des jours. — Oh! je vois cela ; mais prenez garde qu'elle ne devienne une savante, ce seroit grand'pitié. »

La conversation s'établit entre ces dames sur la famille et la société de la maîtresse de la maison ; ma bonne maman demandoit des nouvelles de l'oncle et du cousin, de la bru et de l'amie, et de l'abbé Langlois, et de la marquise de Lévi, et du conseiller Brion, et du curé Parent. On parloit de leur santé, de leurs alliances et de leurs travers comme de ceux de Mme Roudé, par exemple, qui, malgré son âge, aimoit encore à faire belle gorge et portoit toujours la sienne à découvert, excepté lorsqu'elle montoit en voiture ou qu'elle en descendoit : car elle la cachoit alors d'un grand mouchoir qu'elle tenoit à sa poche dans cette intention, parce que, disoit-elle, cela n'est pas fait pour montrer à des laquais. Durant ce dialogue, Mme de Boismorel faisoit quelques points sur le canevas, une caresse à son chien, et me fixoit le plus souvent. J'avois soin d'éviter ses regards, qui me déplaisoient beaucoup, en portant les miens dans l'appartement, dont la décoration me paroissoit plus agréable que la dame qui l'habitoit ; mon

sang circuloit avec plus de rapidité que de coutume, je sentois mes joues animées, mon cœur palpitant et oppressé ; je ne me demandois pas encore pourquoi ma bonne maman n'étoit point sur le canapé et Mme de Boismorel dans le rôle de Mlle Rotisset ; mais j'avois le sentiment qui conduit à cette réflexion, et je vis terminer la visite comme on reçoit un soulagement à l'instant de la souffrance. « Ah çà ! n'oubliez pas de me faire prendre un billet de la loterie ; que ce soit votre petite-fille qui choisisse le numéro, entendez-vous, Mademoiselle Rotisset? Je veux avoir l'étrenne de sa main. Embrassez-moi donc ; et vous, mon petit cœur, ne baissez pas tant les yeux : ils sont fort bons à voir ces yeux-là, et un confesseur ne défend pas de les ouvrir. Ah ! Mademoiselle Rotisset, vous aurez des coups de chapeau, je vous le promets, et de bonne heure. Bonjour, Mesdames » ; et Mme de Boismorel tire sa sonnette, ordonne à Lafleur d'aller dans deux jours chercher un billet de loterie chez Mlle Rotisset, fait taire son chien, et elle étoit déjà replacée sur son canapé avant que nous eussions gagné l'antichambre.]

Nous marchions en silence pour revenir à la maison, où j'avois hâte de retrouver des livres qui me fissent oublier Mme de Boismorel, dont je ne goûtois pas plus les complimens que ceux de ses gens. Ma bonne maman, demi-satisfaite, parloit d'elle quelquefois et de ses singularités, de son égoïsme qui lui faisoit dire que les enfans n'é-

toient que des causes secondes, lorsque ma bonne maman se permettoit de lui représenter les intérêts des siens pour arrêter ses grandes dépenses ; de sa manière libre, mais ordinaire parmi les femmes de la bonne compagnie, qui lui faisoit recevoir son confesseur et d'autres à sa toilette et passer sa chemise en leur présence, etc. Ce ton, ces mœurs, me paroissoient étranges ; je faisois causer ma bonne maman sur tout cela avec curiosité ; mais je gardois pour moi les impressions que j'en recevois, et il me sembloit que je ne pouvois pas me permettre de les lui faire toutes connoître.

Quinze jours après notre visite, nous reçûmes celle de M. de Boismorel fils, qui ne s'étoit pas trouvé chez sa mère lorsque nous nous y étions rendues ; c'étoit un homme de trente-sept à trente-huit ans, d'une physionomie grave et douce, d'un ton décent et noble ; ses regards s'échappoient en longs éclairs d'un œil très ouvert et un peu trop gros ; sa voix mâle et forte, que l'on sentoit adoucie par égard, avoit l'accent de l'âme et l'expression gracieuse d'une politesse qui n'est point en superficie. Il aborda ma bonne maman avec respect, en l'appelant sa bonne amie, me salua avec cette sorte de révérence que les hommes sensibles s'honorent de témoigner aux jeunes personnes du sexe : la conversation devint facile autant qu'elle étoit mesurée ; il ne perdoit pas l'occasion de rappeler avec grâce les obligations qu'il devoit aux soins de ma bonne maman, et je compris

qu'il lui disoit d'une manière enveloppée, mais délicate, que la Providence récompensoit ses soins généreux pour les enfans d'autrui par la satisfaction qu'elle lui préparoit dans le seul qui lui eût été donné.

Je trouvai M. de Boismorel bien plus aimable que sa mère, et j'étois charmée de le voir revenir, ce qui lui arrivoit tous les deux ou trois mois. Il avoit épousé, fort jeune, une femme charmante; il en avoit un fils dont l'éducation l'occupoit beaucoup : il vouloit la faire lui-même; il la dirigeoit d'après des idées philosophiques que les préjugés de sa mère et la grande dévotion de sa femme ne contrarioient pas peu : on l'accusoit de singularité; il avoit eu des attaques de nerfs à la suite d'une maladie inflammatoire et terrible, et les vieilles comtesses, les grands robins, les petits abbés de sa famille ou de la société de sa mère, attribuoient à une affection de cerveau, comme suite de sa maladie, les opinions et le régime qu'il avoit adoptés et prétendoit suivre dans l'éducation de son fils. Toutes ces circonstances m'attachèrent beaucoup quand elles furent venues à ma connoissance; je trouvois que cet homme singulier raisonnoit fort pertinemment; je commençai à soupçonner qu'il y avoit une raison du monde et une raison de cabinet, pour ainsi dire, une morale de principe et une morale pratique, de la contradiction desquelles résultoient tant de bizarreries dont j'entrevoyois quelques-unes; enfin que la société appeloit fol celui qui n'étoit pas fol de la folie commune;

et les matériaux de la réflexion s'amassoient insensiblement dans ma tête rêveuse.

Ma bonne maman opposoit quelquefois aux sentimens, à la conduite de M. de Boismorel la conduite et les sentimens de sa sœur, Mme de Favières, dont elle avoit à se plaindre, à qui son frère avoit eu besoin de rappeler que Mlle Rotisset étoit leur parente (circonstance que leur mère, disois-je en moi-même, a l'air d'ignorer ou de vouloir méconnoître), et chez qui elle n'avoit nulle envie de me présenter, à ma grande satisfaction; ce qu'elle jugea si bien qu'il ne fut jamais non plus question de retourner chez Mme de Boismorel.

Mon père étoit sorti de charge, l'année que j'avois dû passer chez ma bonne maman étoit finie; je retournai près de mon excellente mère. Je ne quittai pas sans quelque regret le beau quartier de l'île Saint-Louis, ces quais agréables, ce rivage tranquille, sur lequel je prenois l'air tous les soirs d'été avec ma tante Angélique, considérant le cours gracieux de la rivière et la campagne qui se dessinoit au loin : ces quais que je traversois dans un saint zèle pour aller à l'église m'attendrir au pied des autels, sans rencontrer dans ce chemin solitaire aucun objet de distraction au plus doux recueillement. La gaieté de ma bonne maman prêtoit des charmes à son appartement où j'avois passé tant de jours rians et paisibles : je m'éloignai de sa personne en pleurant, malgré mon attachement pour ma mère, dont le mérite bien plus

solide avoit un extérieur plus imposant, avec lequel je n'avois pas fait jusqu'alors de comparaison qui le rendît moins attrayant, comme je le sentis confusément dans cet instant.

Enfant de la Seine, c'étoit toujours sur ses bords que je venois habiter : la situation du logis paternel n'avoit point le calme solitaire de la demeure de ma bonne maman; les tableaux mouvans du Pont-Neuf varioient la scène à chaque minute, et je rentrois véritablement dans le monde, au propre et au figuré, en revenant chez ma mère. Cependant beaucoup d'air, un grand espace, s'offroient à mon imagination vagabonde et romantique. Combien de fois, de ma fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont-au-Change, jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du Cours et les maisons de Chaillot. Je ne manquois pas d'employer ainsi quelques momens à la fin d'un beau jour, et souvent des larmes douces couloient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur, gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être et reconnoissant d'exister, offroit à l'Être suprême un hommage pur et digne de lui. Je ne sais si la sensibilité du cœur prête à tous les objets une couleur plus vive, ou si telle situation, qui ne paroît point très remarquable, concourt puissamment à la développer, ou si l'une et l'autre ne sont pas réciproquement

cause et effet; mais, lorsque je repasse sur ma vie, je suis embarrassée d'assigner aux circonstances ou à mon caractère cette variété, cette plénitude d'affection, qui marquoient si bien tous les points de sa durée, et qui m'ont laissé un souvenir si présent de tous les lieux où je me suis trouvée.

Cajou avoit toujours continué de m'enseigner la musique; il aimoit à m'en faire raisonner la théorie ou plutôt le mécanisme : car, en étant un peu compositeur, il n'étoit guère mathématicien, et avoit encore moins de métaphysique; mais il mettoit quelque gloire à me donner toute sa science. Il s'affligeoit presque autant de ma froideur à chanter qu'il s'émerveilloit de ma facilité à suivre un raisonnement. « Mettez donc de l'âme! me répétoit-il continuellement; vous chantez une ariette comme les religieuses psalmodient *Magnificat.* » Le pauvre homme ne voyoit pas que j'avois trop d'âme pour la mettre dans une chanson : effectivement je me sentois autant d'embarras pour donner de l'accent à un morceau tendre que j'en aurois eu autrefois pour lire tout haut à quelqu'un l'épisode d'Eucharis ou d'Herminie. Toujours subitement transformée dans la personne qui étoit censée s'exprimer, je ne savois point imiter; j'éprouvois le sentiment à peindre; ma respiration étoit précipitée, ma voix tremblante : il en résultoit des difficultés que je ne pouvois vaincre qu'avec effort, par un chant sérieux et plat, car je n'irois pas être passionnée. Mignard, dont ma bonne maman estimoit beaucoup la politesse espagnole, avoit commencé

chez elle à m'enseigner la guitare; il continua de me donner des leçons à mon retour chez mon père; il ne m'avoit pas fallu beaucoup de mois pour exécuter les accompagnemens ordinaires : Mignard s'amusoit à me rendre forte, et je devins effectivement plus habile que lui. Le malheureux en perdit la tête, comme on verra quand il sera temps de le dire. Mozon fut rappelé pour me perfectionner dans la danse, ainsi que M. Doucet pour l'arithmétique, la géographie, l'écriture et l'histoire.

Mon père me rendit le burin ; il me borna dans un petit genre auquel il crut m'intéresser en y attachant du profit : car, m'ayant mis bientôt en état d'être utile, il me donnoit à faire de petits ouvrages dont il partageoit le prix avec moi, comptant à la fin de la semaine suivant le livre qu'il m'engageoit à tenir. Cela m'ennuya; je ne trouvois rien de si insipide que de graver les bords d'une boîte de montre ou de *friser* un étui; j'aimois mieux lire un bon livre que de m'acheter un ruban : je ne cachois pas mon dégoût; je ne fus point contrainte; je fermai les burins, les onglettes, et je ne les ai jamais touchés depuis.

Je sortois tous les matins avec ma mère pour aller à la messe, après laquelle nous faisions quelquefois des emplettes; passé ce temps, celui des leçons de mes maîtres et les repas, je me retirois dans mon cabinet pour lire, écrire et méditer. Les longues soirées me firent reprendre l'habitude du travail des mains, durant lequel ma mère avoit la

complaisance de lire tout haut plusieurs heures de suite. Ces lectures me plaisoient beaucoup; mais, comme elles ne me laissoient pas digérer les choses assez parfaitement à mon gré, elles m'inspirèrent l'idée de faire des extraits. Dans mon premier travail du matin, je couchai donc sur le papier ce qui m'avoit le plus frappée la veille; puis je reprenois le livre pour saisir les liaisons, ou pour copier un morceau que je voulois avoir dans son entier. Ce goût devint une habitude, besoin et passion; mon père n'ayant qu'une petite bibliothèque que j'avois épuisée autrefois, je lisois des livres d'emprunt ou de louage; je ne pouvois supporter l'idée de les rendre sans m'être approprié ce que j'en estimois le meilleur. Je coulai à fond de cette manière Pluche, Rollin, Crévier, le père d'Orléans, Saint-Réal, l'abbé de Vertot et Mézeray, qui ressemble si peu au dernier; Mézeray, le plus sec des écrivains, mais l'historien de mon pays que je voulois connoître. Ma bonne maman Bimont n'étoit plus du monde; mon petit oncle, fixé à Saint-Barthélemy, dans une meilleure place que celle de maître des enfans de chœur, s'étoit fait pensionnaire du premier vicaire, l'abbé Le Jay, qui tenoit assez bonne maison et chez lequel nous allions avec lui passer les soirs des dimanches et fêtes après l'office.

L'abbé Le Jay étoit un bon vieillard tout rond de taille et d'esprit, détestable prédicateur, confesseur impitoyable, casuiste, que sais-je encore? mais il entendoit fort bien ses affaires; il avoit su pousser et établir notaires à Paris ses deux frères,

qui faisoient figure dans leur état, alors lucratif et considéré. Lui-même avoit appelé pour tenir son ménage une de ses parentes, demoiselle d'Hannaches, grande haquenée sèche et jaune, à la voix rêche, fort entêtée de sa noblesse, ennuyant tout le monde de ses talens économiques et de ses parchemins. Mais enfin c'étoit une femme, et cela anime toujours la maison d'un prêtre; d'ailleurs elle savoit entretenir l'abondance et la propreté sur la table de son cousin, grand amateur en ce genre. L'abbé Le Jay trouvoit agréable d'avoir un pensionnaire aimable comme l'abbé Bimont; sa table en étoit plus gaie, sa cousine en meilleure humeur et sa partie de trictrac immanquable : ma mère et la cousine devinrent partenaires; quant à moi, qui semble ainsi délaissée, je m'accommodois à merveille de la préoccupation de ces quatre personnes : car l'abbé Le Jay tenoit salon dans une grande bibliothèque que je mettois à contribution suivant mon bon plaisir. Ce fut une source où je puisai tant qu'il vécut : cela ne dura pas trois ans; l'un de ses frères fit de mauvaises affaires; il en perdit l'esprit, languit six semaines, se jeta par la fenêtre et mourut de sa chute. Mlle d'Hannaches, alors en procès pour la succession de son oncle le capitaine, fut accueillie par ma mère et fit chez elle un séjour de dix-huit mois. Dans cet intervalle, je fus son secrétaire, j'écrivois ses lettres d'affaires; je lui copiai sa chère généalogie; je dressois des placets qu'elle présentoit au premier président et au procureur général du parlement de

Paris, établis administrateurs de pensions fondées par un M. de Saint-Vallier pour les pauvres demoiselles nobles; et je l'accompagnai quelquefois lorsqu'elle alloit solliciter différentes personnes. Je remarquai fort bien que, malgré son ignorance, sa tournure empesée, son mauvais langage, son antique toilette et tous ses ridicules, on faisoit honneur à son origine; on écoutoit gravement les noms de ses auteurs dont elle répétoit toujours l'énumération, et l'on s'employoit pour appuyer ses demandes. Je rapprochois la réception récente qui lui étoit faite de celle de Mme de Boismorel, qui m'avoit laissé des traces profondes; je ne pouvois dissimuler que je valois mieux que Mlle d'Hannaches, dont les quarante ans et la généalogie ne lui donnoient pas la faculté de faire une lettre qui eût le sens commun ni qui fût lisible; je trouvois le monde bien injuste et les institutions sociales bien extravagantes.

Mais voyons un peu ce qu'étoient devenues mes amies de couvent. Mon Agathe m'écrivoit de temps en temps de ces lettres tendres dont l'accent tout particulier à ces colombes gémissantes qui ne pouvoient se permettre que l'amitié étoit encore avivé chez elle par son âme ardente; les petits coffres, les jolies pelotes et les bonbons les accompagnoient toutes les fois qu'il lui étoit possible de les y joindre : j'allois la voir de temps en temps; j'entrai même au couvent lors d'une fête qu'on donnoit à la supérieure : privi-

lège qu'on avoit eu soin de m'assurer par une permission de l'archevêque, sollicitée à mon insu et présentée ensuite comme une faveur spéciale dont je sentois bien le prix. Tout étoit en mouvement, les jeunes personnes bien parées, la salle commune ornée de fleurs, le réfectoire garni de friandises; il faut avouer que dans ces fêtes de pauvres recluses, où l'on pouvoit trouver de l'enfantillage, il régnoit aussi je ne sais quoi d'aimable, d'ingénu, de gracieux, qui n'appartient qu'à la douceur des femmes, à la vivacité de leur imagination, à l'innocence de leurs ébats lorsqu'elles s'égayent entre elles, loin de la présence d'un sexe qui les rend toujours plus sérieuses, quand il ne les fait pas délirer. Un petit drame, fort médiocre, mais animé par les voix de jeunes filles exécutant en chœur quelques couplets, fut le premier point du rassemblement; des danses folâtres lui succédèrent; des plaisanteries quelquefois heureuses, un rire badin, d'autant plus vif qu'il contrastoit davantage avec la gravité habituelle, réalisoient les saturnales pour toutes les chères sœurs et leurs élèves. Le médecin de la maison vint à l'infirmerie visiter quelques malades; il fallut bien lui donner le spectacle de la fête; on l'amena sous un cloître décoré de guirlandes de verdure où l'on avoit établi une sorte de foire : là, de jeunes professes vendoient des chansons, d'autres distribuoient des gâteaux; celle-ci tiroit une loterie; celle-là disoit la bonne aventure; les petits enfans portoient les corbeilles de fruits, et de ce côté l'on formoit un

concert. A l'arrivée de la perruque doctorale, les novices baissent leur voile; les grandes pensionnaires regardent si leur parure n'est pas dérangée; les jeunes filles prennent un air composé; moi-même je tiens ma guitare avec moins de négligence. Elle étoit suspendue devant moi par un ruban passé sur l'épaule; on avoit voulu m'entendre, et les circonstances m'avoient inspiré deux couplets médiocres dont l'à-propos fut d'un grand effet. Cajou eût été content de ma manière de les chanter : car, n'exprimant que des sentimens auxquels je pouvois m'abandonner, rien n'avoit contraint mes accens. On désiroit que je les répétasse devant le médecin : ce ne fut plus la même chose; la voix étoit moins sûre et l'expression comme voilée; une vieille sœur le remarqua d'un air malin, en disant que ma figure en étoit plus touchante. Le médecin s'en alla; chacune fut bien aise qu'il partît, mais personne n'auroit voulu qu'il ne fût pas venu.

Sophie étoit retournée à Amiens dans sa famille; avant son départ, nous avions obtenu que nos mères se vissent; elles avoient, pour ainsi dire, consacré notre liaison, s'étoient réciproquement applaudies du choix de leur fille, et avoient souri aux promesses, dont nous les avions faites témoins, de ne nous oublier jamais. Ç'a été plus vrai qu'elles ne le croyoient alors, malgré les modifications dont on jugera par la suite. Ma correspondance avec ma bonne amie devint très régulière; je lui écrivois toutes les semaines plutôt

deux fois qu'une. « Et que disiez-vous donc? » me demandera-t-on. Tout ce que je voyois, pensois, sentois, apprécíois; et, certes! j'avois beaucoup à dire. Ces communications se facilitoient et se nourrissoient par elles-mêmes; j'apprenois à réfléchir davantage en communiquant mes réflexions; j'étudiois avec plus d'ardeur, parce que je trouvois du plaisir à partager ce que j'avois acquis, et j'observois avec plus d'attention, parce que je me plaisois à décrire. Sophie m'écrivoit moins ; une famille nombreuse, une maison fréquentée, beaucoup de devoirs de société, cette vie de province, très occupée de petites choses et remplie de visites qui n'apprennent rien, dont une partie est régulièrement consacrée au jeu par amour du prochain, ne lui laissoient pas le temps de me dire, ni la faculté de recueillir autant de choses. Elle en mettoit peut-être un plus grand prix à celles qu'elle recevoit de moi, et m'intéressoit d'autant plus à les lui envoyer.

La mort de l'abbé Le Jay m'ayant privée du secours de sa bibliothèque où j'avois trouvé des historiens, des mythologues, des Pères de l'Église et des littérateurs; Catrou et Rouillé, qui appellent Horatius Coclès un généreux borgne; Mainbourg, d'aussi bon goût; Berruyer, qui écrivit l'histoire du peuple de Dieu du style dont Bitaubé a écrit le poème de *Joseph;* le chevalier de Folard, d'une tout autre tournure et dont les détails militaires me paroissoient plus raisonnables que les réflexions

des jésuites; l'abbé Banier, qui m'amusoit bien davantage que l'abbé Fleury; Condillac et le père André, dont la métaphysique appliquée à l'éloquence, au beau dans tous les genres, me plut singulièrement; quelques poésies de Voltaire et les *Essais de morale* de Nicole; les *Vies des Pères du désert* et celle de *Descartes*, par André Baillet; l'*Histoire universelle* de Bossuet; des lettres de saint Jérôme, et le roman de *Don Quichotte;* mille autres choses aussi concordantes; il fallut bien avoir recours aux libraires.

Mon père, n'étant pas dans le cas de choisir, demandoit ce que je lui indiquois; mon choix se portoit sur les ouvrages dont j'avois pris quelque idée, par citation ou autrement, dans ceux que j'avois déjà lus : je notai ainsi les traductions des anciens historiens, Diodore de Sicile, et autres; je voulus revoir l'histoire de mon pays dans un autre écrivain que Mézeray; je choisis l'abbé Velly et ses continuateurs, bien moins intéressans que lui en traitant des époques d'après lesquelles ils auroient dû l'être davantage s'ils avoient eu le même talent; Pascal, Montesquieu, Locke, Burlamaqui; nos principaux auteurs de théâtre; je n'avois point de plans ni de but que de connoître et de m'instruire; j'avois besoin d'exercer l'activité de mon esprit, d'alimenter mes goûts sérieux; j'avois besoin de bonheur, je ne pouvois le trouver que dans un grand développement de mes facultés; il résidoit pour moi dans l'application. Je ne sais pas ce que je fusse devenue si j'eusse été

dans les mains de quelque habile instituteur; il est probable que, fixée sur un objet unique ou principal, j'aurois pu porter loin un même genre de connoissance ou acquérir un grand talent. En aurois-je été meilleure ou plus utile ? C'est une question que je laisse à résoudre; mais certainement je n'eusse pas été plus heureuse; je ne connois rien de comparable à la plénitude de vie, de paix, de satisfaction, de ce temps d'innocence et d'étude. Il n'étoit pourtant pas sans quelque trouble; la vie de l'homme sur la terre en est-elle jamais exempte?

J'avois ordinairement plusieurs lectures en train à la fois, les unes servant de travail, les autres tenant lieu de récréation; les ouvrages historiques de longue haleine étoient lus à voix haute, comme je l'ai indiqué, dans les soirées, qui devinrent presque le seul temps où je restasse avec ma mère; je passois tout le jour dans la solitude de mon cabinet à extraire, à m'amuser ou à réfléchir.

Dans les jours de repos de la belle saison, nous allions aux promenades publiques; mon père me conduisoit avec soin pour voir toutes les expositions de tableaux ou de divers objets d'art, fréquentes à Paris dans le siècle du luxe et de cette espèce de prospérité. Il avoit beaucoup de plaisir dans ces occasions, car il exerçoit agréablement sa supériorité en me faisant remarquer ce qu'il connoissoit mieux que moi, et il jouissoit du goût qu'il me trouvoit comme de son ouvrage. C'étoit

là notre point de contact ; nous étions dans ce cas véritablement en rapport. Il n'étoit insensible à aucune espèce de représentation, et l'on voyoit aisément qu'il aimoit assez à se montrer en public, donnant le bras à une jeune personne bien mise, dont la fraîcheur faisoit quelquefois bourdonner à ses oreilles des mots agréables ; si quelqu'un l'abordoit avec incertitude sur la qualité de celle qu'il accompagnoit, il disoit : « C'est ma fille », avec un air modestement triomphant dont je n'étois pas la dernière à m'apercevoir, et qui me touchoit beaucoup sans m'enorgueillir : car je n'y remarquois que sa tendresse. Si je venois à parler, on le voyoit examiner dans les autres l'effet du son de ma voix, du bon sens que je pouvois montrer, et leur dire par ses regards : « N'ai-je pas raison d'être fier ? » Je sentois tout cela ; j'en étois quelquefois plus timide, sans malaise ; il me sembloit que j'avois besoin de racheter par ma modestie la petite superbe de mon père.

Cependant ce monde, ces arts, l'imagination qu'ils éveillent, le goût de plaire, si naturel et si vif chez les femmes, ma dévotion, mes études, la raison et la foi, comment tout cela s'arrangeoit-il ? Voilà précisément l'origine de ce trouble dont je parlois tout à l'heure et dont l'accroissement, les effets, méritent bien quelque développement, assez difficile à donner.

Chez le commun des hommes, naturellement faits pour sentir plus que pour penser, les passions portent les premières atteintes à la croyance,

lorsque celle-ci a été donnée par l'éducation ; et ce sont encore elles qui font naître des contradictions entre les principes qu'on a pu adopter, les désirs qu'ils ne sauroient éteindre, et les institutions d'un régime mal calculé pour les accorder. Mais, dans une jeune tête réfléchissante, placée loin des écueils de la société, la raison s'inquiète la première, et elle fait examiner même avant d'avoir intérêt de douter. Cependant, si mes inquiétudes n'avoient pas pour objet des considérations personnelles, elles n'étoient pas pour cela indépendantes de ma sensibilité ; je pensois par mon cœur, et ma raison, en se conservant impartiale, ne fut jamais indifférente.

La première chose qui m'ait répugné dans la religion que je professois avec le sérieux d'un esprit solide et conséquent, c'est la damnation universelle de tous ceux qui la méconnoissent ou l'ont ignorée. Lorsque, nourrie de l'histoire, j'eus bien envisagé l'étendue du monde, la succession des siècles, la marche des empires, les vertus publiques, les erreurs de tant de nations, je trouvai mesquine, ridicule, atroce, l'idée d'un créateur qui livre à des tourmens éternels ces innombrables individus, foibles ouvrages de ses mains, jetés sur la terre au milieu de tant de périls et dans la nuit d'une ignorance dont ils avoient déjà tant souffert. « Je suis trompée sur cet article, c'est évident ; ne le suis-je pas sur quelque autre ? Examinons. » Du moment où tout catholique a fait ce raisonnement, l'Église peut le regarder comme

perdu pour elle. Je conçois parfaitement pourquoi les prêtres veulent une soumission aveugle, et prêchent si ardemment cette foi religieuse qui adopte sans examen et adore sans murmure : c'est la base de leur empire ; il est détruit dès qu'on raisonne.

Après la cruauté de la damnation, l'absurdité de l'infaillibilité fut ce qui me frappa davantage, et je ne tardai pas à rejeter l'une comme l'autre. Que reste-t-il donc de vrai? Voilà ce qui devint l'objet d'une recherche continuée durant plusieurs années avec une activité, quelquefois une anxiété d'esprit difficile à peindre. Les ouvrages critiques, les philosophes, les moralistes, les métaphysiciens, devinrent mes lectures favorites ; j'étois à la piste de ce qui pouvoit me les indiquer ; leur comparaison, leur analyse, m'occupèrent essentiellement. J'avois perdu le victorin, mon confesseur ; il étoit mort, ce bon M. Lallement, à l'honnêteté, à la sagesse duquel j'aime à rendre encore ici témoignage. Dans la nécessité de lui choisir un successeur, mes vues s'étoient portées sur l'abbé Morel, attaché à ma paroisse et que j'avois vu chez mon oncle : c'étoit un petit homme qui ne manquoit pas d'esprit et qui professoit une grande austérité de principes; ce fut ma raison déterminante. Lorsque ma foi s'ébranla, il en fut instruit tout le premier, car je n'ai jamais su dire que ce qui est : il s'empressa de me faire passer des apologistes et des défenseurs de la religion chrétienne ; me voilà donc avec l'abbé Gauchat,

l'abbé Bergier, Abbadie, Holland, Clarke, etc. Je les étudiois sévèrement ; je faisois quelquefois des notes, que je laissois dans le livre en le renvoyant à l'abbé Morel, qui me demandoit avec étonnement si c'étoit moi qui les avois écrites et conçues. Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que ce fut dans ces ouvrages que je pris connoissance de ceux qu'ils prétendoient réfuter, et que j'y recueillis leurs titres pour me les procurer. Ainsi, le traité de la *Tolérance,* le *Dictionnaire philosophique,* les *Questions encyclopédiques,* le *Bon Sens* du marquis d'Argens, les *Lettres juives,* l'*Espion turc,* les *Mœurs,* l'*Esprit,* Diderot, Dalembert, Raynal, le *Système de la Nature,* passèrent successivement entre mes mains.

Les progrès de l'esprit ne se faisoient pas seuls; la nature avoit aussi les siens dans tous les genres. Un 1er de mai, à quatorze ans, elle avoit fleuri tout à coup sans aucun effort, comme une rose vive et fraîche qui s'entr'ouvre aux rayons puissans du soleil printanier. Quoique ma mère ne m'eût jamais dit précisément ce que je devois attendre, elle en avoit assez exprimé en ma présence dans l'occasion, et ma bonne maman surtout s'étoit trop amusée à me faire certaines prophéties pour que je fusse étonnée de l'événement.

Je le remarquai avec une sorte de joie, comme une initiation dans la classe des grandes personnes, et je l'annonçai à ma bonne mère, qui m'embrassa tendrement, ravie de me voir passer

si brillamment une époque dont elle s'inquiétoit pour ma santé. Avant ce temps, j'avois été quelquefois tirée du plus profond sommeil d'une manière surprenante. L'imagination n'y étoit pour rien ; je l'exerçois sur trop de choses graves, et ma conscience timorée la gardoit trop soigneusement de s'amuser à d'autres, pour qu'il lui fût possible de me représenter ce que je ne me permettois pas de chercher à comprendre. Mais un bouillonnement extraordinaire soulevoit mes sens dans la chaleur du repos, et, par la force d'une constitution excellente, opéroit de soi-même un épurement qui m'étoit aussi inconnu que sa cause. Le premier sentiment qui en résulta fut, je ne sais pourquoi, une sorte de crainte : j'avois remarqué dans ma *Philothée* qu'il ne nous est pas permis de tirer de nos corps aucune espèce de plaisir, excepté en légitime mariage : ce précepte me revint à l'esprit ; ce que j'avois éprouvé pouvoit s'appeler un plaisir ; j'étois donc coupable, et dans le genre qui pouvoit me causer le plus de honte et de douleur, puisque c'étoit celui qui déplaisoit le plus à l'Agneau sans tache ! Grande agitation dans mon pauvre cœur, prières et mortifications. Comment éviter pareille chose? car enfin je ne l'avois pas prévu ; mais, à l'instant où je l'avois éprouvé, je ne m'étois pas mise en peine de l'empêcher. La surveillance devint extrême. Je m'aperçus que telle situation m'exposoit plus que telle autre ; je l'évitai scrupuleusement. L'inquiétude fut telle qu'elle parvint ensuite à me réveiller

avant la catastrophe. Lorsque je n'avois pu la sauver, je sautois au bas du lit, les pieds nus sur un carreau frotté, malgré le froid de l'hiver, et, les bras en croix, je priois le Seigneur de me garder des pièges du démon ; je m'imposois aussitôt quelque privation ; et il m'est arrivé de pratiquer à la lettre ce que le prophète-roi ne nous a transmis peut-être que comme une figure du style oriental, de mêler la cendre avec mon pain, en l'arrosant de mes larmes. J'ai fait plus d'un déjeuner en mettant de la cendre au lieu de sel sur une rôtie de beurre, par esprit de pénitence ; ces déjeuners ne me faisoient pas plus de mal que les accidens nocturnes pour la réparation desquels je me mettois à cet extravagant régime.

Je compris enfin que ce pouvoient être des épreuves que le Ciel permettoit pour nous tenir dans une humble défiance de nous-mêmes ; je me ressouvins des plaintes et des prières de saint Paul pour être délivré de certain démon et de ses aiguillons importuns ; j'imaginai que c'étoit pour *cela* que saint Bernard se jetoit quelquefois dans la neige, que saint Jérôme couvroit son corps du cilice et de la haire, et que le jeûne étoit si fort recommandé aux aspirans à la perfection. Comme j'étois humble et fervente lorsque cela m'étoit arrivé ! Combien ma voix, ma contenance timide, ce teint encore plus animé, ces yeux humides et brillans, devoient ajouter d'expression à une physionomie où respiroient la candeur et la sensibilité ! Quel mélange d'innocence, de sentimens prématurés, de

bon sens et de simplicité! — En vérité, je suis presque heureuse d'être en prison pour me rappeler ces singularités piquantes, que je ne m'étois jamais amusée à considérer, et qui me divertissent véritablement.

Je vois déjà les curieux s'inquiéter de ce que je pouvois en dire à confesse; assurément ils n'ont pas plus de peine à l'imaginer que j'eus d'embarras pour m'en tirer. Le plus scrupuleux examen avoit beau rassurer ma conscience sur la volonté, je revenois toujours au principe de Philothée, à l'argument en conséquence, et enfin, si c'étoit une épreuve, encore falloit-il en parler au directeur. Comment s'y prendre? quel nom donner? quoi décrire? Que pouvois-je exprimer? « Mon père, je m'accuse.... — Eh bien? » Que dire après? Le cœur me battoit, le feu me montoit au visage; certaine sueur se répandoit partout. « Je m'accuse... d'avoir eu des mouvemens contraires à la chasteté chrétienne. » Ah! la bonne phrase! Santeuil ne fut pas plus content d'avoir trouvé sa rime, et Archimède la solution de son problème, que je me sentis aise de l'expression. Mais s'il m'en demandoit davantage? Mais c'est à lui de savoir; moi, c'est tout ce que je puis dire. Je tremblai ce jour-là bien plus fort en m'agenouillant dans le saint tribunal, et j'étois voilée jusqu'au menton. Je me dépêchai de soulager mon cœur de la plus grave de mes accusations. « Y avez-vous contribué? — Je ne sache pas; mais il n'y avoit point de volonté. — N'avez-vous pas fait

de mauvaises lectures? — Jamais. — N'avez-vous pas nourri de mauvaises pensées? — Oh! non! elles me font peur. — Hem! après? » Je ne sais si le bon abbé Morel n'avoit pas à se défendre alors de quelque mauvaise pensée; mais, sa sage discrétion n'ajoutant rien de plus, je trouvai que son *Hem! après?* valoit un passé à l'ordre du jour, et qu'il falloit bien que je ne fusse pas coupable, comme j'avois eu peur de l'être; cependant il eut soin, dans l'exhortation finale, de me recommander de veiller beaucoup sur moi-même, de me rappeler que la pureté angélique étoit la vertu la plus agréable au Seigneur, et autres banalités que je lisois tous les jours : je m'assurai que j'avois bien deviné en jugeant que c'étoit une épreuve, et en faisant telles et telles applications de saint Paul et autres. Ma conscience fut délivrée d'un scrupule très fatigant, et je fus vigilante sans être agitée.

On ne sait pas le bien que produit pour toute la vie l'habitude de cette retenue, n'importe comment elle est contractée; elle a pris sur moi un tel empire que j'ai conservé par morale et par délicatesse la sévérité que j'avois par dévotion. Je suis demeurée maîtresse de mon imagination à force de la gourmander; j'ai acquis une sorte d'éloignement pour tout plaisir brutal ou solitaire; et dans des situations périlleuses je suis restée sage par volupté, lorsque la séduction m'auroit entraînée à oublier la raison ou les principes. Je ne vois le plaisir, comme le bonheur, que dans la réunion de ce qui peut charmer le cœur comme

les sens, et ne point coûter de regrets. Avec une telle manière d'être, il est difficile de s'oublier et impossible de s'avilir; mais cela ne met point à l'abri de ce qu'on peut appeler une passion, et peut-être même reste-t-il plus d'étoffe pour l'entretenir. Je pourrois ajouter ici, en géométrie, C. C. Q. F. D. Patience! nous avons le temps d'arriver à la preuve.

Aux sensations nouvelles d'un physique bien organisé se joignirent insensiblement les modifications du désir de plaire : j'aimois à paroître bien, je me plaisois à l'entendre dire, et je m'occupois avec complaisance de ce qui pouvoit m'en procurer l'agrément. C'est peut-être ici le lieu de faire mon portrait; autant le placer là qu'ailleurs. A quatorze ans, comme aujourd'hui, j'avois environ cinq pieds, ma taille avoit acquis toute sa croissance; la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très relevées; la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées; l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère : voilà pour le premier coup d'œil. Ma figure n'avoit rien de frappant qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression; à détailler chacun des traits, on peut se demander : « Où donc en est la beauté? » Aucun n'est régulier, tous plaisent. La bouche est un peu grande; on en voit mille de plus jolies : pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur. L'œil, au contraire, n'est pas fort grand, son iris est d'un gris châtain; mais, placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux,

couronné d'un sourcil brun comme les cheveux et bien dessiné, il varie dans son expression comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvemens; sérieux et fier, il étonne quelquefois; mais il caresse bien davantage, et réveille toujours. Le nez me faisoit quelque peine, je le trouvois un peu gros par le bout; cependant, considéré dans l'ensemble, et surtout de profil, il ne gâtoit rien au reste. Le front, large, peu couvert à cet âge, soutenu par l'orbite très élevé de l'œil, et sur le milieu duquel des veines en Y grec s'épanouissoient à l'émotion la plus légère, étoit loin de l'insignifiance qu'on lui trouve sur tant de visages. Quant au menton, assez retroussé, il a précisément les caractères que les physionomistes indiquent pour ceux de la volupté. Lorsque je les rapproche de tout ce qui m'est particulier, je doute que jamais personne fût plus faite pour elle et l'ait moins goûtée. Le teint vif plutôt que très blanc, des couleurs éclatantes, fréquemment renforcées de la subite rougeur d'un sang bouillant, excitée par les nerfs les plus sensibles; la peau douce, le bras arrondi, la main agréable, sans être petite, parce que ses doigts allongés et minces annoncent l'adresse et conservent de la grâce; des dents saines et bien rangées, l'embonpoint d'une santé parfaite : tels sont les trésors que la bonne nature m'avoit donnés. J'en ai perdu beaucoup, surtout de ceux qui appartiennent à l'embonpoint et à la fraîcheur; ceux qui me sont restés cachent encore, sans que j'y emplòie aucun art, cinq à six de mes années;

et les personnes mêmes qui me voient tous les jours ont besoin que je leur apprenne mon âge pour me croire plus de trente-deux à trente-trois ans. Ce n'est que depuis mes pertes que je connois tout ce que j'avois; je ne savois pas son prix lorsque je le possédois, et peut-être cette ignorance en augmentoit-elle la valeur : je ne le regrette point aujourd'hui, parce que je n'en ai pas abusé; mais, si le devoir pouvoit s'accorder avec mon goût pour laisser moins inutile ce qui me reste, je n'en serois pas fâchée.

Mon portrait a été dessiné plusieurs fois, peint et gravé : aucune de ces imitations ne donne l'idée de ma personne [1]; elle est difficile à saisir, parce que j'ai plus d'âme que de figure, plus d'expression que de traits. Un artiste ordinaire ne peut la rendre, il est même probable qu'il ne la voit pas. Ma physionomie s'anime en raison de l'intérêt qu'on m'inspire, de même que mon esprit se développe en proportion de celui qu'on emploie avec moi. Je me trouve si bête avec tant de gens que, m'apercevant de mes ressources avec les personnes spirituelles, j'ai cru longtemps, dans ma bonhomie, que c'étoit à leur habileté que j'en étois redevable. Je plais généralement, parce que je craindrois d'offenser qui que ce fût; mais il n'appartient pas à tous de me trouver jolie et de sentir ce que je vaux. Il est tel vieillard, épris de lui-même, jaloux d'étaler sa petite science longue-

1. Le camée de Langlois est la moins mauvaise.

ment acquise, qui pourroit me voir dix ans sans se douter que je susse autre chose que faire une addition et coudre une chemise. Camille a eu raison de s'étonner de ce qu'*à mon âge et avec si peu de beauté,* j'avois ce qu'il appelle des adorateurs : je ne lui ai jamais parlé; mais il est à parier qu'avec un personnage de son espèce je serois froide et silencieuse, si je n'étois repoussante. Il n'a pas rencontré juste en me donnant une cour; je hais autant les galans que je méprise les esclaves, et j'entends parfaitement à éconduire les complimenteurs. J'ai besoin avant tout d'estime et de bienveillance; on m'admire après si l'on veut; mais il faut qu'on me distingue et me chérisse; cela ne manque guère quand on me voit souvent et qu'on a du bon sens et un cœur.

Ce goût de plaire, qui soulève un sein naissant, qui fait éprouver une douce émotion aux regards flatteurs dont on s'aperçoit être l'objet, combiné singulièrement avec la timidité de la pudeur et l'austérité de mes principes, répandoit sur ma personne, comme il prêtoit à ma toilette, un charme tout particulier. Rien de plus décent que ma parure, de plus modeste que mon maintien; j'aimois qu'ils annonçassent la retenue; je n'y voulois que la grâce, et l'on en vantoit l'agrément. Cependant ce renoncement au monde, ce mépris de ses pompes et de ses œuvres, continuellement recommandé par la morale chrétienne, s'accordoient mal avec les inspirations de la nature; leur contradiction me tourmentoit d'abord; mais le rai-

sonnement s'étendit nécessairement sur les règles de conduite comme sur les mystères objet de la foi; je m'appliquai avec une égale attention à rechercher ce que je devois faire et à examiner ce que je pouvois croire : l'étude de la philosophie, considérée comme la science des mœurs et la base de la félicité, devint mon unique étude; je lui rapportois mes lectures et mes observations.

Il m'arriva en métaphysique, en systèmes, ce que j'éprouvois en lisant des poèmes : je me croyois transformée dans le personnage du drame qui avoit le plus d'analogie avec moi, ou que j'estimois davantage; j'adoptois les opinions dont la nouveauté ou l'éclat m'avoit frappée; elles étoient miennes jusqu'à discussion nouvelle ou plus profonde. Ainsi, dans le genre controversiste, je me rangeai avec les auteurs de Port-Royal; leur logique et leur austérité convenoient à ma trempe, tandis que je me trouvois un éloignement naturel pour le faux-fuyant et le doucereux jésuitiques. Lorsque je suivis les anciennes sectes des philosophes, je donnai la palme aux stoïciens; je m'essayai comme eux à soutenir que la douleur n'étoit point un mal; et, cette folie ne pouvant durer, je m'obstinai du moins à ne jamais me laisser vaincre par elle; mes petites expériences me persuadèrent que je pourrois endurer les plus grandes souffrances sans crier. Une première nuit de mariage renversa mes prétentions, que j'avois gardées jusque-là; il est vrai que la surprise y fut pour quelque chose, et qu'une novice stoïcienne doit être

plus forte contre le mal prévu que contre celui qui frappe à l'improviste, lorsqu'elle attend tout le contraire.

Durant deux mois, lisant Descartes et Malebranche, j'avois regardé mon chat, quand il miauloit, comme une mécanique qui faisoit son jeu; mais, en détachant ainsi le sentiment de ses signes, il me sembloit que je disséquois le monde et n'y voyois plus rien d'attachant; je trouvois bien plus doux de prêter à tout une âme, et j'aurois adopté celle de Spinosa plutôt que de m'en passer.

Helvétius me fit du mal : il anéantissoit les plus ravissantes illusions; il me montroit partout un intérêt repoussant : que de sagacité pourtant! que de développemens heureux! Je me persuadai qu'Helvétius peignoit les hommes tels qu'ils étoient devenus dans la corruption des sociétés; je jugeai qu'il étoit bon de se nourrir de cet auteur pour fréquenter sans être dupe ce qu'on appelle le monde; mais je me gardai bien d'adopter ses principes pour connoître l'homme proprement dit et m'apprécier moi-même; je me serois crue avilie; je me sentois capable d'une générosité qu'il ne reconnoît point. Avec quel charme je lui opposois les grands traits de l'histoire et les vertus des héros qu'elle a célébrés! je ne lisois point le récit d'une belle action que je ne me disse : « C'est ainsi que j'aurois agi. » Je me passionnois pour les républiques où je rencontrois le plus de vertus qui excitassent mon admiration et des hommes dignes de mon estime; je me persuadois que leur

régime étoit le seul convenable aux uns et aux autres; je ne me trouvois pas au-dessous des premières, je repoussois avec indignation l'idée de m'unir à un individu qui ne valût pas les seconds, et je me demandois en gémissant pourquoi je n'étois pas née dans leur sein.

Nous fîmes un voyage à Versailles, ma mère, le petit oncle, Mlle d'Hannaches et moi; ce voyage n'avoit d'autre but que de me montrer la cour, le lieu qu'elle habitoit, et de s'amuser de ce spectacle. Nous logeâmes dans le château. Mme Legrand, femme de la Dauphine, connue de l'abbé Bimont par son fils dont il étoit camarade et dont j'aurai à parler, n'étant pas de quartier, nous prêta son appartement. Il étoit sous les combles, dans un même corridor que celui de l'archevêque de Paris, et tellement rapproché qu'il falloit que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler; la même précaution nous étoit nécessaire. Deux chambres médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avoit ménagé de quoi coucher un valet, dont l'abord étoit détestable par l'obscurité du corridor et l'odeur des lieux d'aisances, telle étoit l'habitation dont un duc et pair de France s'honoroit d'avoir la pareille pour être plus à portée de ramper chaque matin au lever des Majestés : c'étoit pourtant le rigoriste Beaumont. Les petits et grands couverts de toute la famille séparée ou réunie, les messes, les promenades, le jeu, les présentations, nous eurent pour spectateurs durant huit jours. Les

connoissances de Mme Legrand nous procuroient des facilités; Mlle d'Hannaches pénétroit partout fièrement, prête à jeter son nom par la figure de quiconque lui auroit opposé de la résistance, et croyant que l'on devoit lire sur son grotesque visage les six cents ans de sa noblesse prouvée. Elle reconnut deux ou trois gardes du roi dont elle nous donna fort exactement la généalogie, se trouvant précisément la parente de celui dont le nom étoit le plus ancien, et qui ne m'en paroissoit pas moins fort petit garçon à la cour. La belle figure d'un petit collet tel que l'abbé Bimont, l'imbécile fierté de la laide d'Hannaches, n'étoient point trop déplacées dans ces lieux; mais le visage sans rouge de ma respectable maman et la décence de ma parure annonçoient du bourgeois; si mes yeux ou ma jeunesse faisoient dire quelques mots, cela sentoit presque la protection et me causoit autant de déplaisir que les complimens de Mme de Boismorel. La philosophie, l'imagination, le sentiment et le calcul étoient également exercés chez moi. Je n'étois point insensible à l'effet d'un grand appareil; mais je m'indignois qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissans et fort peu remarquables par eux-mêmes; j'aimois mieux voir les statues des jardins que les personnes du château, et, ma mère me demandant si j'étois contente de mon voyage : « Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt; encore quelques jours, et je détesterai si fort les gens que je vois que je ne saurai que faire de ma haine. — Quel mal te



font-ils donc? — Sentir l'injustice et contempler à tout moment l'absurdité. »

Je soupirois en songeant à Athènes, où j'aurois également admiré les beaux-arts sans être blessée par le spectacle du despotisme; je me promenois en esprit dans la Grèce, j'assistois aux jeux Olympiques, et je me dépitois de me trouver Françoise. Ainsi frappée de tout ce que m'avoit offert le beau temps des républiques, je glissois sur les orages dont elles avoient été agitées : j'oubliois la mort de Socrate, l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion. Je ne savois pas que le Ciel me réservoit pour être témoin d'erreurs pareilles à celles dont ils furent les victimes, et participer à la gloire d'une persécution du même genre, après avoir professé leurs principes. Le Ciel m'est témoin que les maux qui me sont particuliers ne m'arrachent point un regret ni un soupir; je ne souffre que de ceux de mon pays. Lors des divisions de la cour et des parlemens, en 1771, mon caractère et mes opinions m'attachèrent au parti de ces derniers; je me procurois toutes leurs remontrances, et celles-là me plaisoient davantage dont les vérités étoient les plus fortes et le style le plus hardi. La sphère de mes idées s'étendoit toujours davantage; mon propre bonheur et les devoirs à l'accomplissement desquels il pouvoit être attaché me préoccupèrent de très bonne heure; le besoin de connoître me fit ensuite dévorer l'histoire et porter mes regards sur tout ce qui m'environnoit; les rapports de mon espèce avec la Divinité si diversement présentée,

surchargée, dénaturée, excitèrent mon attention; enfin les intérêts des hommes réunis et l'organisation des sociétés la fixèrent.

Au milieu des doutes, de l'incertitude et des recherches relatives à ces grands objets, je résumai promptement que l'*unité* du moi personnel, si je puis ainsi parler, c'est-à-dire le plus grand accord entre les opinions et la conduite, étoit nécessaire au bien-être individuel; il faut donc bien examiner ce qui est juste, et, quand il est une fois reconnu, le pratiquer rigoureusement. Or, il est une sorte de justice à observer avec soi-même, quand on vivroit seul au monde; il faut régler ses propres affections, ses habitudes, pour n'être l'esclave d'aucune. Un être est *bon* en soi lorsque toutes ses parties concourent à sa conservation, à son maintien ou à sa perfection : cela est vrai au moral comme au physique. La justesse de l'organisation, l'équilibre des humeurs, constituent la santé; des alimens sains, un exercice modéré, la conservent. La proportion des désirs, l'harmonie des passions, forment la constitution morale dont la sagesse peut seule assurer l'excellence et la durée. Ses premiers principes se fondent dans l'intérêt même de l'individu, et, à cet égard, il est vrai de dire que la vertu n'est qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs.

Mais la vertu proprement dite ne prend naissance que dans les rapports d'un être avec ses semblables; on est sage pour soi, et vertueux avec autrui. En société, tout devient relatif : il n'est plus

de bonheur indépendant; on est obligé de sacrifier une partie de celui dont on pourroit jouir pour ne point s'exposer à le perdre entièrement et s'assurer d'en conserver toujours une bonne portion à l'abri de toute atteinte. Ici, le calcul même est encore en faveur de la raison; quelque laborieuse que soit la vie des gens de bien, elle l'est moins que celle des méchans. On est rarement tranquille quand on se met en opposition avec l'intérêt du plus grand nombre; il est impossible de se dissimuler qu'on est environné d'ennemis ou d'individus prêts à le devenir; et cette situation est toujours pénible, quelque flatteuses que soient ses apparences. Ajoutez à ces considérations le sublime instinct, que la corruption peut égarer, mais qu'une fausse philosophie ne sauroit anéantir, qui nous porte à admirer et aimer la sagesse et la générosité dans les actions, comme la symétrie et la grandeur dans la nature et dans les arts[1], et nous aurons la source des vertus humaines fort indépendante de tout système religieux, des billevesées de la métaphysique et des impostures des prêtres.

Dès que je me fus bien démontré ces vérités, je

1. J'écris ceci le 4 septembre, à 11 heures du soir, au bruit des rires qui se font dans la pièce voisine. Les actrices du Théâtre-François, arrètées hier, amenées à Sainte-Pélagie, ont été conduites aujourd'hui chez elles pour la levée des scellés, et réintégrées dans la prison, où l'officier de paix soupe et se divertit avec elles. Le repas est joyeux et bruyant; on entend voltiger les gros propos, et les vins étrangers pétillent. Le lieu, les objets, les personnes, mon occupation, forment un contraste qui me paroît piquant.

respirai avec joie; elles m'offroient un port dans la tourmente, et je pouvois maintenant examiner avec moins d'anxiété ce qu'il y avoit d'erreurs dans la croyance des nations et dans les institutions sociales. La belle idée d'un Dieu créateur dont la providence veille sur le monde, la spiritualité de l'âme, son immortalité, cet espoir consolateur de la vertu persécutée, ne seroient-elles que d'aimables et brillantes chimères? Que de nuages environnent ces questions difficiles! Que d'objections multipliées lorsqu'on veut les traiter avec une rigueur mathématique! Non, l'esprit humain n'est point appelé à les voir jamais dans le jour d'une parfaite évidence; mais qu'importe à l'âme sensible de ne pouvoir les démontrer? ne lui suffit-il pas de les sentir?

Dans le silence du cabinet et la sécheresse de la discussion, je conviendrai avec l'athée ou le matérialiste de l'insolubilité de certaines questions; mais, au milieu de la campagne et dans la contemplation de la nature, mon cœur ému s'élève au principe vivifiant qui les anime, à l'intelligence qui les ordonne, à la bonté qui m'y fait trouver tant de charmes; lorsque des mers immenses me séparent de ce que j'aime, quand tous les maux de la société nous frappent ensemble comme pour nous punir d'avoir voulu son plus grand bien, je vois au delà des bornes de la vie le prix de nos sacrifices et le bonheur de nous réunir.

Comment? de quelle manière? Je l'ignore; je sens seulement que cela doit être ainsi.

L'athée n'est point à mes yeux un faux esprit; je puis vivre avec lui aussi bien et mieux qu'avec le dévot, car il raisonne davantage; mais il lui manque un sens, et mon âme ne se fond point entièrement avec la sienne : il est froid au spectacle le plus ravissant, et il cherche un syllogisme lorsque je rends une action de grâces. Je ne suis pas parvenue tout d'un coup à cette assiette ferme et paisible dans laquelle, jouissant des vérités qui me sont démontrées, m'abandonnant avec confiance aux sentimens heureux, je me résigne à ignorer ce que je ne saurois connoître, sans m'inquiéter jamais des opinions d'autrui. Je trace en peu de mots le résultat de quelques années de méditation, d'étude, dans le courant desquelles j'ai quelquefois participé à l'exigence du déiste, la rigueur de l'athée, l'insouciance du sceptique. Mais, toujours de bonne foi, parce que je n'avois aucun intérêt à changer ma croyance pour relâcher mes mœurs dont la règle étoit établie pour moi au delà de tous les préjugés possibles, j'ai eu l'agitation du doute sans les tourmens de la crainte. Je me conformois au culte établi, parce que mon âge, mon sexe, ma situation, m'en faisoient un devoir; incapable de tromper, je disois à l'abbé Morel : « Je viens à confesse pour édifier mon prochain et ne pas inquiéter ma mère, mais je ne sais trop ce dont je puis m'accuser; mon état est si calme et mes goûts sont si simples que ma conscience ne me reproche rien, quoique je n'aie pas grand mérite à bien faire. Cependant je suis quelquefois trop oc-

cupée du désir de plaire, et je m'abandonne à de trop vives impatiences contre ma bonne ou tout autre, quand il se fait quelque chose de travers. Je n'apporte peut-être pas non plus assez d'indulgence dans mes jugemens, et, sans le manifester, je prends trop aisément en aversion les personnes qui me paroissent sottes ou maussades; je veux m'observer à cet égard. Enfin, dans les exercices de religion, j'apporte trop de distraction et de froideur, car je conviens qu'il faut mettre de l'attention à tout ce qu'on croit utile de faire par quelque raison que ce puisse être. »

Le bon abbé Morel, qui avoit épuisé sa bibliothèque et sa rhétorique pour me conserver croyante, s'accommodoit avec bon sens de me trouver raisonnable; il m'exhortoit à me défier de l'esprit d'orgueil, me représentoit de son mieux les douceurs de la religion, me donnoit l'absolution dans sa sagesse, et étoit encore assez content que j'allasse deux ou trois fois l'an à la sainte table, par tolérance philosophique, puisque ce n'étoit plus l'œuvre de la foi. J'allois prendre la divine nourriture en songeant à ce qu'avoit dit Cicéron, qu'après toutes les folies des hommes à l'égard de la Divinité, il ne leur restoit plus qu'à la transformer en aliment pour la manger. Ma mère prenoit chaque jour un caractère de piété qui me permettoit moins de m'éloigner des pratiques ordinaires, et je ne craignois rien tant que de l'affliger. Cependant elle me laissoit lire tout ce que je voulois.

L'abbé Legrand, ami de l'abbé Bimont, venoit

quelquefois chez elle. C'étoit un homme d'un excellent jugement, qui n'avoit de son état que la robe dont il étoit encore assez embarrassé. Sa famille l'avoit fait prêtre, parce que de trois frères il falloit bien en mettre un dans l'Église; aumônier du prince de Lamballe, pensionné après sa mort par Penthièvre, il s'étoit fixé dans une paroisse pour être quelque part, et rapproché de son ami pour le plaisir d'y être. Affecté d'une grande foiblesse de vue, il devint aveugle très jeune, et cette circonstance, ajoutant à son goût pour la réflexion, acheva de le rendre très méditatif. Il aimoit à causer avec moi, et m'apportoit souvent des livres : c'étoient presque toujours des ouvrages de philosophie sur les principes desquels il s'entretenoit fort librement. Ma mère ne discutoit guère, je n'osois pas pousser les choses très loin; mais enfin elle ne m'empêchoit pas de lire et ne blâmoit pas ce choix de lectures.

Un Genevois, horloger, en relation d'affaires avec mon père, bonhomme qui avoit toujours un livre parmi ses outils, et une assez jolie bibliothèque qu'il connoissoit mieux que maints grands seigneurs ne connoissoient la leur, m'offrit l'usage de ce petit trésor de mon goût, et je profitai de sa complaisance. Ce bon M. Moré avoit un sens droit, et ne raisonnoit pas seulement son art, mais encore la morale et la politique; et, s'il s'exprimoit avec difficulté, avec une lenteur que mon impatience avoit quelque peine à supporter, du moins il partageoit avec la plupart de ses compa-

triotes cette solidité de raison qui fait pardonner l'absence des agrémens. C'est de lui que j'eus Buffon et beaucoup d'autres ouvrages; je cite celui-là pour rappeler ce que j'ai dit plus haut de la discrétion avec laquelle je le lus; la philosophie, en développant la force de mon âme et me donnant de la hardiesse dans l'esprit, n'ôtoit rien aux scrupules du sentiment et à la susceptibilité de mon imagination, de laquelle j'avois tant à me défendre.

La physique d'abord, puis les mathématiques, exercèrent pendant quelque temps mon activité; Nollet, Réaumur, Bonnet, qui rêve quand les autres décrivent, m'amusèrent à leur tour, ainsi que Maupertuis, qui fait des jérémiades même en décrivant les plaisirs des limaçons; enfin Rivard m'inspira l'envie de devenir géomètre. Tous ces livres sortoient de chez le bon Moré. Guéring, marbrier et arpenteur, homme sage et doux dans sa simplicité, venant un jour pour entretenir mon père, me trouva tellement collée sur l'in-4° de Rivard que je ne m'étois pas aperçue de son arrivée. Il entra en conversation avec moi, et m'observa que les *Élémens* de Clairaut me conviendroient beaucoup mieux pour les notions que je désirois prendre; le lendemain, il m'apporta l'exemplaire qui étoit en son pouvoir. Je trouvai véritablement une réduction simple des premiers principes, et, combinant à la fois que cet ouvrage m'étoit utile et qu'il ne me convenoit point d'en priver le propriétaire aussi longtemps que j'aime-

rois à le conserver, je pris tout uniment le parti de le copier d'un bout à l'autre, y compris ses six planches. Je ris de cette opération chaque fois que je me la rappelle. Tout autre que moi auroit désiré de faire acheter l'ouvrage; l'idée ne s'en présenta même pas, celle de le copier me vint aussi naturellement que celle de piquer un patron de dessin, et fut presque aussitôt réalisée; c'étoit un petit in-8º. Je dois avoir encore dans mes paperasses ce plaisant manuscrit. La géométrie m'amusa tant qu'il ne fut pas besoin d'algèbre; la sécheresse de celle-ci me dégoûta dès que j'eus passé les équations du premier degré; j'envoyai par delà les ponts la multiplicité des fractions, et je trouvai qu'il valoit mieux lire de beaux vers que de me dessécher sur des *radicaux*. En vain, quelques années après, M. Roland, me faisant la cour, tenta de rappeler cet ancien goût; nous fîmes beaucoup de chiffres; mais la raison par *x* ne me parut jamais assez aimable pour me fixer longtemps.

5 SEPTEMBRE. *Je coupe ce cahier pour joindre dans la petite boîte ce qui en est écrit : car, lorsque je vois décréter une armée révolutionnaire, former de nouveaux tribunaux de sang, la disette menacer, et les tyrans aux abois, je me dis qu'ils vont faire de nouvelles victimes, et que personne n'est assuré de vivre vingt-quatre heures.*

La correspondance de Sophie faisoit toujours

l'un de mes grands plaisirs; les liens de notre amitié s'étoient resserrés dans les voyages qu'elle avoit faits plusieurs fois à Paris. Mon cœur sensible avoit besoin, je ne dirai pas d'une chimère, mais d'un objet principal, et surtout de confiance et de communications; l'amitié me les présentoit, je la nourrissois avec délices. Ma façon d'être avec ma mère, si douce qu'elle fût, ne m'auroit pas tenu lieu de cette affection; elle conservoit quelque chose de cette gravité qu'emportent le respect d'une part et l'autorité de l'autre. Ma mère pouvoit tout savoir, je n'avois rien à lui cacher; mais je ne pouvois pas tout lui dire : une mère reçoit des aveux, on ne fait de confidence qu'à son égale.

Aussi, sans me demander à lire les lettres que j'écrivois à Sophie, ma mère étoit bien aise que je les lui laissasse voir, et notre arrangement à cet égard avoit quelque chose de plaisant; nous nous étions entendues sans nous rien dire. Lorsqu'il m'arrivoit des nouvelles de ma bonne amie, régulièrement toutes les semaines, je lisois quelques phrases de sa lettre, mais je ne la communiquois point. Lorsque je lui avois écrit, je laissois sur ma table durant un jour ma lettre toute pliée et suscrite sans être cachetée; ma mère ne manquoit guère de saisir un instant pour y jeter les yeux, rarement en ma présence; ou, s'il lui arrivoit de le faire ainsi, j'avois aussitôt quelque raison de m'éloigner; qu'elle l'eût fait ou non, l'intervalle supposé nécessaire pour qu'elle le fît s'étant écoulé, je fermois ma lettre, non pas toujours sans y avoir

ajouté un *post-scriptum*. Il ne lui est jamais arrivé de me parler de ce qu'elle avoit ainsi lu; mais je ne manquois point de faire connoître par là tout ce que je voulois qu'elle sût de mes dispositions, de mes goûts, de mes opinions; je les exposois avec une liberté que je n'aurois osé prendre avec elle. Ma franchise n'y perdoit rien : car je sentois avoir droit de l'exercer sans qu'on eût celui de ne pas la trouver bonne.

J'ai souvent réfléchi depuis que, si j'avois été à la place de ma mère, j'aurois voulu devenir entièrement l'amie de ma fille; or, si j'ai des regrets aujourd'hui, c'est que la mienne ne me ressemble pas davantage; nous irions de pair à compagnon, et je serois heureuse. Mais ma mère, avec beaucoup de bonté, avoit de la froideur; elle étoit plus sage encore que sensible, plus mesurée qu'affectueuse. Peut-être encore apercevoit-elle chez moi un essor qui me conduiroit plus loin qu'elle; sa manière me laissoit aller sans contrainte et sans familiarité. Elle n'étoit point caressante, quoique ses yeux respirassent la tendresse et fussent ordinairement fixés sur moi; je sentois son cœur, il pénétroit le mien; mais la réserve de sa personne m'en inspiroit une que je n'aurois point eue avec elle; on eût dit qu'une plus grande distance se trouvoit entre nous depuis que j'étois sortie de l'enfance. Ma mère avoit une dignité, touchante il est vrai, mais enfin c'étoit de la dignité; les transports de mon âme brûlante en étoient réprimés, et je n'ai bien connu toute l'étendue de mon attachement pour

elle que par le désespoir et le délire où me jeta sa perte.

Nos journées s'écouloient dans un calme délicieux; j'en passois la plus grande partie à mes études solitaires, toute transportée dans l'antiquité, dont je suivois l'histoire et les arts, dont j'examinois les opinions et les préceptes. La messe le matin, quelques heures de lecture commune, les repas et les sorties étoient les seules époques de ma réunion avec ma mère. Les sorties étoient rares; et, lorsqu'il venoit des visites que je ne goûtois pas, je savois fort bien rester dans mon petit cabinet que ma bonne mère n'auroit pas voulu me jouer le mauvais tour de me faire quitter. Tous les dimanches et fêtes étoient consacrés à la promenade; souvent elle se faisoit au loin; bientôt elle s'y dirigea plus constamment par la préférence que je témoignai pour la campagne sur les jardins parés de la capitale. Je n'étois point insensible au plaisir de paroître quelquefois dans les promenades publiques; elles offroient alors un spectacle très brillant, dans lequel la jeunesse avoit toujours un rôle agréable. Les grâces de la personne y recevoient constamment des hommages que la modestie ne peut se dissimuler, et dont le cœur d'une jeune fille est toujours très avide. Mais ils ne suffisoient point au mien; j'éprouvois, après ces promenades, durant lesquelles mon amour-propre fort éveillé étoit aux aguets de tout ce qui pouvoit me faire paroître avec avantage et m'assurer que je n'avois pas perdu mon temps, un vide insupportable, une

inquiétude et un dégoût qui me faisoient payer trop cher les plaisirs de la vanité. Habituée à réfléchir, à me demander compte de mes sensations, je recherchois péniblement les causes de ce malaise, et ma philosophie s'exerçoit alors pleinement.

Est-ce donc pour briller aux yeux, comme les fleurs d'un parterre, et recevoir quelques vains éloges, que les personnes de mon sexe sont formées à la vertu, qu'elles acquièrent des talens? Que signifie ce désir extrême de plaire dont je me sens dévorée, et qui ne me rend point heureuse lors même qu'il sembleroit devoir être satisfait? Que m'importent les regards curieux, les complimens doucement murmurés d'une foule que je ne connois point, et qui est peut-être composée de gens que je n'estimerois guère s'ils m'étoient connus? Suis-je donc au monde pour dépenser mon existence en soins frivoles, en sentimens tumultueux? Ah! sans doute, j'ai une meilleure destination; cette admiration qui m'enflamme pour tout ce qui est beau, sage, grand et généreux, m'apprend que je suis appelée à le pratiquer; les devoirs sublimes et ravissans d'épouse et de mère seront un jour les miens : c'est à me rendre capable de les remplir que doivent être employées mes jeunes années; il faut que j'étudie leur importance, que j'apprenne, en réglant mes propres inclinations, comment diriger un jour celles de mes enfans; il faut que, dans l'habitude de me commander, le soin d'orner mon esprit, je m'assure les moyens de faire le bonheur de la plus douce

des sociétés, d'abreuver de félicité le mortel qui méritera mon cœur, de faire rejaillir sur tout ce qui nous environnera celle dont je le comblerai et qui devra être tout entière mon ouvrage.

Mon sein s'agitoit à ces pensées; mon cœur, ému, gonflé, attendri, me faisoit verser des larmes abondantes; il s'élevoit alors à l'Intelligence suprême, à cette cause première, cette Providence, que sais-je? ce principe du sentiment et de la pensée qu'il avoit besoin de croire et de reconnoître. « O toi! qui m'as placée sur la terre, fais que j'y remplisse ma destination de la manière la plus conforme à ta volonté sainte et la plus convenable au bien de mes frères! » Cette prière naïve, simple comme le cœur qui la dictoit, est devenue ma seule prière; jamais la philosophie dissertante, ni aucune espèce d'égarement n'a pu en dessécher la source. Du milieu du monde et du fond d'une prison, je l'ai faite avec le même abandon : je la prononçai avec transport dans les circonstances brillantes de ma vie; je la répète dans les fers avec résignation; jalouse, dans les premières, de me défendre de toute affection qui n'eût point été à la hauteur de ma destinée; soigneuse, dans les autres, de conserver la force nécessaire pour soutenir les épreuves auxquelles je suis exposée; persuadée qu'il est, dans le cours des choses, des événemens que la sagesse humaine ne sauroit prévenir; convaincue que les plus malheureux ne peuvent accabler une âme saine; qu'enfin la paix avec soi-même, la soumission à la nécessité, sont les élé-

mens du bonheur et constituent la véritable indépendance du sage et du héros.

La campagne me présentoit des objets bien plus analogues à mes habitudes méditatives, à cette disposition recueillie, tendre et mélancolique, fortifiée par la réflexion et les développemens d'un cœur sensible. Nous allions souvent à Meudon, c'étoit ma promenade favorite ; je préférois ses bois sauvages, ses étangs solitaires, ses allées de sapins, ses hautes futaies, aux routes fréquentées, aux taillis uniformes du bois de Boulogne, aux décorations de Bellevue, aux allées peignées de Saint-Cloud. « Où irons-nous demain, s'il fait beau ? » disoit mon père, le soir des samedis d'été. Puis il me regardoit en souriant. « A Saint-Cloud ? Les eaux doivent jouer, il y aura du monde ! — Ah ! papa !... Si vous vouliez aller à Meudon, je serois bien plus contente ! » A cinq heures du matin, le dimanche, chacun étoit debout ; un habit léger, frais, très simple, quelques fleurs, un voile de gaze, annonçoient les projets du jour. Les odes de Rousseau, un volume de Corneille ou autre, faisoient tout mon bagage. Nous partions tous les trois ; on alloit s'embarquer au Pont-Royal que je voyois de mes fenêtres, sur un petit batelet qui, dans le silence d'une navigation douce et rapide, nous conduisoit aux rivages de Bellevue, non loin de la verrerie dont on aperçoit d'une grande distance l'épaisse et noire fumée. Là, par des sentiers escarpés, nous gagnions l'avenue de Meudon, vers les deux tiers de laquelle, sur la droite et un peu

élevée, nous remarquâmes une petite maisonnette qui devint l'une de nos stations. C'étoit le logis d'une laitière, femme veuve qui vivoit là avec deux vaches et quelques poules. Comme il étoit pressant de profiter du jour pour la promenade, nous arrêtâmes qu'il nous serviroit de pause au retour, et que la ménagère nous y donneroit une jattée de lait fraîchement trait. Cet arrangement fut établi de telle façon que, toutes les fois que nous montions l'avenue, nous entrions chez la laitière pour la prévenir que le soir ou le lendemain elle nous verroit, et qu'elle n'oubliât point la jattée de lait. Cette bonne vieille nous accueilloit fort bien; le goûter rustique, assaisonné d'un peu de pain bis et de fort bonne humeur, se passoit toujours comme une petite fête qui laissoit quelques souvenirs dans la poche de la laitière. Le dîner se faisoit chez l'un des suisses du parc; mais l'envie que j'avois de m'éloigner des lieux fréquentés nous fit découvrir une retraite bien conforme à mes goûts.

Un jour, après avoir longtemps marché dans une partie inconnue du bois, nous parvînmes dans un espace solitaire, fort dégagé, auquel aboutissoit une allée de grands arbres, sous lesquels on voyoit rarement des promeneurs; quelques autres arbres épars sur une pelouse charmante voiloient pour ainsi dire une petite maison à deux étages, proprement bâtie. Qu'est-ce que cela? Deux fort jolis enfans jouoient devant la porte ouverte; ils n'avoient ni l'air des villes, ni ces enseignes de la misère, si communes dans les campagnes : nous

approchons; nous apercevons sur la gauche un jardin potager où travailloit un vieillard. Entrer, converser avec lui fut bientôt fait; nous apprîmes que ce local s'appeloit Ville-Bonne ; que celui qui l'habitoit étoit fontainier du Moulin-Rouge, chargé de veiller à l'entretien des canaux qui conduisoient les eaux dans quelques parties du parc; que les foibles appointemens de cette place soutenoient en partie un jeune ménage dont nous voyions les petits enfans, et dont lui vieillard étoit le grand-père; que les soins de la famille occupoient la femme, tandis qu'il cultivoit ce jardin dont son fils alloit vendre les produits à la ville dans ses momens de loisir. Le jardin étoit un carré long, divisé en 'quatre portions, autour desquelles étoit ménagée une allée assez large; un bassin occupoit le centre et fournissoit des moyens d'arrosement ; au fond, une niche d'ifs, sous laquelle étoit un grand banc de pierre, offroit le repos et l'abri. Des fleurs mêlées aux légumes rendoient l'aspect du jardin riant et gracieux; le vieillard, robuste et content, me rappeloit celui des bords du Galèse, que Virgile a chanté; il causoit avec plaisir et bon sens, et, s'il ne falloit que des goûts simples pour apprécier une telle rencontre, mon imagination ne manquoit pas d'y joindre tout ce qui pouvoit lui prêter des charmes. Nous nous informons si l'on n'est pas dans l'usage de recevoir des étrangers. « Il n'en vient guère, nous dit le vieillard , ce lieu est peu connu; mais, quand il s'en présente, nous ne refusons pas de leur servir ce que renferment la

basse-cour et le jardin. » Nous demandons à dîner; on nous donne des œufs frais, des légumes, de la salade, sous un joli berceau de chèvrefeuille, derrière la maison. Je n'ai jamais fait de repas plus agréable, mon cœur se dilatoit dans l'innocence et la joie d'une situation charmante. Je caressai beaucoup les petits enfans; je témoignai de la vénération au vieillard; la jeune femme parut bien aise de nous avoir reçus : on parla de deux chambres de leur maison dont ils pourroient disposer pour les personnes qui voudroient les louer durant trois mois, et nous fîmes le projet de les occuper.

Ce doux projet n'a point été réalisé; jamais je ne suis retournée à Ville-Bonne, car nous visitions Meudon depuis longtemps lorsque nous fîmes cette découverte, et nous avions adopté une auberge du village pour y coucher lorsque deux fêtes de suite nous permettoient de prolonger notre absence. C'est dans cette auberge, qu'on appeloit je crois la Reine de France, qu'il nous arriva une chose plaisante. Nous occupions une chambre à deux lits, dans le plus grand desquels je couchois avec ma mère; l'autre, dans un coin de la chambre, servoit à mon père seul : il venoit de se coucher certain soir, lorsque l'envie d'avoir ses rideaux très exactement fermés les lui fit tirer si ferme que le ciel du lit tomba et lui fit couverture complète; après un petit mouvement de frayeur, nous nous prîmes tous à rire de l'aventure, tant le ciel étoit tombé juste pour envelopper mon père sans le

blesser. Nous appelions de l'aide pour le débarrasser : la maîtresse du logis arrive; étonnée à la vue de son lit décoiffé, elle s'écrie avec l'air de la plus grande ingénuité : « Ah! mon Dieu, comment cela est-il possible! il y a dix-sept ans qu'il est posé; il n'avoit jamais bougé! » Ce raisonnement me fit plus rire encore que la chute du ciel de lit; j'ai trouvé souvent à l'appliquer, ou plutôt à lui comparer les argumens que j'entendois faire en société; et je disois tout bas à ma mère : « Cela vaut les dix-sept ans du lit pour prouver son inébranlabilité. »

Aimable Meudon! combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages, en bénissant l'auteur de mon existence, en désirant ce qui pourroit la compléter un jour; mais avec ce charme d'un désir sans impatience, qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir! Combien de fois j'ai cueilli dans tes fraîches retraites des palmes de la fougère marquetée, des fleurs de brillans orchis! Comme j'aimois à me reposer sous ces grands arbres, non loin de clairières où je voyois quelquefois passer la biche timide et légère! Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions les momens de la chaleur; là, tandis que mon père couché sur l'herbe, et ma mère doucement appuyée sur un amas de feuilles que j'avois préparé, se livroient au sommeil de l'après-dîner, je contemplois la majesté de tes bois silencieux, j'admirois la nature, j'adorois la Providence dont je sentois les bienfaits; le feu du sentiment coloroit mes joues

humides, et les charmes du paradis terrestre existoient pour mon cœur dans tes asiles champêtres! Le récit de mes promenades et du bonheur qu'elles me faisoient goûter avoit sa place dans ma correspondance avec Sophie; quelquefois ma prose étoit coupée de vers, enfans irréguliers, mais faciles et parfois heureux, d'une âme pour qui tout étoit vie, tableau, félicité.

Sophie, comme je l'ai déjà observé, se trouvoit jetée dans un monde où elle n'avoit point les agrémens dont elle me voyoit jouir dans ma solitude; je connus quelques personnes de sa famille, et j'appris dans leur société à goûter plus encore le prix de ma retraite.

Elle descendoit à Paris, dans ses voyages avec sa mère, chez des cousines, qu'on appeloit les demoiselles de Lamotte : c'étoient deux vieilles filles; l'une, dévote atrabilaire, ne quittoit point sa chambre où elle disoit des *oremus,* grondoit les domestiques, tricotoit des bas, et raisonnoit assez pertinemment de ses affaires d'intérêt; l'autre, bonne personne, se tenoit au salon, faisoit les honneurs du logis, lisoit des psaumes, et jouoit sa partie : toutes deux mettoient beaucoup d'importance à l'avantage d'être nées demoiselles, concevoient difficilement qu'on pût faire sa société de personnes dont le père n'eût pas été du moins anobli, et, sans oser s'en servir, gardoient le *sac* que leur mère s'étoit fait porter à l'église, comme un titre de famille. Elles avoient pris auprès d'elles une jeune personne, leur parente, dont elles se

proposoient d'augmenter la petite fortune, pourvu qu'elle trouvât à épouser un gentilhomme. Mlle d'Hangard, c'étoit cette jeune personne, étoit une grosse brune, très fraîche, d'une santé robuste et presque effrayante, dont la tournure provinciale ne cachoit point du tout un caractère un peu brusque et un esprit fort commun. La pièce la plus curieuse de la maison étoit l'avocat Perdu, homme veuf qui avoit mangé son bien à ne rien faire; que sa sœur (la mère de ma Sophie) avoit mis en pension chez les cousines, pour qu'il passât décemment les dernières années de sa vie inutile. M. Perdu, gras et pouponné par merveilles, consacroit la plus grande partie de la matinée à soigner sa personne, mangeoit longuement en médisant des mets, passoit à disserter au Luxembourg plusieurs heures de chaque journée qu'il terminoit par un piquet. Il attachoit à la gentilhommerie plus d'importance encore que ses vieilles cousines, et se piquoit d'en avoir les airs, d'en dicter les préceptes. Je ne l'appelois jamais que le commandeur quand je parlois à Sophie de son oncle, tant il me paroissoit ressembler au commandeur du *Père de famille*. Le commandeur donc avoit toujours avec ses nièces ce ton de supériorité qu'il prétendoit assaisonner de tous les égards de la politesse; mais ses procédés étoient bizarres avec Mlle d'Hangard, dont la fraîcheur et la vue habituelle, réveillant son imagination, lui inspiroient je ne sais quoi qu'il n'auroit osé avouer, et qui lui donnoit quelquefois de l'humeur contre son neveu.

Ce neveu, qu'on appeloit Selincourt, étoit un grand jeune homme, de figure et de voix douces, ressemblant un peu à sa sœur Sophie, causant avec esprit, ayant des manières agréables qu'une sorte de timidité ne déparoit point; du moins elle me sembloit ainsi, lors même que je m'apercevois qu'elle étoit plus marquée avec moi. Les vraisemblances et les vœux de la famille paroissoient en faire le prétendant de Mlle d'Hangard.

Quant à la société des demoiselles de Lamotte, elle étoit formée d'un comte d'Essales, devenu chevalier de Saint-Louis au Canada, où il avoit épousé la fille du gouverneur; se tenant toujours à cent lieues du canon, ignorant, avantageux, bavard, il venoit faire sa partie avec une marquise de Caillavelle, espèce de douairière, près de laquelle il avoit plus d'un jeu que ne distinguoient point les bonnes vieilles. Mme Bernier, grande janséniste, femme de bon sens d'ailleurs, dont le mari avoit quitté le parlement de Bretagne lors de l'affaire de La Chalotais, paroissoit mais plus rarement dans cette maison avec ses deux filles, la savante et la dévote. Le cœur tendre de celle-ci m'auroit attirée; mais son col penché portoit difficilement une tête si fort absorbée qu'il n'y avoit plus de place pour aucune espèce de raisonnement; la savante, avec un peu trop de babil, avoit du jugement et du goût, assez pour racheter une figure repoussante.

M. de Vouglans brochoit sur le tout; il n'est pas nécessaire de tracer son portrait pour qui-

conque a lu les *Motifs de ma foi en Jésus-Christ, par un magistrat,* et le recueil des *Lois criminelles,* compilation laborieuse où le fanatisme et l'atrocité le disputent au travail. Je n'ai jamais rencontré d'homme dont la sanguinaire intolérance m'ait plus révoltée; il se plaisoit beaucoup dans l'entretien du père Romain-Joly, petit vieux capucin, confesseur de Mlles de Lamotte, qui faisoit contre Voltaire des vers où il le comparoit à Satan, et citoit perpétuellement en chaire les *Capitulaires* de Charlemagne et les *Ordonnances de nos rois :* j'ai eu l'avantage de dîner avec lui chez les cousines, de l'entendre à ma paroisse, et de lire son *Phaéton;* il m'offriroit de quoi faire une bonne caricature, si j'avois le courage de secouer de sa robe la sottise et la cafarderie jointes au savoir le plus puéril.

La bonne amie de Sophie figuroit plaisamment dans cette société, où l'on gémissoit derrière elle de ce qu'une jeune personne si bien élevée n'étoit pas née demoiselle. Je ne doute même pas que le commandeur n'eût délibéré dans sa sagesse s'il convenoit à sa nièce de cultiver semblable liaison. Mais la jeune personne avoit un très bon ton, une décence dont les vieilles cousines faisoient grand cas; et, à l'exception de quelques tournures de phrases qui *sentoient l'esprit,* et que le commandeur faisoit épiloguer à sa nièce, il ne pouvoit se défendre de lui donner quelques éloges. Il lui arrivoit même de se charger quelquefois des épîtres de sa nièce dans son absence, et de les

apporter lui-même à ma mère; cela seroit arrivé bien plus souvent à Selincourt, si sa sœur avoit consenti à le charger de cette commission.

L'insignifiance, les travers de ces personnages, auxquels ressembloient sans doute beaucoup de gens du monde, me faisoient réfléchir sur le vide des sociétés et l'avantage de n'être point tenue à les fréquenter. Sophie me faisoit l'énumération des personnes qu'elle voyoit à Amiens, me traçoit à peu près leur caractère, me donnoit à juger du peu de ressources de la plupart d'entre elles, et, tout compte fait, il se trouvoit qu'au bout de l'année j'avois vu dans ma solitude plus de gens de mérite qu'elle n'en avoit aperçu dans son tourbillon. Cela n'est pas difficile à concevoir si l'on se rappelle que mon père n'avoit de relations qu'avec des artistes, dont aucun ne venoit chez lui habituellement, mais dont plusieurs s'y trouvoient parfois. Ceux qui habitent la capitale, lors même qu'ils ne seroient pas de la première volée, ont une somme de connoissances et un genre de politesse qu'on ne trouvoit assurement point ni dans les gentillâtres de province, ni dans les commerçans pressés de faire fortune pour acheter un anoblissement. La conversation du bon Jollain, peintre de l'Académie, de l'honnête L'Épine, élève de Pigalle, de Desmarteau, confrère de mon père, du fils de Falconet, de d'Hauterne, que ses talens eussent porté de plein vol à l'Académie, si sa qualité de protestant ne l'en eût exclu, des Genevois horlogers, Ballexserd et Moré, dont le premier a

écrit sur l'éducation physique, valoit certainement beaucoup mieux que celle du millionnaire Cannet, qui, voyant les succès de la tragédie de son parent du Belloy et calculant le profit qu'il devoit en tirer, disoit fort sérieusement et avec humeur : « Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris à composer des tragédies? J'en aurois fait le dimanche! » Et cependant ces hommes riches, ces pitoyables anoblis, ces impertinens militaires comme d'Essalles, ces pauvres magistrats comme Vouglans, se croyoient les soutiens de la société civile, et jouissoient véritablement de privilèges refusés au mérite! Je rapprochois ces sottises de l'orgueil humain des tableaux de Pope retraçant ses effets dans la satisfaction de l'artisan qui étale son tablier comme le roi porte sa couronne; je tâchois de trouver avec lui que tout est bien; mais ma fierté concluoit que tout étoit mieux dans une république.

Il n'est pas douteux que notre situation influe beaucoup sur notre caractère et nos opinions; mais on diroit que dans l'éducation que j'ai reçue, que dans les idées que j'ai acquises par l'étude ou avec le secours du monde, tout avoit été combiné pour m'inspirer l'enthousiasme républicain, en me faisant juger le ridicule ou sentir l'injustice d'une foule de prééminences et de distinctions. Aussi, dans mes lectures, je me passionnois pour les réformateurs de l'inégalité : j'étois Agis et Cléomène à Sparte ; j'étois Gracque à Rome; et comme Cornélie j'aurois reproché à mes fils qu'on ne m'appeloit que la belle-mère de Scipion. Je m'étois retirée avec le

peuple sur le mont Aventin, et j'aurois voté pour les tribuns. Aujourd'hui que l'expérience m'a appris à tout peser avec impartialité, je vois dans l'entreprise des Gracques et dans la conduite des tribuns des torts et des maux dont je n'étois point assez frappée.

Lorsque je me trouvois témoin de cette sorte de spectacle que présentoit souvent la capitale dans les entrées de la reine ou des princes, les actions de grâces après une couche, etc., je rapprochois avec douleur ce luxe asiatique, cette pompe insolente, de la misère et de l'abjection du peuple abruti qui se précipitoit sur le passage des idoles de ses mains en applaudissant sottement au brillant appareil dont il payoit les frais de son propre nécessaire. La dissolution de la cour dans les dernières années du règne de Louis XV, ce mépris pour les mœurs qui gagnoit toutes les classes, ces excès qui faisoient le sujet de toutes les conversations particulières, m'inspiroient de l'indignation et de l'étonnement. Ne voyant point encore les germes d'une révolution, je me demandois comment les choses pouvoient subsister dans cet état. Je voyois dans l'histoire s'agiter et tomber tous les empires parvenus à ce degré de corruption, et j'entendois les François rire et chanter de leurs propres maux : je trouvois que leurs voisins les Anglois avoient raison de les regarder comme des enfans. Je m'attachois à ces voisins; l'ouvrage de Delolme m'avoit familiarisée avec leur constitution; je cherchois à connoître leurs écrivains, et j'étu-

diois leur littérature, mais seulement alors dans les traductions.

Les raisonnemens de Ballexserd n'ayant pu vaincre dans mon enfance la répugnance de mes parens à me faire inoculer, je tombai malade de la petite vérole à dix-huit ans. Cette époque m'a laissé de profonds souvenirs, non par les craintes que m'inspiroit la maladie, j'avois déjà trop de philosophie pour ne pas subir cette épreuve avec constance, mais par l'incroyable et touchante sollicitude de ma mère. Quelle douleur et quelle activité! Comme l'inquiétude la tenoit agitée! Comme la tendresse se peignoit dans tous ses soins! Dans la nuit même, lorsque je croyois recevoir quelque chose de ma garde, je trouvois la main, j'entendois la voix de ma mère; à chaque instant hors de son lit pour s'approcher de mon chevet, ses yeux avides dévoroient les gestes et pour ainsi dire les paroles du médecin; des larmes furtives s'échappoient malgré elle quand ils se fixoient sur moi, qui cherchois en vain à la calmer par mon sourire. Elle n'avoit jamais eu la petite vérole, non plus que mon père; l'un et l'autre n'auroient pas laissé passer un jour sans baiser mon visage malade, que je voulois leur dérober, dans la crainte que ces approches ne leur devinssent funestes.

Mon Agathe, désolée d'être retenue par la clôture, m'envoya l'une de ses parentes, mère aimable de quatre enfans, à qui elle avoit inspiré une partie de son attachement pour moi et qui s'obstina à me voir et m'embrasser, sans considération pour elle-

même. Il fallut cacher à Sophie, alors à Paris, l'état de sa bonne amie ; on me supposa partie subitement pour la campagne, afin de laisser écouler le temps du danger sans communication. Mais Selincourt venoit s'informer chaque jour pour sa mère de mon état ; j'entendis de ma chambre son exclamation douloureuse lorsqu'on lui apprit que l'on craignoit complication de fièvre putride et de petite vérole. J'eus la fièvre miliaire, et, l'éruption qui lui est particulière contrariant l'autre, je n'eus de la petite vérole que des boutons extrêmement gros et rares qui s'aplatirent insensiblement sans suppuration, et ne laissèrent qu'une peau sèche qui tomba facilement. C'est, me dit le docteur Missa, la petite vérole que les Italiens appellent *ravaglioni*, boutons de fausse suppuration ; elle ne laisse point de traces ; et véritablement le poli de la peau ne fut pas même altéré chez moi par cette maladie, mais les ravages de l'humeur me jetèrent, après les dangers, dans une langueur dont je ne sortis qu'au bout de quatre ou cinq mois.

Recueillie dans l'état de santé, trop tendre pour être gaie, mais patiente dans la douleur, je ne songe plus en maladie qu'à me distraire de mes propres souffrances, et à rendre agréables les soins pénibles que ceux qui m'environnent sont obligés de me donner : j'abandonne alors les rênes de mon imagination, je dis des folies, et c'est moi qui fais rire les autres. Le docteur Missa, homme d'esprit, me plaisoit beaucoup ; il étoit assez avancé en âge pour que je ne souffrisse point avec

lui l'espèce de contrainte où me tenoient les individus de son sexe; nous causions agréablement dans ses visites, qu'il prolongeoit volontiers, et nous nous liâmes d'amitié. « L'un ou l'autre de nous, me dit-il un jour, a de grands torts: je suis venu trop tôt, ou vous êtes venue trop tard. » Quoique Missa m'intéressât par son esprit, son âge m'avoit dispensée de m'apercevoir que j'eusse eu tort d'être venue plus tard que lui; je ne lui répondis que par un sourire. Il élevoit des nièces avec lesquelles il voulut me faire faire connoissance; nous nous vîmes quelquefois, mais, comme elles ne marchoient pas plus sans leur gouvernante que je ne marchois sans ma mère, et que l'état de l'oncle ne lui laissoit guère la liberté de soutenir cette liaison, elle ne se forma point à raison de la difficulté des distances et de nos habitudes réciproques et sédentaires. Missa me gronda beaucoup un jour qu'il trouva sur mon lit la *Recherche de la Vérité,* du père Malebranche. « Eh, mon Dieu! lui dis-je, si tous vos malades s'amusoient à pareille chose, au lieu de s'impatienter contre leurs maux et vous-même, vous n'auriez pas tant à faire. » Quelques personnes se trouvoient dans ma chambre; on s'entretint de je ne sais quel emprunt dont l'édit de création ne faisoit que de paroître, et auquel tout Paris couroit déjà. « Les François, dit Missa, donnent tout à la *confiance.* — Dites à la *vraisemblance,* lui observai-je. — Oui, répliqua Missa, le mot est juste et profond. — Ne me grondez donc point d'étudier Malebranche, inter-

rompis-je avec vivacité; vous voyez bien que je ne perds pas mon temps. »

Missa étoit alors suivi dans ses visites par un jeune médecin nouvellement reçu docteur; il lui arrivoit quelquefois de me l'envoyer à l'avance attendre son arrivée. Celui-là, pour me servir de son expression, n'auroit pas eu le tort d'être venu trop tôt; mais, quoiqu'il fût assez bien de figure, il avoit quelque chose d'important qui me déplaisoit. J'ai une aversion naturelle si décidée pour l'affectation et les airs avantageux que je les prends constamment pour l'enseigne de la médiocrité, même de la sottise, quoiqu'il fût vrai dans l'ancien régime qu'ils n'étoient quelquefois qu'un travers de la jeunesse. Bref, loin de me séduire, ils m'indisposent, et je juge toujours en mal les personnes qui les manifestent. C'est tout le souvenir qui m'est resté de M. Macquart, le jeune docteur, que je n'ai pas revu depuis cette époque et que je ne verrai probablement jamais, car j'ai ouï dire que le médecin de Paris de ce nom étoit émigré depuis la Révolution.

La campagne étant nécessaire à mon parfait rétablissement, nous allâmes respirer son air bienfaisant auprès de M. et de Mme Besnard; déjà, depuis deux ans, nous passions chez eux, ma mère et moi, tout septembre. Leur situation avoit encore quelque chose de très propre à nourrir ma philosophie et à fixer mes méditations sur les vices de l'organisation sociale.

Mme Besnard, dans l'infortune qui lui avoit été

commune avec ses sœurs, étoit entrée chez un fermier général dont elle régissoit la maison ; c'étoit celle du vieil Haudry; là elle avoit épousé un intendant, M. Besnard, avec lequel, retirée depuis longtemps, elle vivoit modestement dans la paix et le bonheur.

La fierté assez déplacée de Mme Phlipon rappeloit quelquefois en ma présence, et dans le secret de la famille, combien ce mariage lui avoit déplu ; assurément elle avoit tort, autant que j'en ai pu juger. M. Besnard avoit de l'honnêteté, des mœurs; l'une et l'autre (*sic*) devoient le rendre d'autant plus recommandable qu'elles étoient plus rares dans son état; aussi les procédés les plus délicats ont caractérisé sa conduite à l'égard de sa femme; il est impossible de porter plus loin la vénération, la tendresse, le dévouement; c'est dans la douceur d'une union parfaite que tous deux prolongent une carrière où, nouveaux Philémon et Baucis, ils s'attirent le respect de quiconque peut être témoin de leur simplicité, de leurs vertus : je m'honore de leur appartenir, et je le ferois également lors même qu'avec leur caractère et leur conduite M. Besnard eût été laquais.

Le vieil Haudry, artisan de sa fortune, étoit mort; il avoit laissé de grands biens à un fils qui, né dans l'opulence, devoit les dissiper. Ce fils, déjà veuf d'une femme charmante, faisoit beaucoup de dépenses et passoit, suivant l'usage des gens riches, quelques momens de l'année au château de Soucy, où se transportoit avec lui la manière de vivre de

la ville, bien plus qu'il n'y prenoit celle qui convient à la campagne. Ses possessions comprenoient plusieurs terres réunies; la plus voisine de Soucy (Fontenay) avoit un château antique dans lequel il aimoit à mettre des habitans; il y avoit logé un notaire, un régisseur, et il engagea M. et Mme Besnard à y prendre un appartement où ils passassent une partie de la belle saison. C'étoit bien entendu pour la conservation des lieux; et il y gagnoit encore un air de magnificence dont il étoit jaloux. M. et Mme Besnard, bien logés, jouissoient de la promenade d'un parc dont le négligé faisoit un aimable contraste avec les jardins de Soucy et me plaisoit encore plus que le luxe qui distinguoit le séjour du fermier général. Lorsque nous étions arrivés chez Mme Besnard, elle désiroit que nous allassions faire une visite à Soucy, où la belle-mère et la belle-sœur d'Haudry se tenoient avec lui et faisoient les honneurs de sa maison. Cette visite se rendoit modestement avant dîner; j'entrois sans nul plaisir dans le salon où Mme Pénault et sa fille nous recevoient avec une grande politesse, il est vrai, mais qui sentoit un peu la supériorité. Le ton de ma mère, le caractère même que je portois sous l'air d'une timidité qui naît du sentiment de ce que l'on vaut et du doute d'être appréciée, ne permettoient guère de l'exercer; je recevois des complimens qui me flattoient peu, et que je relevois avec quelque finesse lorsque certains parasites à croix de Saint-Louis, toujours errans chez l'opulence comme les ombres sur les

bords de l'Achéron, se mêloient de les renforcer.

Peu de jours après, ces dames ne manquoient pas de nous rendre notre visite ; elles étoient suivies de la compagnie qui se trouvoit au château ; on faisoit un but de promenade de la visite à Fontenay : j'étois alors plus aimable, et je savois mettre dans ma part de réception la dose de politesse modeste et digne qui rétablissoit l'équilibre. Il arriva une fois à Mme Pénault de nous inviter à dîner ; je ne fus jamais plus étonnée que d'apprendre que c'étoit non pas avec elle, mais à l'office. Je sentois bien que, M. Besnard y ayant fait autrefois son rôle, je ne devois pas, par égard pour lui, paroître mécontente de m'y trouver ; mais je jugeois aussi que Mme Pénault devoit arranger les choses différemment, ou nous épargner cette politesse malhonnête. Ma grand'tante le voyoit du même œil ; mais, pour éviter tout petit choc, nous nous rendîmes à l'invitation. Ce fut un spectacle nouveau pour moi que celui de ces déités du second ordre ; je ne me doutois pas de ce qu'étoient des femmes de chambre jouant la grandeur. Elles s'étoient préparées pour nous recevoir, et faisoient véritablement bien doublure. Toilette, maintien, petits airs, rien n'étoit oublié. Les dépouilles encore fraîches de leurs maîtresses prêtoient à leur parure une richesse que l'honnête bourgeoisie s'interdisoit ; la caricature du bon ton y joignoit un genre d'élégance aussi étrangère à la modestie bourgeoise qu'au goût des artistes ; cependant le caquet et la tournure en auroient encore imposé à des provin-

ciales. C'étoit pis chez les hommes : l'épée de *Monsieur le maître,* les soins de *Monsieur le chef,* les politesses et les vêtemens brillans des valets de chambre, ne pouvoient racheter la gaucherie des manières, l'embarras du langage quand ils vouloient le faire paroître distingué, ou la trivialité des expressions lorsqu'ils oublioient de s'observer. La conversation fut toute remplie de marquis, de comtes et de financiers, dont les titres, la fortune, les alliances, paroissoient être la grandeur, la richesse et l'affaire de ceux qui s'en entretenoient. Les superfluités de la première table refluoient sur cette seconde, avec un ordre, une propreté, qui leur conservoient l'apparence d'une première apparition, et une abondance qui devoit servir à la troisième table, celle proprement des *domestiques :* car les individus de la seconde s'appeloient des *officiers.*

Le jeu suivit le repas; le taux en étoit élevé; c'étoit celui de la partie ordinaire de ces *demoiselles,* qui ne manquoient pas de la faire chaque jour. J'aperçus un nouveau monde, dans lequel je trouvois la répétition des préjugés, des vices ou des sottises d'un monde qui ne valoit guère mieux, pour paroître davantage. J'avois entendu parler mille fois de l'origine du vieil Haudry, arrivé à Paris de son village, parvenu à rassembler des millions aux dépens du public, ayant marié sa fille à Montulé, ses petites-filles au marquis Duchillau, au comte Turpin, et laissé son fils héritier de ses trésors. Je songeois au mot de Montesquieu, que

les financiers soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu. Je concevois que des publicains qui trouvoient moyen de s'enrichir à ce point, et de se servir de cette opulence pour s'unir à des familles que la politique des cours faisoit regarder comme essentielles à l'éclat du royaume et utiles à sa défense, ne pouvoient appartenir qu'à un régime détestable et à une nation bien corrompue. Je ne savois pas qu'il étoit un régime plus affreux encore et une corruption plus hideuse; mais qui l'auroit imaginé? Tous les philosophes y ont été trompés comme moi.

Le dimanche on dansoit à Soucy, au bel air, sans autre abri que celui des arbres; là, le plaisir effaçoit la plus grande partie des distinctions; et, dès qu'il étoit question de valoir par soi-même, je n'avois pas peur de manquer le rang qui pouvoit me convenir. Les nouveaux arrivés se demandoient à l'oreille qui j'étois; mais je ne rassasiois personne de ma présence; et, après une heure de délassement, j'échappois aux curieux en me retirant avec mes parens pour la promenade, dont je n'aurois pas sacrifié les doux instans au plaisir bruyant, et toujours vide pour mon cœur, d'une sorte de représentation. J'apercevois quelquefois Haudry, jeune encore, tranchant du grand seigneur, donnant carrière à ses fantaisies, voulant paroître généreux et noble; il commençoit à inspirer de l'inquiétude à sa famille; ses folies avec la courtisane Laguerre préparoient sa ruine; on le plaignoit comme étourdi, sans le blâmer comme

méchant : c'étoit un enfant gâté de la fortune, qui, s'il fût né dans la médiocrité, auroit certainement beaucoup mieux valu. Brun de visage, la tête haute, les manières protectrices, avec l'air gracieux, il étoit peut-être aimable avec ceux qu'il estimoit être ses égaux; mais je détestois de le rencontrer, et sa présence me donnoit toujours un sérieux très fier.

L'année dernière, sortant de cette belle salle à manger que l'élégant Calonne a fait disposer dans l'hôtel du contrôle général, occupé depuis par le ministre de l'intérieur, je trouve sur mon passage, dans la seconde antichambre, un grand homme à cheveux blancs, d'un air décent, qui m'aborde avec respect. « Madame, j'espérois parler au ministre lorsqu'il sortiroit de table; j'avois à l'entretenir. — Monsieur, vous allez le voir dans l'instant; il a été arrêté dans la pièce précédente, mais il va passer. » Je salue, et je continue mon chemin pour rentrer dans mon appartement. Quelque temps après, Roland y paroît; je lui demande s'il a vu une personne que je lui dépeins, qui paroissoit craindre de ne pas le rencontrer. « Oui, c'est M. Haudry. — Quoi! ci-devant fermier général, qui a mangé tant de bien? — Lui-même. — Et qu'a-t-il à faire avec le ministre de l'intérieur? — Il a des rapports à cause de la manufacture de Sèvres à la tête de laquelle il est placé. »

Quel jeu de la fortune! nouveau texte à méditation; j'en avois déjà trouvé un bien grand lorsque j'entrai pour la première fois dans ces apparte-

mens qu'habitoit Mme Necker aux jours de sa gloire; je les occupe pour la seconde fois, et ils ne m'attestent que mieux l'instabilité des choses humaines; mais du moins les revers ne me prendront jamais à l'improviste. J'étois alors au mois d'octobre; Danton me donnoit de la célébrité en cherchant à diminuer le mérite de mon mari, et il préparoit sourdement les calomnies par lesquelles il vouloit nous attaquer tous deux. J'ignorois sa marche, mais j'avois vu celle des choses dans les révolutions; je n'ambitionnois que de conserver mon âme pure et de voir la gloire de mon mari intacte : je savois bien que ce genre d'ambition mène rarement à d'autres succès. Mon vœu est rempli : Roland, persécuté, proscrit, ne mourra point dans la postérité; je suis prisonnière, et je périrai probablement victime; ma conscience me tient lieu de tout. Il m'arrivera comme à Salomon, qui ne demandoit que la sagesse et qui eut encore d'autres biens; je ne voulois que la paix des justes; et *moi aussi* j'aurai quelque existence dans la génération future.

Mais, en attendant, retournons à Fontenay. La petite bibliothèque de mes parens m'y fournissoit encore quelques ressources; j'y trouvai tout Puffendorf, passablement ennuyeux dans son *Histoire universelle*, et plus attachant pour moi dans ses *Devoirs de l'homme et du citoyen*; la *Maison rustique* et divers ouvrages d'agriculture ou d'économie que j'étudiois faute d'autres, parce qu'il falloit toujours que j'apprisse quelque chose; les jolies

bagatelles qu'a rimées Bernis lorsqu'il n'étoit pas affublé de la pourpre romaine ; une *Vie de Cromwell,* et mille autres bigarrures. J'ai bien envie de faire remarquer que dans cette foule d'ouvrages que le hasard ou les circonstances avoient déjà fait passer dans mes mains et dont j'indique vaguement ceux que les lieux ou les personnes me rappellent les premiers, il n'y a point encore du Rousseau; c'est qu'effectivement je l'ai lu très tard, et bien m'en a pris : il m'eût rendue folle; je n'aurois voulu lire que lui ; peut-être n'a-t-il que trop fortifié mon foible, si je puis ainsi parler.

J'ai lieu de présumer que ma mère avoit pris quelque soin pour l'écarter : car, son nom ne m'étant pas inconnu, j'avois cherché ses ouvrages, et je ne connoissois que ses *Lettres de la montagne,* et celle à Christophe de Beaumont, lorsque je perdis ma mère, ayant lu alors tout Voltaire et Boulanger, et le marquis d'Argens, et Helvétius, et beaucoup d'autres philosophes et critiques. Probablement mon excellente mère, qui voyoit bien qu'il falloit laisser exercer ma tête, ne trouvoit pas grand inconvénient que j'étudiasse sérieusement la philosophie, au risque même d'un peu d'incrédulité; mais elle jugeoit sans doute qu'il ne falloit pas entraîner mon cœur sensible trop prêt à se passionner. Ah! mon Dieu ! que de soins inutiles pour échapper à sa destinée! Le même esprit l'avoit dirigée lorsqu'elle avoit empêché que je m'adonnasse à la peinture; il la fit encore s'opposer

à ce que j'étudiasse le clavecin, malgré la plus belle occasion du monde pour cela. Le voisinage nous avoit donné la connoissance d'un abbé Jeauket, grand musicien, laid comme le péché, bonhomme, ami de la table : il étoit né aux environs de Prague, avoit passé plusieurs années à Vienne, attaché à des grands de la cour, et avoit donné quelques leçons à Marie-Antoinette. Conduit à Lisbonne par les circonstances, il avoit enfin choisi Paris pour y manger dans l'indépendance les pensions qui faisoient sa petite fortune. Il désiroit extrêmement que ma mère lui permît de m'enseigner le clavecin ; il prétendoit que mes doigts et ma tête auroient bientôt fait un grand chemin, et que je ne manquerois pas de m'adonner à la composition. « Quel dommage, disoit-il, de fredonner sur une guitare avec des moyens d'inventer et d'exécuter de belles choses sur le premier des instrumens ! » Cet enthousiasme et des instances réitérées jusqu'à la supplication ne purent vaincre ma mère ; quant à moi, toujours prête à profiter de ce qu'il me seroit permis d'apprendre, mais habituée à respecter les décisions de ma mère comme à chérir sa personne, je ne demandois jamais rien ; d'ailleurs, l'étude en général m'avoit offert un champ si vaste que je ne connoissois point les peines de l'oisiveté. Je me disois souvent : « Lorsque je serai mère à mon tour, ce sera le cas de faire usage de ce que j'aurai acquis ; je ne pourrai plus étudier » ; et je me dépêchois d'employer mon temps avec crainte d'en perdre une minute.

L'abbé Jeauket voyoit de loin en loin des personnes de bon genre; et, lorsqu'il les réunissoit, il s'empressoit de nous y joindre : j'ai aperçu de cette manière, parmi quelques individus qui ne valent pas d'être rappelés, le savant Roussier, l'honnête d'Odimont; mais je n'ai point oublié l'impertinent Paradelle et Mme de Puisieux. Ce Paradelle étoit un grand diable, vêtu en abbé, fat et hâbleur plus qu'aucun sot que j'aie jamais rencontré, qui disoit avoir roulé carrosse sur le pavé de Lyon pendant vingt ans, et qui, pour ne pas mourir de faim à Paris, faisoit des cours de langue italienne qu'il ne savoit guère. Mme de Puisieux, passant pour l'auteur des *Caractères* qui portent son nom, conservoit à soixante ans, avec un dos voûté, une bouche dégarnie, les petits airs et les prétentions dont l'affectation ne se pardonne guère, même à la jeunesse. Je m'étois figuré qu'une femme auteur devoit être un personnage fort respectable, surtout lorsqu'elle avoit écrit de la morale : les ridicules de Mme de Puisieux me donnèrent à rêver; sa conversation n'annonçoit pas plus d'esprit que ses travers ne montroient de jugement: je compris qu'il étoit possible de faire de la raison pour en montrer, sans en user beaucoup pour soi-même, et que les hommes qui se moquoient des femmes auteurs n'avoient peut-être d'autres torts que de leur appliquer exclusivement ce qu'ils partageoient eux-mêmes. C'est ainsi que dans une vie très concentrée je trouvois cependant à fournir mon magasin d'observations; j'étois

placée dans la solitude, mais sur les confins du monde et de manière à distinguer beaucoup d'objets sans être obsédée par aucun.

Les concerts de Mme L'Épine me présentèrent un nouveau point de vue. J'ai déjà dit que L'Épine étoit un élève de Pigalle, auquel il servoit de bras droit; il avoit épousé à Rome une femme qui, à ce que je présume, avoit été cantatrice, que sa famille ici n'avoit pas vue d'abord d'un très bon œil, mais qui prouvoit par sa bonne conduite que ce dédain étoit mal fondé. Elle avoit formé chez elle un concert d'amateurs, composé d'habiles gens, et dans lequel elle n'admettoit que ce qu'elle appeloit bonne compagnie ; il avoit lieu tous les jeudis; ma mère m'y conduisoit assez souvent. C'est là que j'ai entendu Jarnewick, Saint-Georges, Duport, Guérin et beaucoup d'autres; c'est là que j'ai aperçu de beaux esprits des deux sexes, Mlle de Morville, Mme Benoît, Sylvain-Maréchal, etc., et d'insolentes baronnes, et de jolis abbés, de vieux chevaliers et de jeunes plumets. Quelle plaisante lanterne magique! L'appartement de Mme L'Épine, rue Neuve-Saint-Eustache, n'étoit pas fort beau; la salle du concert étoit un peu resserrée, mais elle s'ouvroit sur une autre pièce dont les grandes portes demeuroient ouvertes; là, rangé en cercle, on avoit le double avantage d'entendre la musique, de voir les acteurs et de pouvoir causer dans les intervalles. Toujours près de ma mère, dans le silence que l'usage prescrit aux demoiselles, j'étois tout yeux, tout oreilles; mais, lorsqu'il nous arri-

voit de nous trouver dans le particulier avec Mme L'Épine, je faisois quelques questions dont les réponses éclairoient mes observations.

Cette dame proposa un jour à ma mère d'aller dans une assemblée *charmante* qui se tenoit chez un homme d'esprit que nous avions vu quelquefois chez elle : il s'y réunissoit des personnes éclairées, des femmes de goût; on y faisoit des lectures agréables : c'étoit vraiment *délicieux!* La proposition fut réitérée avant d'être acceptée. « Voyons cela, disois-je à maman ; je commence à juger assez le monde pour présumer que ce doit être ou fort aimable ou très ridicule ; et, dans la dernière supposition, il y a toujours de quoi s'amuser une fois. » La partie est arrêtée. Le mercredi étoit le jour des assemblées littéraires de M. Vâse; nous nous rendons chez lui à la barrière du Temple avec Mme L'Épine. Nous montons au troisième étage; nous parvenons dans un appartement assez vaste, meublé suivant l'ordonnance : des chaises de paille, serrées sur plusieurs rangs, attendoient les spectateurs et commençoient à être occupées; des flambeaux de cuivre, fort sales, éclairoient avec des chandelles ce réduit dont la grotesque simplicité ne démentoit point la rigueur philosophique et la pauvreté d'un bel esprit. Des femmes élégantes, des jeunes filles, quelques douairières, force petits poètes, des curieux ou des intrigans, formoient la société.

Le maître du logis, placé devant une table qui faisoit bureau, ouvrit la séance par la lecture d'une

pièce de vers de sa façon; elle avoit pour sujet un joli petit sapajou que la vieille marquise de Préville portoit toujours dans son manchon, et qu'elle fit voir à toute la compagnie : car elle étoit présente et crut devoir exposer aux regards empressés de chacun le héros de la pièce. Les bravos et les applaudissemens rendirent hommage à la verve de M. Vâse, qui, fort content de lui-même, voulut céder sa place à M. Delpêches, je crois, qui composoit pour le théâtre d'Audinot de petits drames comiques sur lesquels il avoit coutume de prendre les avis de la société, c'est-à-dire l'encouragement de ses éloges; mais il fut empêché ce jour-là; je ne sais si c'étoit par un mal de gorge ou le manque de quelques vers dans plusieurs scènes. Imbert prit donc le fauteuil; Imbert, l'auteur du *Jugement de Pâris,* lut une bagatelle agréable, aussitôt portée aux nues. La récompense étoit là : Mlle de La Cossonnière vint après lui lire des *Adieux à Colin;* ils étoient, sinon fort ingénieux, du moins assez tendres. On sut d'abord qu'ils s'adressoient à Imbert prêt à partir pour un voyage; les complimens tombèrent à foison. Imbert acquitta sa muse et lui-même en embrassant toutes les femmes de la société. Cette cérémonie leste et gaie, pourtant avec décence, ne plut point du tout à ma mère et me sembla si étrange que j'avois l'air embarrassée. Après je ne sais quelles épigrammes ou quatrains peu remarquables, un homme à grande déclamation lut des vers à la louange de Mme Benoît. Elle étoit là; il faut bien dire un mot d'elle pour ceux qui

n'ont pas lu ses romans, déjà morts longtemps avant la révolution et sur lesquels reposeront des monceaux de cendres, quand on trouvera mes Mémoires.

Albine étoit née à Lyon, suivant ce que j'ai lu dans l'histoire des femmes illustres françoises par une société de gens de lettres; histoire où j'ai été tout étonnée de trouver des femmes que je voyois par le monde, comme celle-ci, comme Mme de Puisieux, Mme Champion et autres, dont quelques-unes vivent peut-être encore à l'heure où j'écris, ou n'ont quitté cette demeure terrestre que depuis peu d'années. Mariée au dessinateur Benoît, elle avoit été avec lui à Rome, et y avoit mérité l'association à l'Académie des Arcades; veuve nouvellement, encore en deuil de son mari, elle étoit fixée à Paris; elle y faisoit des vers et des romans, quelquefois sans les écrire; donnoit à jouer et voyoit des femmes de qualité qui payent en présens d'argent ou de chiffons le plaisir d'avoir à leur table une femme bel esprit.

Mme Benoît avoit été belle; les soins de la toilette et le désir de plaire, prolongés au delà de l'âge qui assure d'y réussir, lui valoient encore quelques succès. Ses yeux les sollicitoient avec tant d'ardeur, son sein, toujours découvert jusqu'au delà de cette petite rose dont la fleur se réserve ordinairement pour les secrets mystères, palpitoit si vivement pour les obtenir qu'il falloit bien accorder à la franchise du désir et à la facilité de le satisfaire ce que les hommes accordent d'ailleurs

si aisément dès qu'ils ne sont pas tenus à la constance. L'air ouvertement voluptueux de Mme Benoît étoit tout nouveau pour moi; j'avois vu dans les promenades ces prêtresses du plaisir dont l'indécence annonce la profession d'une manière choquante; il y avoit ici une autre nuance; je ne fus pas moins frappée de l'encens poétique qui lui étoit prodigué et des expressions de *sage Benoît, chaste Benoît,* plusieurs fois répétées dans ces vers, qui lui faisoient porter de temps en temps devant ses yeux un modeste éventail, tandis que quelques hommes applaudissoient avec transport à des éloges qu'ils trouvoient sans doute bien appliqués. Je me rappelai ce que mes lectures m'avoient mise à portée de juger de la galanterie, ce que les mœurs du siècle et les désordres de la cour devoient y ajouter de corruption du cœur, de fausseté de l'esprit; je voyois des hommes efféminés prodiguer leur admiration à des vers légers, à des talens futiles, à la passion de les séduire tous, sans les aimer sans doute : car quiconque se dévoue au bonheur d'un objet préféré ne se prodigue point aux regards de la foule. Je sentois les atteintes du dégoût et de la misanthropie au milieu d'objets qui éveilloient mon imagination, et je rentrois dans ma solitude avec une douce mélancolie.

Nous ne retournâmes point chez M. Vâse; j'en avois assez d'une fois, et l'embrassade d'Imbert, l'éloge de Mme Benoît, auroient guéri ma mère de l'envie de m'y conduire davantage. Le concert du baron de Back, très plaisant, mais parfois aussi

très ennuyeux par les prétentions de ce mélomane, ne nous vit guère non plus, malgré les billets, les liaisons, que la politesse de Mme L'Épine nous faisoit souvent offrir. La réserve fut la même à l'égard de celui très nombreux connu sous le nom des *amateurs*. Nous y fûmes une fois, accompagnées d'un M. Boyard de Creusy, qui s'étoit amusé à faire une méthode de guitare dont il avoit prié ma mère de permettre qu'il m'offrît un exemplaire; il avoit les manières extrêmement honnêtes; je le cite parce qu'il a eu le bon esprit de penser que, dans une situation que le vulgaire regardoit encore comme élevée, je verrois avec plaisir les personnes à qui je n'avois pas été inconnue dans ma jeunesse. Il s'est présenté à moi lorsque j'étois au ministère, et mon accueil a dû lui prouver que j'attachois du prix et de l'agrément au souvenir d'un temps dont je puis m'honorer, comme de toutes les autres époques de ma vie.

Quant aux spectacles, c'étoit bien pis; ma mère n'y alloit jamais; je fus conduite une seule fois de son vivant à l'Opéra et aux François; j'avois alors seize ou dix-sept ans. L'*Union de l'amour et des arts*, par Floquet, ne me présenta rien ni dans la musique, ni bien moins encore dans le drame, qui fût capable de me faire illusion et de soutenir l'idée que je m'étois formée d'un spectacle enchanteur; la froideur du sujet, le décousu des scènes, le peu d'à-propos des ballets me déplut; le costume des danseurs me choqua davantage: ils portoient encore des paniers; je n'ai jamais rien

vu de si ridicule : aussi la critique de Piron des merveilles de l'Opéra me paroissoit-elle bien supérieure à ce spectacle. Je vis aux François l'*Ecossoise;* ce n'étoit pas non plus très propre à m'enthousiasmer; le jeu de la Dumesnil seul me ravit. Il prit quelquefois fantaisie à mon père de me faire entrer à certains spectacles de foire; leur médiocrité me dégoûtoit. Je me trouvai donc prémunie contre le ridicule du bel esprit, précisément comme les enfans de Lacédémone étoient prémunis contre l'ivresse par le spectacle de ses excès; et mon imagination ne reçut pas les grands ébranlemens que la séduction des spectacles auroit pu produire si j'avois assisté à leurs plus belles représentations; ce que j'en avois vu me faisoit contenter de lire dans le cabinet les chefs-d'œuvre des grands maîtres et d'en savourer à loisir toutes les beautés.

Un jeune homme fort assidu aux concerts de Mme L'Épine avoit imaginé de venir de sa part chez ma mère, s'informer de nos santés lorsqu'une absence un peu longue pouvoit faire supposer qu'elles étoient altérées. Un ton honnête, une vivacité agréable, de l'esprit, et surtout la rareté des visites, faisoient pardonner cette petite tournure assez adroitement prise pour avoir entrée dans la maison ; enfin Lablancherie hasarda sa déclaration. Mais, puisque me voici arrivée à l'histoire des prétendans, il faut les faire défiler *en masse;* expression mignonne qui pourra servir de date à mon écrit et rappeler les jours fameux où

l'on ordonne tout *en masse*, en dépit de la plus grande subdivision possible des goûts et des volontés.

On n'a point oublié le colosse espagnol aux mains d'Ésaü, ce M. Mignard si poli dont le nom contrastoit plaisamment avec la figure. Après avoir confessé de lui-même qu'il ne pouvoit plus rien m'apprendre sur la guitare, il avoit demandé la permission de venir quelquefois m'entendre, et il se présentoit à des intervalles fort éloignés, sans parvenir toujours à nous rencontrer. Flatté du talent de sa jeune écolière, le regardant comme son ouvrage, et partant de ce principe pour s'attribuer une sorte de droit ou d'excuse, s'étant annoncé comme un noble de Malaga que les malheurs avoient obligé de faire ressource de son savoir en musique, il commença par perdre la tête et finit par déraisonner pour se justifier à lui-même ses prétentions, d'après quoi il s'arrêta à la résolution de me faire demander en mariage, n'ayant pourtant pas le courage de s'exprimer en personne. Les représentations de celui qu'il avoit chargé de cette commission n'ayant pu le faire changer de dessein, elle fut remplie; il s'ensuivit la recommandation de ne plus remettre les pieds à la maison, accompagnée de la politesse qu'on doit aux malheureux. Les plaisanteries de mon père m'apprirent ce qui s'étoit passé; il aimoit à m'entretenir des prières qui lui étoient adressées à mon sujet, et, comme il étoit un peu glorieux, il n'épargnoit point les personnages qui prêtoient au ridicule.

Le pauvre Mozon étoit devenu veuf; il s'étoit fait extirper la petite loupe ornement de sa joue gauche; il songeoit à prendre cabriolet; j'avois quinze ans; il se trouvoit rappelé pour me perfectionner : son imagination s'échauffa; la bonne opinion de son art ne lui manquoit pas; il auroit estimé Marcel fort raisonnable : artiste pour artiste, pourquoi ne se seroit-il pas mis sur les rangs? Il fit exposer ses vœux, et fut congédié comme Mignard.

Du moment où une jeune fille atteint l'âge qui annonce son développement, l'essaim des prétendans s'attache à ses pas, comme celui des abeilles bourdonne autour de la fleur qui vient d'éclore.

Élevée d'une manière austère et vivant très retirée, je ne pouvois inspirer qu'un seul projet, et le caractère respectable de ma mère, l'apparence de quelque fortune, la qualité de fille unique, pouvoient le rendre très séduisant pour bien des gens.

Ils se présentèrent en foule; et, dans la difficulté d'avoir une entrée, la plupart prenoient le parti d'écrire à mes parens. Mon père m'apportoit toujours les lettres de cette nature. Fort indépendamment de l'énoncé de l'état et de la fortune, la manière dont elles étoient tournées influençoit d'abord mon opinion; je me chargeois de tracer le brouillon de la réponse que mon père copioit très fidèlement; je lui faisois congédier les demandeurs avec dignité, sans espoir et sans offense. La jeunesse de mon quartier passa ainsi en revue; je

n'eus pas de peine à faire goûter mes refus pour le plus grand nombre. Mon père n'avoit guère égard qu'à la richesse; il avoit des prétentions pour moi : ainsi, quiconque étoit trop nouvellement établi, et dont l'avoir actuel ou les espérances très prochaines n'assuroient pas une grande aisance, n'obtenoit point son suffrage; mais aussi, lorsque ces données étoient favorables, il voyoit avec peine que je ne voulusse pas me déterminer. Ici commencèrent à se développer des différences qui n'ont plus fait que s'accroître entre mon père et moi. Il aimoit, il estimoit le commerce, parce qu'il le regardoit comme la source de la richesse; je le détestois, parce qu'il étoit à mes yeux celle de l'avarice et de la friponnerie.

Mon père sentoit bien que je ne pouvois agréer ce qui tient à des métiers proprement dits, et son amour-propre ne lui eût pas non plus permis d'y songer; mais il ne concevoit pas que l'élégant joaillier, qui ne touche que de belles choses sur lesquelles il fait de gros gains, ne pût me convenir lorsqu'il se présentoit avec une maison déjà bien fondée, qui devoit devenir brillante. Cependant l'esprit du bijoutier, comme celui du petit mercier au-dessus duquel il se croit, et du riche marchand de draps qui s'estime plus qu'eux tous, me sembloit tout entier dans la convoitise de l'or, le calcul d'en amasser, la ruse d'en multiplier les moyens, étranger aux idées relevées, aux sentimens délicats par lesquels j'appréciois l'existence.

Occupée dès mon enfance à considérer les rap-

ports de l'homme en société, nourrie de la plus pure morale, familiarisée avec les grands exemples, n'aurois-je vécu avec Plutarque et tous les philosophes que pour m'unir à un marchand qui ne jugeroit ni ne sentiroit rien comme moi?

On a vu que ma sage maman vouloit que je ne fusse pas plus embarrassée à la cuisine qu'au salon, et au marché qu'à la promenade; je l'accompagnois encore, après mon retour du couvent, dans les acquisitions de ménage qu'elle faisoit souvent elle-même, et définitivement elle me chargeoit quelquefois de les faire en m'envoyant avec une bonne. Le boucher qui avoit sa pratique perdit une seconde femme, et se trouva, jeune encore, avec une fortune de cinquante mille écus qu'il se proposoit d'augmenter. J'ignorois parfaitement ces particularités; je n'apercevois que l'avantage d'être bien servie, avec force honnêtetés, et je m'étonnois beaucoup de voir ce personnage se présenter fréquemment le dimanche à la promenade où nous étions, en bel habit noir et fine dentelle, devant ma mère à qui il faisoit une profonde révérence sans l'aborder. Ce manège dura tout un été. Je fus indisposée; chaque matin, le boucher envoyoit s'informer de ce qu'on pouvoit désirer, et faisoit offrir les objets de sa compétence : ce soin très direct commença à faire sourire mon père, qui, voulant s'amuser, fit passer près de moi une demoiselle Michon, personne grave et dévote, le jour qu'elle vint cérémonieusement faire la demande au nom du boucher. « Vous savez, ma

fille, me dit-il gravement, que j'ai pour principe de ne point gêner votre inclination : voici les propositions qui me sont faites à votre sujet » ; et il répète ce que Mlle Michon lui avoit exprimé. Je me pinçai les lèvres, un peu piquée de ce que la bonne humeur de mon père me donnoit la charge d'une réponse qu'il auroit dû faire pour moi. « Vous n'ignorez pas, mon papa, lui répliquai-je en le parodiant, que je m'estime fort heureuse dans ma situation présente, et que j'ai la ferme résolution de ne point la quitter de quelques années; vous pouvez établir sur cette disposition tout ce que vous croirez convenable. » Et je me retirai.

« Mais vraiment, me dit ensuite mon père dans le particulier, voilà une fort bonne façon d'éloigner tout le monde, que cette raison que tu as été chercher. — J'ai payé votre petite malice, mon papa, par une généralité très convenable dans la bouche d'une jeune fille, et je vous ai laissé la charge d'un refus en règle que je ne dois pas prendre sur moi. — C'est fort bien se tirer d'affaire ; mais dis-moi donc ce qui te conviendra. — Ce pourquoi vous m'avez élevée en m'apprenant à réfléchir, en me laissant contracter des habitudes studieuses : je ne sais quel est l'homme à qui je me donnerai ; mais ce ne sera jamais que celui avec lequel je pourrai communiquer, et partager mes sentimens comme mes pensées. — On trouve dans le commerce des hommes qui ont de la politesse et de l'instruction. — Oui, mais non pas de

celles à mon usage : leur politesse consiste en quelques phrases et révérences; leur savoir se rapporte toujours au coffre-fort, et ne m'aideroit guère pour l'éducation de mes enfans. — Tu les élèverois toi-même. — Cette tâche me paroîtroit rude si elle n'étoit partagée par celui qui leur auroit donné le jour. — Crois-tu que la femme de Lempereur ne soit pas heureuse? Ils viennent de quitter le commerce; ils achètent de grandes charges; ils ont un bel état de maison et voient chez eux bonne société. — Je ne suis pas juge du bonheur d'autrui, et je n'attache pas le mien à l'opulence; je ne conçois de félicité dans le mariage que dans la plus intime union des cœurs; je ne puis me lier qu'à qui me ressemble, et encore faut-il que mon mari vaille mieux que moi : car, la nature et les lois lui donnant de la supériorité, j'en aurois honte s'il ne la méritoit véritablement. — Il te faudra quelque avocat? Les femmes ne sont pas trop heureuses avec ces gens de cabinet; ils ont de la morgue et fort peu d'argent. — Mais, mon Dieu! mon papa, je n'apprécie qui que ce soit par sa robe; je ne vous dis point que je veux telle ou telle profession, mais un homme que je puisse aimer. — Mais, à t'entendre, cet homme-là ne peut point se trouver dans le commerce? — Ah!... j'avoue que cela me paroît bien difficile; je n'y ai aperçu personne de mon goût, et l'état en soi me répugne. — C'est pourtant chose fort douce que d'être tranquille dans son appartement, tandis que le mari fait de bonnes

affaires. Vois Mme d'Argens : elle connoît les diamans aussi bien que son mari; elle traite avec les courtiers dans son absence ; elle conclut aussi des marchés avec les particuliers; elle continueroit le commerce lors même qu'elle deviendroit veuve; leur fortune est déjà considérable; ils sont de cette compagnie qui vient d'acheter Bagnolet. Tu as de l'intelligence; tu connois même cette partie depuis que tu as lu le traité que j'ai sur les pierres précieuses; tu inspirerois de la confiance; tu ferois ce que tu voudrois; tu aurois une vie agréable, si tu avois voulu de Delorme, Dabreuil ou L'Obligeois. — Tenez, papa, j'ai trop bien vu qu'on ne réussissoit dans le commerce qu'en vendant cher ce qu'on avoit acheté grand marché; qu'en mentant beaucoup et rançonnant le pauvre ouvrier; je ne saurai jamais me prêter à rien de semblable, ni respecter celui qui s'en occupe du matin au soir : or, je veux être honnête femme; et comment serois-je fidèle à l'homme dont je ne tiendrois nul compte, en admettant que j'eusse pu l'épouser? Vendre des diamans ou des petits pâtés me semble à peu près la même chose, si ce n'est que ceux-ci ont leur prix fait, qu'on y trompe peut-être moins, mais qu'on se salit davantage; je ne me soucie pas plus de l'un que de l'autre. — Crois-tu donc qu'il n'y ait point d'honnêtes gens dans le commerce? — Je ne veux pas décider cela; mais je suis persuadée qu'il n'y en a guère, et encore ces honnêtes gens-là n'ont point ce qu'il me faut dans un mari. — Tu t'es rendue bien difficile; et si tu ne

trouves pas ta chimère? — Je mourrai fille. — Cela seroit peut-être plus dur que tu ne penses; au reste, tu as le temps d'y songer; mais l'ennui vient un jour, la foule n'y est plus, et tu sais la fable! — Oh! je me vengerois à mériter le bonheur de l'injustice qui m'en tiendroit privée. — Te voilà dans les nues; il y fait beau quand on peut y monter; mais il n'est pas aisé de s'y tenir : songe toujours que j'aimerois à avoir des petits-enfans avant d'être trop vieux. »

« J'aimerois bien à vous en donner, pensois-je en moi-même, lorsque mon père mit fin au dialogue en se retirant; mais, en vérité, je n'en aurai jamais que d'un mari qui me convienne. » Je prenois alors un peu de mélancolie en considérant mon entourage, où je n'apercevois rien à la ronde capable de s'assortir à mes goûts : ce sentiment n'étoit pas durable; je me sentois un bonheur actuel, et je couvrois l'avenir d'une espérance vague; c'étoit la plénitude d'un bien-être qui reflue jusqu'au futur en délivrant de toute inquiétude. « Sera-ce pour cette fois, Mademoiselle? me dit un jour mon père avec une gravité feinte, et l'air de satisfaction qu'il avoit toujours quand il recevoit quelque demande. Lisez cette lettre. » Elle étoit fort bien écrite pour la peinture et pour le style, et me fit monter le rouge au visage. M. Morizot de Rozain exprimoit d'assez belles choses; mais il faisoit remarquer que son nom se trouvoit dans le nobiliaire de sa province : il me parut fat ou maladroit de faire parade d'un avan-

tage que je n'avois point, et qu'on ne devoit pas présumer que je cherchasse. « Il n'y a point encore là sujet d'examen, dis-je en secouant la tête; cependant il faut faire causer le personnage; encore une ou deux lettres, et j'aurai vu le fond du sac; je vais préparer une réponse en conséquence. »

Toutes les fois qu'il s'agissoit d'écrire, mon père étoit d'une docilité charmante et me copioit sans difficulté. Je m'amusois à faire le papa; je traitois mes propres intérêts avec tout le sérieux que la chose méritoit et enfin comme pour moi-même, dans le style et la sagesse de la paternité. Il y eut jusqu'à trois lettres explicatives de M. de Rozain; je les ai gardées longtemps, parce qu'elles étoient fort bien faites; elles m'ont prouvé qu'il ne suffisoit pas encore d'avoir de l'esprit pour me convenir, s'il n'y avoit plus de jugement et cette âme que rien ne supplée ni ne dépeint, mais dont l'accent se fait d'abord sentir. D'ailleurs, Rozain n'avoit rien que le titre d'avocat; ma fortune présente ne pouvoit suffire à deux, et il n'offroit point la réunion de qualités qui pût faire désirer de surmonter cet obstacle.

En annonçant la *levée en masse* de mes prétendans, je n'ai pas promis de les nommer tous, et l'on m'en tiendra quitte aisément; je n'ai voulu faire connoître que la singularité de cette situation qui me faisoit rechercher de beaucoup de gens dont je ne connoissois pas toujours même la figure, et dans laquelle j'avois la liberté de discuter moi-même les apparences et les raisons. Je remarquois

bien quelquefois, à l'église ou à la promenade, de nouveaux visages dont j'étois observée ou suivie, et je me disois en moi-même : « J'aurai bientôt quelque réponse à faire pour mon papa ! » Mais je n'ai jamais vu d'extérieur qui m'ait séduite ou frappée.

J'ai dit que Lablancherie avoit eu l'esprit de s'introduire à la maison et de sentir apparemment qu'avant de se déclarer il falloit chercher à se faire goûter. Fort jeune encore, Lablancherie avoit déjà voyagé, beaucoup lu et même imprimé : son ouvrage ne valoit pas grand'chose, mais il y avoit force morale et de saines idées ; il l'avoit intitulé : *Extrait de mes voyages pour servir d'école aux pères et mères ;* ce n'étoit pas trop modeste, comme on voit ; et l'on étoit tenté de le lui pardonner, car il s'appuyoit d'autorités bien respectables en philosophie, les citoit assez heureusement, et s'indignoit avec la chaleur d'une âme honnête de la froideur ou de la négligence des parens, causes trop communes des désordres qui font la perte de la jeunesse. Lablancherie, petit, brun et assez laid, ne disoit rien du tout à mon imagination ; mais son esprit ne me déplaisoit point, et je croyois m'apercevoir que ma personne lui plaisoit beaucoup.

Un soir, revenant avec ma mère de visiter nos grands-parens, nous trouvâmes mon père un peu rêveur. « J'ai du nouveau, nous dit-il en souriant ; Lablancherie sort d'ici, où il a passé plus de deux heures ; il m'a fait ses confidences ; et, comme elles vous regardent, Mademoiselle, il faut bien vous

en faire part. (La conséquence n'étoit pas trop rigoureuse, mais mon père avoit coutume de la tirer.) Il t'aime et s'est offert pour mon gendre; mais il n'a rien, et ce seroit une folie que je lui ai fait sentir. Il suit le barreau; il auroit le projet d'acheter quelque charge de magistrature : sa légitime ne seroit pas suffisante pour cela; il s'est imaginé que, s'il pouvoit nous convenir, la dot de sa femme suppléeroit à ce qui lui manque, et que, ma fille étant seule, le jeune ménage pourroit demeurer avec nous dans les premières années. Il m'a dit sur tout cela de fort belles choses qui s'arrangent très bien dans de jeunes cervelles; mais il faut du plus solide à des parens prudens. Qu'il commence un cabinet ou achète une charge, qu'il se fasse un état enfin, nous verrons après; il sera temps pour le mariage ensuite; ce seroit une extravagance que de se marier préliminairement. D'ailleurs resteroit à examiner la personne; mais de bonnes informations seroient bientôt prises; j'aimerois mieux qu'il ne fût pas gentilhomme et qu'il eût une quarantaine de mille écus. Il est assez bon enfant : nous avons causé longuement; mes raisons l'ont un peu affligé, mais il les a entendues; il a fini par me prier de ne point lui fermer ma porte, et il l'a sollicité de si bonne grâce que j'y ai consenti, pourvu qu'il ne vînt pas plus souvent que de coutume. Je lui ai dit que je ne te parlerois de rien; mais, comme tu es raisonnable, j'aime à ne te rien cacher. » Quelques questions de ma mère et de sages réflexions sur tout ce qu'il falloit

envisager avant de se prévenir pour personne me dispensèrent de rien dire, mais non de rêver.

Les calculs de mon père étoient justes; les propositions du jeune homme n'étoient pourtant pas déraisonnables; je me sentois disposée à le voir et l'étudier avec plus d'intérêt et de curiosité. Les occasions n'en furent pas fréquentes; plusieurs mois s'écoulèrent; Lablancherie partit pour Orléans, et je ne le revis que deux ans après. Dans cet intervalle, je fus sur le point d'épouser le médecin Gardanne; une de nos parentes avoit pressé ce mariage. Mme Desportes, née Provençale, avoit été mariée à Paris dans le commerce; demeurée veuve très jeune, avec une fille unique, elle avoit continué de faire ce commerce de bijoux que mon père trouvoit si agréable. De l'esprit, de l'honnêteté, beaucoup d'adresse et un excellent ton la faisoient généralement considérer; on eût dit qu'elle ne se chargeoit d'affaires que pour obliger les personnes qui s'adressoient à elle; sans sortir de son appartement fort bien tenu et où elle recevoit une société décente, dont faisoient quelquefois partie les individus mêmes qui cherchoient des acquisitions pour satisfaire leur luxe ou l'usage, elle maintenoit sa petite fortune et son aisance, sans perte et sans accroissement. Très avancée en âge, elle étoit secondée par sa fille, dont le tendre attachement lui avoit fait rejeter tout établissement pour demeurer avec sa mère dans l'union la plus intime.

Gardanne étoit du pays de Mme Desportes;

l'esprit naturel, la vivacité méridionale, de bonnes études et l'extrême envie de réussir promettoient que ce jeune docteur pousseroit assez loin un chemin déjà bien commencé. Mme Desportes, qui l'accueilloit avec cette bonté protectrice qui seyoit à son caractère, à son âge, et qu'elle avoit l'art de rendre aimable, imagina d'en faire le mari de sa petite-cousine : elle mourut avec ce projet, que sa fille résolut d'exécuter.

Gardanne souhaitoit et craignoit de se lier; dans le calcul des avantages et des inconvéniens de la grande confrérie, il ne s'étoit point, comme ma tête romantique, attaché à l'unique idée des convenances personnelles : il comptoit tout. J'avois seulement vingt mille livres en mariage; mais les espérances rachetoient la modicité de la dot : les conditions pécuniaires furent faites avant que je susse rien; le *marché* étoit conclu lorsqu'on me parla d'un médecin à épouser. L'état me convenoit; il promettoit un homme éclairé, mais il falloit connoître sa personne. On arrangea une promenade au Luxembourg ; la pluie devoit prendre en chemin et survint, ou bien on la craignit : on se réfugia chez une amie de Mme Desportes, Mlle de La Barre, grande janséniste, qui fut ravie de la circonstance et nous offrit une collation durant laquelle son médecin et son compatriote vint tout juste lui faire une visite.

On s'examine beaucoup de part et d'autre, sans avoir pour mon compte l'air d'y regarder, mais sans laisser rien échapper néanmoins. Ma cousine

étoit triomphante, comme si elle eût dit : « Je ne l'avois point annoncée jolie; mais que vous en semble? » Ma bonne mère avoit l'air tendre et rêveur; Mlle de La Barre faisoit de l'esprit, et merveilleusement les honneurs de ses confitures et de mille bonbons; le médecin babilloit assez, croquoit des sucreries, disant, moitié par une galanterie qui sentoit un peu les bancs de l'école, qu'il aimoit beaucoup la douceur; à quoi la jeune fille observa d'une voix timide, avec quelque rougeur et un léger sourire, qu'on accusoit les hommes de l'aimer beaucoup parce qu'ils avoient grand besoin qu'on en usât toujours avec eux. Le fier docteur parut émoustillé de l'épigramme. Mon père auroit volontiers déjà donné sa bénédiction; il étoit si poli que j'en enrageois. Le médecin se retira le premier pour faire ses visites du soir; nous retournâmes comme nous étions arrivés, et voilà ce qu'on appeloit *une entrevue*. Mlle Desportes, grande observatrice des formes, avoit ainsi tout arrangé, parce que, dans une maison qui n'est point ouverte et où se trouve une jeune fille, un homme qui a des vues de mariage ne doit mettre le pied que quand il est accepté; mais aussi, cela fait, le contrat doit se dresser d'abord et la célébration suivre immédiatement : c'étoit la loi et les prophètes.

Un médecin dans son costume n'est jamais séduisant pour une jeune personne; je n'ai su dans aucun temps de ma vie me représenter l'amour en perruque. Gardanne, avec ses trois mar-

teaux, son air doctoral, son accent du Midi, ses sourcils noirs très rapprochés, avoit l'air beaucoup plus propre à conjurer la fièvre qu'à la donner. Mais je sentois cela, sans faire alors cette réflexion; j'avois du mariage des idées si austères que je ne voyois pas dans cette proposition le plus petit mot pour rire. « Eh bien ! me demanda doucement ma bonne mère, comment trouves-tu cette personne; te conviendra-t-elle? — Maman, je ne puis savoir cela si vite. — Mais tu peux bien dire s'il t'inspire de la répugnance? — Ni répugnance ni goût; l'une ou l'autre pourroit naître. — Comment ! il faut pourtant savoir que répondre si l'on vient faire la demande en règle. — Et cette réponse engagera-t-elle? — Mais, quand on a donné sa parole à un honnête homme, assurément il faut la tenir. — Et s'il déplaît? — Une fille raisonnable, qui ne se détermine point par caprice, dès qu'elle a pesé les motifs d'une aussi grande résolution, ne revient point après l'avoir prise. — Il s'agit donc de se décider sur cette entrevue? — Ce n'est pas cela précisément; les relations de M. Gardanne avec la famille permettent de juger son existence, ses mœurs; quelques informations pourront aider à estimer son caractère : ainsi voilà les principales bases pour établir une détermination; la vue de la personne n'est plus que pour de légères convenances. — Ah! maman, je ne suis pas pressée de me marier. — Je le crois, mon enfant; mais tu es destinée à t'établir, et tu es à l'âge le plus convenable pour cela : tu as refusé

beaucoup de partis dans le commerce, et ce sont ceux que ta situation peut t'offrir en plus grand nombre; tu parois décidée à ne point vouloir d'un mari qui soit dans cet état; le parti qui se présente aujourd'hui te convient par tous les rapports extérieurs : prends garde à ne point le rejeter légèrement. — Il me semble que j'ai le temps d'y songer; M. Gardanne lui-même n'est peut-être pas décidé : car enfin il ne m'avoit jamais vue. — J'en conviens; mais, si tu n'as que cette excuse, elle pourroit n'être pas de longue durée; au reste, je n'exige pas une réponse à cet instant : tu feras tes réflexions et tu me les communiqueras dans deux jours. » En disant ces mots, ma mère me baisa sur le front et me laissa rêver.

La raison et la nature se réunissent si bien pour convaincre une jeune fille sage et modeste qu'elle doit se marier que la délibération à cet égard ne peut jamais s'établir que sur le choix du sujet. Or, sur ce choix même, les argumens de ma mère ne manquoient pas de justesse. Je réfléchis d'ailleurs que mon acceptation provisoire, quoi qu'on en pût dire, ne sauroit m'engager absolument; qu'il étoit absurde de me supposer liée parce que j'aurois consenti à voir chez mon père l'homme qui se présenteroit pour m'épouser; et je sentois fort bien que, s'il me déplaisoit, aucune considération ne me décideroit à terminer. J'arrêtai donc en moi-même de ne pas dire non, et de me réserver l'examen.

Nous étions sur le point de partir pour la cam-

pagne, où nous devions passer quinze jours; je trouvois qu'il n'auroit pas été digne de remettre le voyage dans l'attente d'un épouseur; ma mère étoit de mon avis; mais, avant notre départ, Mlle de La Barre arriva un beau jour, dans le plus grand costume, faire ce qu'on appeloit la demande au nom du docteur. Mes parens répondirent les généralités d'usage quand on accepte, avec le sous-entendu de la réflexion : on réclama la permission pour le demandeur de présenter ses devoirs en personne; elle fut accordée. Mlle Desportes, toujours mesurée, conclut qu'elle devoit l'amener, et une collation de famille où Mlle de La Barre et une de mes parentes se trouvèrent aussi signala l'entrée cérémonieuse du personnage dans la maison paternelle. Nous partîmes le lendemain pour la campagne, afin d'y passer précisément le temps de ce qu'on appelle les informations. Cette seconde entrevue ne me toucha guère plus que la première; mais je vis dans Gardanne un homme d'esprit avec lequel une femme qui pense pouvoit vivre; et, dans mon inexpérience, je calculois que, dès qu'il étoit possible de raisonner et de s'entendre, il y avoit fonds pour le bonheur en mariage. Ma mère craignoit d'apercevoir chez lui les indices d'un caractère impérieux; cette idée ne me frappoit point : habituée à m'étudier moi-même, à régler mes affections, à commander mon imagination, pénétrée de la rigueur et de la sublimité des devoirs d'épouse, je ne voyois pas du tout ce qu'un caractère un peu plus

ou un peu moins doux auroit à faire avec moi et pourroit exiger de plus que moi-même. Je raisonnois en philosophe qui calcule, et en solitaire qui ne connoît ni les hommes ni les passions. Je prenois mon cœur paisible et affectueux, généreux et franc, pour la mesure commune de la moralité de mon espèce. J'ai commis cette faute pendant longtemps; elle a été la source unique de mes erreurs. Je me hâte de la faire observer ; c'est donner à l'avance la clef de mon secrétaire.

Je portai à la campagne une sorte d'inquiétude; ce n'étoit point cette douce agitation que son ravissant spectacle avoit coutume de m'inspirer, et par laquelle je savourois plus voluptueusement encore ses charmes touchans. Je me sentois à la veille d'une situation nouvelle ; j'allois quitter peut-être mon excellente mère, mes études chéries, mon aimable retraite, une sorte d'indépendance enfin, pour un état que je ne définissois pas bien, qui m'imposeroit de grandes obligations : j'estimois qu'il étoit glorieux d'avoir à les remplir et que j'étois faite pour m'en charger ; mais, enfin, je ne voyois pas tout : j'éprouvois le désir et la crainte de l'incertitude.

Mlle Desportes m'avoit fait promettre de lui donner de mes nouvelles : j'acquittai ma parole ; mais, sur la fin de la quinzaine, j'appris qu'elle avoit un grand chagrin. Mon père, qui prenoit les choses à la lettre, n'auroit pas cru bien marier sa fille et remplir les devoirs de la paternité, s'il n'eût pris en toute règle ce qu'il appeloit des informa-

tions. Gardanne étoit présenté par une de nos parentes qui le connoissoit d'origine et d'habitude; tous les renseignemens possibles avoient été donnés; n'importe, mon père avoit écrit, dès le commencement de l'affaire, en Provence, à trois ou quatre personnes pour s'informer des plus petites particularités concernant la famille et la personne du docteur. Sa vigilance ne se borna pas là dans notre absence; il employa de petits moyens pour juger par ses domestiques ou ses fournisseurs de l'humeur et de la façon de vivre de son gendre futur. Ce n'est pas tout, il alla lui rendre visite; et, avec une adresse égale à celle qu'il employoit dans ses informations, laissant voir à tout le monde pourquoi il les prenoit, il vouloit lui paroître bien instruit; il lui cita fort gauchement, comme un homme qu'il devoit considérer, un compatriote avec lequel il étoit brouillé; il joignit à ses remarques des conseils prématurés, avec l'accent paternel. Gardanne reçut à la fois et des lettres de son pays où on le plaisantoit des recherches auxquelles il donnoit lieu, et des avis de l'examen scrupuleux qui se faisoit autour de lui, et enfin l'exhortation pédagogue de son beau-père prétendu. Désolé, piqué, aigri, il va chez Mlle Desportes, se plaint avec la vivacité méridionale des procédés étranges d'un homme dont la fille très désirable a le tort d'avoir un père si singulier; Mlle Desportes, aussi vive et très fière, ne trouve pas bon que l'on soit assez peu épris de sa cousine pour se plaindre de ces petits désagrémens, et le reçoit

assez mal. Du moment où ces détails parvinrent à ma connoissance, je saisis avec empressement l'occasion de sortir de mon incertitude, et j'écrivis que j'espérois à mon retour ne plus recevoir la personne. Ainsi se dénoua un mariage que l'on se proposoit réellement de précipiter, que Gardanne avoit compté terminer dans la huitaine qui auroit suivi mon retour : je m'applaudis d'échapper à un lien qu'on auroit voulu serrer si brusquement; ma mère, effrayée de la vivacité du docteur, respira comme délivrée de craintes, en s'affligeant un peu d'autre part; mon père tâcha de dissimuler quelque honte et dépit sous le voile d'une grande dignité; ma cousine conserva toute la sienne en éloignant le docteur de sa maison, et cinq ans après Mlle de La Barre lui disoit encore que cette union étoit écrite dans le ciel; que son ami n'en contractoit point d'autre; que le doigt de la Providence ménageoit des rapprochemens que nous ne pouvions pas juger.

La bonne prophétie ! Elle valoit autant que le billet à La Châtre!

La santé de ma mère vint sensiblement à s'altérer; elle avoit eu une attaque de paralysie qu'on avoit adoucie à mes yeux du nom de rhumatisme, d'accord avec elle qui ne s'abusoit point et qui vouloit que je ne prisse pas d'inquiétude. Sérieuse et taciturne, elle perdoit chaque jour de sa vivacité ; elle aimoit à se concentrer, et m'obligeoit à sortir quelquefois avec ma bonne, sans vouloir quitter

son appartement. Elle me parloit souvent de mon établissement, et regrettoit que je ne pusse me décider pour les partis qui se présentoient. Un jour entre autres, elle me pressoit avec mélancolie pour accepter un honnête commerçant de bijoux qui m'avoit demandée. « Il a pour lui, me disoit-elle, la réputation d'une grande probité, des mœurs réglées et douces, une fortune agréable qui peut devenir brillante, et cet accessoire fait partie du mérite d'un homme médiocre. Il sait que tu n'as pas une façon de penser commune ; il professe pour toi une haute estime, s'honorera de suivre tes conseils, et dit déjà qu'il ne s'opposeroit point à ce que sa femme nourrît ses enfans; tu le conduirois. — Eh ! maman, je ne veux point du tout d'un homme que je conduise ; ce seroit un trop grand enfant. — Mais sais-tu qu'on pourroit te trouver bien singulière : car, enfin, tu ne voudrois pas non plus d'un maître ? — Entendons-nous, chère maman : je ne veux point d'un homme qui me commande, il ne m'apprendroit qu'à résister; mais je ne veux pas non plus avoir besoin de gouverner un mari.

« Ou je suis bien trompée, ou ces individus qui ont cinq pieds de haut avec de la barbe au menton ne manquent guère de faire sentir qu'ils sont les plus forts; le bonhomme à qui la fantaisie prendroit de me rappeler cette force m'impatienteroit alors, et je serois honteuse de ma domination quand il se laisseroit conduire. — J'entends: tu voudrois subjuguer quelqu'un qui se crût bien

le maître en faisant ta volonté. — Ce n'est pas cela non plus : je hais la servitude; mais je ne me crois pas faite pour la domination, elle m'embarrasseroit : ma raison a bien assez à faire de moi-même. Je veux inspirer quelqu'un digne de mon estime, tel que je puisse m'honorer de mes complaisances, et qu'il trouve son bonheur à faire le mien, suivant ce que sa sagesse et son affection lui montreront de convenable. — Le bonheur, mon enfant, ne se compose pas toujours de cette perfection de rapports que tu imagines; s'il n'existoit point sans elle, il seroit nul dans presque tous les mariages. — Je n'en connois pas non plus que j'envie. — Soit; mais, dans ces mariages que tu n'envies point, il peut cependant y en avoir de préférables à rester toujours fille. Je puis mourir plus tôt que tu n'imagines : tu resterois seule avec ton père; il est encore jeune, et tu ne te représentes point tous les chagrins que ma tendresse pour toi redoute : combien je serois tranquille, si je te laissois unie à un honnête homme avant de quitter ce monde ! »

Ces dernières idées m'accablèrent de douleur; ma mère sembloit lever un voile redoutable sur un avenir sombre et effrayant que je n'avois pas même soupçonné : je n'avois jamais songé que je dusse la perdre; le seul aperçu de cette perte, dont elle me parloit comme si elle eût été prochaine, me pénétra de terreur; un frisson terrible se promenoit à la surface de mon corps; je fixai sur elle des yeux égarés, dont son sourire fit couler des

pleurs. « Eh quoi ! tu t'alarmes? comme s'il ne falloit pas, dans les résolutions à prendre, calculer les possibles ! Je ne suis point malade, quoique dans un temps critique dont les révolutions deviennent quelquefois funestes ; mais c'est dans l'état de santé qu'il faut s'occuper du contraire ; l'occasion présente m'y engage particulièrement. Un bon et digne homme t'offre sa main ; tu as passé vingt ans ; tu ne verras plus autant de prétendans qu'il s'en est présenté dans les cinq années qui viennent de s'écouler : je puis m'échapper... Ne refuse pas un mari... qui n'a point, il est vrai, cette délicatesse à laquelle tu mets tant de prix (délicatesse toujours bien rare, même dans ceux chez qui l'on croit la trouver), mais qui te chérira et avec qui tu seras heureuse. — Oui, maman, m'écriai-je avec un profond soupir, d'un bonheur comme le vôtre ! » Ma mère se troubla, ne me répondit rien, et ne m'ouvrit plus la bouche de ce mariage ni d'aucun autre, du moins pour me presser. Le mot m'avoit échappé comme s'échappe l'expression d'un sentiment vif que l'on n'a point réfléchi ; l'effet qu'il produisit m'avertit de sa trop grande justesse.

Les étrangers devoient juger à la première vue l'extrême différence qui se trouvoit entre ma mère et mon père : et qui pouvoit mieux que moi sentir toute l'excellence de la première ! Mais je n'avois pas proprement calculé ce qu'elle devoit souffrir ; habituée dès mon enfance à voir régner dans la maison la paix la plus profonde, je ne pouvois

juger s'il étoit pénible de la maintenir; mon père aimoit sa femme et me chérissoit tendrement; jamais, je ne dirai point le reproche, mais l'air du mécontentement n'avoit approché de ma mère; quand elle n'étoit point de l'avis de son mari et qu'elle n'avoit pu le modifier, on eût dit qu'elle passoit condamnation sur le sien propre sans aucune difficulté. Seulement, dans les dernières années, éprouvant du malaise des raisonnemens de mon père, je m'étois permis d'entrer parfois dans la discussion; j'y avois pris une certaine influence; bientôt j'en usai avec une sorte de liberté. Soit nouveauté, soit foiblesse, mon père me cédoit plutôt qu'à sa femme: je m'en prévalus pour elle; j'étois devenue, pour ainsi dire, le chien de garde de ma mère; il n'étoit pas permis de la tracasser en ma présence, et, soit en jappant par agacerie, tirant l'habit par la basque, soit en me fâchant tout de bon, j'étois sûre de faire quitter prise. Ce qu'il y avoit d'extraordinaire, c'est qu'aussi réservée que ma mère sur le compte de son mari, jamais je ne lui disois rien en particulier et loin de mon père que n'eût autorisé le respect filial. J'usois pour la défendre de la force, je dirai même de l'autorité de la raison, lorsque l'adresse ingénieuse ne suffisoit pas; mais en tête-à-tête je n'aurois pas ouvert la bouche pour un seul mot de relatif à ce qui s'étoit passé. Pour elle je pouvois combattre même son mari; mais ce mari absent n'étoit plus que mon père, dont chacune se taisoit quand il n'y avoit pas d'actions de grâces à lui rendre.

Je m'apercevois cependant que mon père avoit perdu par degrés ses habitudes laborieuses; les affaires de sa communauté, l'ayant d'abord distrait, lui donnèrent ensuite le besoin de quitter plus souvent son logis; insensiblement la dissipation l'entraîna; tout ce qui se faisoit au dehors, spectacle ou événement, l'attiroit; le goût du jeu s'en mêla; des liaisons faites au café le conduisirent ailleurs; l'appât de la loterie le séduisit. L'envie de faire fortune lui ayant fait tenter des entreprises de commerce étrangères à son art, et qui n'avoient pas été toujours heureuses, cette envie, lorsqu'il perdit l'habitude de l'occupation, lui fit faire des sacrifices au hasard. A mesure qu'il exerçoit moins son talent, il en perdoit une partie; ses facultés diminuèrent, et dans une vie moins réglée sa vue baissa, sa main perdit sa fermeté. Ses jeunes gens, moins surveillés par leur maître, le remplaçoient toujours plus mal; bientôt il fallut diminuer leur nombre, parce que la vogue dut se porter ailleurs. Ces changemens s'opérèrent par degrés imperceptibles, et leur effet devint très sensible avant qu'on eût calculé toute sa portée.

Ma mère, très rêveuse, commençoit à me dire quelquefois à moitié ses inquiétudes; je craignois de les exciter en lui parlant de ce qu'elle et moi ne pouvions changer. Je mettois mes soins à lui faire goûter toute la douceur qui dépendoit de moi; elle étoit devenue très paresseuse à marcher : je faisois le sacrifice de la quitter pour sortir avec mon père, que je priois de me conduire à la pro-

menade; il ne me cherchoit plus, comme autrefois, pour m'avoir avec lui, mais il avoit encore du plaisir à m'accompagner, et je le ramenois avec une sorte de triomphe à cette bonne maman dont je voyois tout l'attendrissement quand nous étions réunis. Nous n'y gagnions pas toujours : car, pour ne point refuser sa fille et ne pas manquer à ses autres plaisirs, lorsque mon père m'avoit déposée au logis, il sortoit de nouveau, pour un instant, disoit-il; mais, au lieu de revenir souper, il oublioit l'heure et rentroit à minuit. Nous avions pleuré en silence; et, s'il m'arrivoit à son retour de lui représenter notre chagrin, il prenoit les choses légèrement en écartant mes douces plaintes par des plaisanteries, ou il se retiroit avec le silence du mécontentement. Le bonheur domestique s'ensevelissoit sous ces nuages; mais la paix n'étoit point altérée, et des yeux indifférens n'auroient point aperçu les changemens qui se faisoient chaque jour.

Ma mère souffroit beaucoup depuis plus d'un an d'une sorte d'enchifrènement qui ressembloit à un rhume de cerveau, et dont les médecins n'avoient pu deviner la cause; après divers remèdes, ils conseillèrent surtout l'exercice, qu'elle n'aimoit plus guère, et le bon air de la campagne. Nous étions à la veille des fêtes de Pentecôte de l'année 1775; il fut décidé que nous irions passer ces fêtes à Meudon. Je ne m'éveillois point le matin du dimanche comme j'avois coutume de faire lorsqu'il s'agissoit de ces parties champêtres; j'étois accablée d'un sommeil pénible et inter-

rompu de rêves sinistres : il me sembloit que nous revenions à Paris par eau, battus de l'orage, et qu'au sortir de la galiote où nous étions, un cadavre que l'on en tiroit s'opposoit à mon passage : ce spectacle me glaçoit d'effroi ; je cherchois ce qu'étoit ce triste cadavre. Au même instant, ma mère, me touchant légèrement les jambes sur mon lit et m'appelant de sa voix douce, fit évanouir mon songe ; je fus ravie de la voir, comme si elle m'eût tirée du dernier péril ; je tendis mes bras vers elle, et je l'embrassai avec attendrissement en lui disant qu'elle me faisoit grand bien de m'éveiller. Je saute à bas du lit ; nous faisons nos dispositions, nous sommes partis. Le temps étoit beau, l'air calme, un petit batelet nous eut bientôt conduits à notre destination, et les délices de la campagne me rendirent ma sérénité. Ma mère se trouvoit bien du voyage ; elle reprit quelque activité : ce fut le second jour que nous découvrîmes Villebonne et le Fontainier du Moulin-Rouge. J'avois promis à mon Agathe d'aller la voir le lendemain des fêtes ; nous étions de retour du mardi soir : ma mère s'étoit proposé de m'accompagner au couvent ; mais, l'exercice des jours précédens l'ayant un peu fatiguée, elle changea de dessein au moment du départ et me fit accompagner par ma bonne. Je voulus rester alors ; elle insista pour que j'acquittasse ma parole, ajoutant que je savois bien qu'elle restoit volontiers seule, et que, si je voulois faire un tour au Jardin du Roi, je pourrois en prendre le plaisir.

Je vis Agathe ; je la quittai promptement. « Pourquoi partir si vite? me disoit-elle ; tu es donc attendue? — Non; mais je me sens pressée de retourner près de maman. — Tu m'as dit qu'elle se portoit bien? — C'est vrai ; elle ne m'attend pas sitôt non plus, et je ne sais quoi me tourmente, j'ai besoin de la revoir. » En disant ces mots, mon cœur se gonfloit malgré moi.

On imaginera peut-être que ces circonstances sont ajoutées par l'effet d'un sentiment qui se réfléchit et qui prête sa teinte aux objets qui l'ont précédé; je ne suis qu'historien fidèle, et je rapporte des faits que l'événement seul m'a rappelés ensuite.

Assurément on a pu juger par l'exposé de mes opinions, et surtout par le développement successif des idées que j'avois acquises, que je ne partageois pas plus alors certains préjugés que je n'ai aujourd'hui de superstition. Aussi, en méditant ce qui pouvoit donner lieu à ce qu'on appelle des pressentimens, j'ai cru qu'ils se réduisoient à cet aperçu rapide des gens qui ont l'esprit vif, et le sentiment exquis d'une foule de choses imperceptibles qu'on ne sauroit même désigner, qui sont plutôt senties que jugées, et dont il résulte une affection qu'on ne peut motiver, mais que les effets viennent éclairer et justifier.

Plus est vif l'intérêt que nous inspire un objet, plus nous sommes clairvoyans sur son compte ou susceptibles à son sujet; plus nous avons de ces aperçus physiques, si je puis ainsi dire, qui s'ap-

pellent ensuite des pressentimens, et que les anciens regardoient comme des augures ou des avis des dieux.

Ma mère étoit pour moi l'objet le plus chéri; elle approchoit de sa fin sans qu'aucun signe extérieur l'annonçât à des yeux vulgaires; mon attention n'avoit rien distingué qui me fît juger ce coup affreux; mais il y avoit sans doute en elle des altérations légères qui m'agitoient à mon propre insu. Je ne pouvois pas dire que je fusse inquiète, je n'aurois su de quoi; mais je me sentois troublée, mon cœur se serroit parfois lorsque je la fixois, et j'éprouvois loin d'elle un malaise qui ne me permettoit pas d'y rester. Je quittai Agathe d'un air si singulier qu'elle me pria de lui donner incessamment de mes nouvelles; je revins précipitamment, malgré les observations de ma bonne qui trouvoit que l'heure auroit été bien agréable pour une promenade au Jardin du Roi : j'approche de la maison ; je trouve à la porte une jeune fille du voisinage, qui s'écrie en me voyant : « Ah! Mam'selle, votre maman s'est trouvée bien mal; elle est venue chercher ma mère qui a monté dans son appartement avec elle. » Frappée de terreur, je jette quelques sons inarticulés; je vole, me précipite; je trouve ma mère dans un fauteuil, la tête abandonnée, les bras tombans, l'œil égaré, la bouche entr'ouverte. A ma vue son visage se ranime; elle veut parler : sa langue enchaînée profère difficilement des mots imparfaits; elle veut dire qu'elle m'attend avec impatience; elle fait

effort pour soulever ses bras : un seul obéit à l'impulsion de sa volonté; elle porte sa main sur mon visage, essuie de ses doigts les larmes qui le couvrent, les passe doucement sur mes joues comme pour me calmer; l'intention du sourire se dessine dans sa physionomie; elle essaye de parler... Inutiles tentatives! La paralysie épaissit sa langue, accable sa tête, anéantit la moitié de son corps. L'eau de mélisse, le sel dans la bouche, les frictions, ne produisent aucun effet; en un instant j'avois expédié du monde pour chercher le médecin et mon père; j'avois, avec la rapidité de l'éclair, été prendre moi-même deux grains d'émétique chez l'apothicaire le plus voisin; le médecin étoit arrivé, ma mère étoit au lit; les remèdes s'administroient, et les progrès du mal se faisoient avec une effroyable rapidité; les yeux étoient fermés, la tête penchée sur la poitrine ne pouvoit plus se lever; une respiration forte et précipitée annonçoit l'accablement universel : cependant elle entendoit ce qu'on lui disoit; et, lorsqu'on lui demandoit si elle souffroit, elle portoit la main gauche sur son front comme pour indiquer le siège de la douleur.

J'étois dans une activité inexprimable; j'ordonnois tout, et je l'avois toujours fait avant qu'on l'eût exécuté; je paroissois ne pas quitter le chevet du lit, et je préparois ce qui étoit nécessaire : à dix heures du soir, je vois que le médecin prend à part quelques femmes et mon père : je veux savoir ce qu'il propose; on me dit qu'on est allé chercher

l'extrême-onction; je crois rêver; un prêtre arrive, il prie, et fait je ne sais quoi; je tiens machinalement un flambeau; droite au pied du lit, sans répondre et sans céder à ceux qui veulent me déplacer, les yeux fixés sur ma mère mourante et adorée, absorbée dans un sentiment unique qui suspend enfin toutes mes facultés, le flambeau s'échappe de ma main; je tombe sans connoissance : on m'enlève, je me retrouve après quelque temps dans le salon voisin de sa chambre, environnée de personnes de ma famille; je tourne les yeux vers la porte; je me lève, on me retient; je fais des gestes supplians pour obtenir la permission de retourner... Un silence triste, une opposition morne et constante, me contrarient continuellement; je retrouve des forces, je prie, j'éclate, on est impitoyable; j'entre dans une espèce de rage... A l'instant mon père paroît; il est blême et silencieux : on a l'air de lui faire une demande tacite; il répond par un mouvement des yeux qui fait jeter des *hélas!* gémissans. Je me dérobe à la surveillance de mes gardiens frappés; je sors impétueusement; ma mère!... elle n'étoit plus! Je soulève ses bras; je ne puis le croire; j'ouvre et referme alternativement ces yeux qui ne me reverront plus et qui se fixoient sur moi avec tant de tendresse : je l'appelle, je me jette sur son lit avec transport; je pose mes lèvres sur les siennes; je les entr'ouvre, je cherche à aspirer la mort; j'espère la gagner avec mon souffle et pouvoir expirer sur l'heure.

Je ne sais pas bien ce qui suivit; je me souviens

que sur le matin je me vis chez un voisin où parut M. Besnard, qui me fit porter dans une voiture et emmener chez lui. J'arrive : ma grand'tante m'embrasse en silence, me met devant une petite table et me sert quelque chose à boire, en me priant beaucoup de le prendre; je veux la satisfaire, et je m'évanouis. On me met au lit; j'y ai passé quinze jours entre la vie et la mort, dans des convulsions effrayantes. La souffrance physique dont je me rappelle est celle d'un étouffement continuel; ma respiration n'étoit qu'une sorte de hurlement qu'on entendoit de la rue, à ce qui m'a été dit depuis; j'avois éprouvé une révolution que ma situation avoit rendue plus critique, et dont je n'ai pu revenir que par la force de ma constitution et l'excès des soins qui m'ont été prodigués. Mes respectables parens s'étoient retirés dans de petits cabinets pour me loger commodément; ils sembloient avoir pris une vigueur nouvelle pour me rappeler à la vie, et ils ne permettoient pas qu'une main mercenaire me présentât rien; ils voulurent me servir eux-mêmes, et ne souffrirent d'être secondés dans les soins immédiats que par Mme Trude, jeune femme, ma cousine, qui venoit tous les soirs pour demeurer la nuit près de moi, couchée dans mon lit et tout occupée de prévoir et d'adoucir les accès convulsifs dans lesquels je tombois souvent.

Huit jours s'étoient écoulés; je n'avois pas trouvé de larmes : les grandes douleurs n'en ont point. (J'en verse en ce moment qui sont amères et brûlantes, car je crains un mal encore plus

grand que celui que je souffre; j'avois réuni tous mes vœux pour le salut de ce que j'aime : il est plus incertain que jamais! Les calamités s'étendent comme un nuage obscur et terrible près d'envelopper tout ce qui me fut cher, et je travaille avec peine à distraire mon attention du présent en m'obligeant de retracer le passé.)

Une lettre de Sophie vint rouvrir la source des pleurs; la voix de l'amitié, ses tendres expressions, rappelèrent mes esprits, amollirent mon cœur; elles produisirent un effet que les bains et l'art des médecins avoient inutilement sollicité; ce fut une révolution nouvelle; je pleurai, je fus sauvée. L'étouffement diminua, tous les accidens s'affoiblirent et les convulsions devinrent plus rares; mais toute impression pénible me rendoit leurs accès.

Mon père se présenta devant moi dans le triste costume qui attestoit notre perte commune, mais inégalement sentie; il entreprit de me consoler en me représentant que la Providence disposoit encore des choses pour le mieux jusque dans le malheur; que ma mère avoit achevé son ouvrage dans ce monde, l'éducation de sa fille, et que, s'il avoit fallu perdre l'un des auteurs de mes jours, il étoit bon que le Ciel m'eût laissé celui qui pouvoit être le plus utile à ma fortune. Assurément, ma perte étoit irréparable, même à cet égard, ainsi que les événemens l'ont prouvé; mais je ne fis point cette réflexion : je ne sentis que la sécheresse de la prétendue consolation si mal appropriée à ma façon d'être; je mesurai pour la première fois peut-être

tout ce qui se trouvoit entre mon père et moi; il me semble qu'il déchiroit lui-même le voile respectueux sous lequel je le considérois; je me trouvai tout à fait orpheline, puisque ma mère n'étoit plus et que mon père ne m'entendroit jamais; un nouveau genre de douleur oppressa mon cœur déchiré; je retombai dans l'état du plus violent désespoir. Les pleurs de ma cousine, la tristesse de mes bons parens, m'offroient encore des sujets d'attendrissement; ils eurent leur influence, et je fus arrachée aux dangers qui menaçoient mes jours. Hélas! s'ils se fussent terminés alors! c'étoit mon premier chagrin; de combien d'épreuves n'a-t-il pas été suivi?

Ici finit l'époque douce et brillante de ces années tranquilles, passées dans la paix et le charme d'affections heureuses et d'études chéries, semblables à ces belles matinées du printemps où la sérénité du ciel, la pureté de l'air, la vivacité du feuillage, le parfum des plantes, enchantent tout ce qui respire, développent l'existence et donnent le bonheur en le promettant.





TROISIÈME PARTIE

Ma mère n'avoit pas plus de cinquante ans lorsqu'elle me fut si cruellement ravie; un abcès dans la tête, formé sans qu'on sût comment, et qu'on ne reconnut que par l'écoulement qui se fit à sa mort par le nez et par les oreilles, expliqua l'enchifrènement étrange dont elle avoit été si longtemps incommodée; la seconde attaque de paralysie n'eût probablement pas été mortelle sans cet incident. Sa physionomie douce et fraîche n'avoit point annoncé sa fin prématurée; ses indispositions paroissoient être celles d'un âge que les femmes passent rarement sans altération; la mélancolie, même l'abattement que je lui trouvois depuis quelque temps, s'expliquoient à mes yeux par des causes morales qui ne m'étoient que trop sensibles.

Nos dernières promenades à la campagne avoient paru la ranimer; le jour même qu'elle me fut enlevée, je l'avois laissée bien portante à trois heures après midi; je revins à cinq heures et demie, elle étoit frappée; à minuit, je ne l'avois plus. Foibles

jouets que nous sommes de l'impitoyable destin! pourquoi des sentimens si vifs et des projets si grands sont-ils liés à une si fragile existence? Ainsi fut arrachée du monde l'une des meilleures et des plus aimables femmes qui l'aient jamais habité. Rien de brillant ne la faisoit remarquer, mais tout la rendoit chère quand on l'avoit connue. Raisonnable et bonne par essence, la vertu ne paroissoit rien lui coûter; elle savoit la rendre douce et facile comme elle. Sage et calme, tendre sans passion, son âme pure et tranquille respiroit comme s'écoule le fleuve docile qui baigne avec une égale complaisance le pied du rocher qui le tient captif et le vallon qu'il embellit. Sa perte subite m'a fait connoître les déchiremens de la douleur et les transports les plus violens. « Il est beau d'avoir de l'âme, il est malheureux d'en avoir autant », disoit tristement à mes côtés l'abbé Legrand, qui vint me voir chez mes grands parens.

On s'empressa, lorsque mon état fut amélioré, de faire venir ou de recevoir successivement les différentes personnes de ma connoissance pour me familiariser avec les objets extérieurs. Je paroissois ne pas exister dans le monde où l'on me voyoit; concentrée dans ma douleur, je ne m'apercevois guère de ce qui se passoit autour de moi; je ne parlois point; ou bien, répondant à mes pensées plutôt que de saisir celle des autres, j'avois l'air d'avoir l'esprit aliéné; puis, l'image chérie que j'avois toujours présente ranimant parfois l'affreux sentiment de sa perte, des cris

s'échappoient tout à coup, mes bras étendus se roidissoient et je perdois connoissance. Incapable d'aucune application, j'avois pourtant de bons intervalles où je sentois la tristesse de mes parens, leurs bontés, les tendres soins de ma cousine, et où je cherchois à diminuer leur sollicitude. L'abbé Legrand eut l'esprit de juger qu'il falloit beaucoup me parler de ma mère pour me rendre capable de songer à autre chose; il m'entretint d'elle et m'amena insensiblement à des réflexions, à des idées, qui, sans lui être étrangères, éloignoient la considération habituelle de sa perte. Dès qu'il me crut en état de jeter les yeux sur un livre, il imagina de m'apporter l'*Héloïse* de Jean-Jacques, et sa lecture fut véritablement ma première distraction. J'avois vingt-un ans; j'avois beaucoup lu; je connoissois un assez grand nombre d'écrivains, historiens, littérateurs et philosophes; mais Rousseau me fit alors une impression comparable à celle que m'avoit fait Plutarque à huit ans : il sembla que c'étoit l'aliment qui me fût propre, et l'interprète de sentimens que j'avois avant lui, mais que lui seul savoit m'expliquer.

Plutarque m'avoit disposée pour devenir républicaine; il avoit éveillé cette force et cette fierté qui en font le caractère. Il m'avoit inspiré le véritable enthousiasme des vertus publiques et de la liberté. Rousseau me montra le bonheur domestique auquel je pouvois prétendre, et les ineffables délices que j'étois capable de goûter. Ah ! s'il acheva de me garantir de ce qu'on appelle des

foiblesses, pouvoit-il me prémunir contre une passion ? Dans le siècle corrompu où je devois vivre et la révolution que j'étois loin de prévoir, j'apportai de longue main tout ce qui devoit me rendre capable de grands sacrifices et m'exposer à de grands malheurs. La mort ne sera plus pour moi que le terme des uns et des autres. Je l'attends, et je n'aurois pas songé à remplir le court intervalle qui nous sépare du récit de ma propre histoire, si la calomnie ne m'avoit traduite sur la scène pour attaquer plus grièvement ceux qu'elle vouloit perdre. J'aime à publier des vérités qui ne m'intéressent pas seule, et je n'en veux taire aucune pour que leur enchaînement serve à leur démonstration.

Je ne rentrai pas chez mon père sans éprouver tout ce que fait ressentir la présence des lieux qu'on habitoit avec un objet qui n'est plus ; on avoit pris la précaution maladroite de soustraire le portrait de ma mère, comme si ce vide ne devoit pas me rappeler plus douloureusement que son image la perte que j'avois faite. Je le demandai sur-le-champ, il me fut rendu. Les soins domestiques me regardant seule, je m'en occupai ; mais ils n'étoient pas nombreux dans un ménage de trois personnes. Je n'ai jamais compris qu'ils pussent absorber une femme qui a de l'ordre et de l'activité, quelque considérable que fût sa maison : car dès lors il y a plus de monde pour les partager ; il ne s'agit que d'une sage répartition et

d'un peu de vigilance. Je me suis trouvée à cet égard dans plusieurs situations différentes : rien ne se faisoit chez moi que je ne l'eusse ordonné ; et, lorsque ces soins m'occupoient davantage, ils ne me prenoient guère plus de deux heures par jour.

On a toujours du loisir quand on sait s'occuper; ce sont les gens qui ne font rien qui manquent de temps pour tout. Au reste, il n'est pas surprenant que les femmes qui rendent ou reçoivent des visites inutiles, et qui se croiroient mal parées si elles n'avoient consacré beaucoup de temps à leur miroir, trouvent les journées longues par l'ennui, et trop courtes pour leurs devoirs; mais j'ai vu ce qu'on appelle de bonnes femmes de ménage insupportables au monde, et même à leurs maris, par une préoccupation fatigante de leurs petites affaires; je ne connois rien de si dégoûtant que ce ridicule, et de si propre à rendre un homme épris de toute autre que de sa femme; elle doit lui paroître fort bonne pour sa gouvernante, mais non lui ôter l'envie de chercher ailleurs des agrémens. Je veux qu'une femme tienne ou fasse tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses enfans, ordonne ou même fasse sa cuisine, sans en parler, et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses momens, qui lui laissent la faculté de causer d'autre chose, et de plaire enfin par son humeur comme par les grâces de son sexe. J'ai eu occasion de remarquer qu'il en étoit à peu près de même dans le gouvernement des États comme

dans celui des familles : ces fameuses ménagères, toujours citant leurs travaux, en laissent beaucoup en arrière, ou les rendent pénibles pour chacun; ces hommes publics si bavards et tant affairés ne font bruit des difficultés que par leur maladresse à les vaincre, ou leur ignorance pour gouverner.

Mes études me devinrent plus chères que jamais; elles faisoient ma consolation : livrée plus encore à moi-même, et souvent mélancolique, je sentis le besoin d'écrire. J'aimois à me rendre compte de mes idées, l'intervention de ma plume m'aidoit à les éclaircir; lorsque je ne l'employois pas, je rêvois plus encore que je ne méditois; avec elle je contenois mon imagination et je suivois des raisonnemens. J'avois déjà commencé quelques recueils; je les augmentai sous le titre d'*Œuvres de loisir et réflexions diverses.* Je n'avois d'autre projet que de fixer ainsi mes opinions et d'avoir des témoins de mes sentimens que je pourrois comparer un jour les uns aux autres, de manière que leurs gradations ou leurs changemens me servissent à moi-même d'instruction et de tableau. J'ai un assez gros paquet de ces *Œuvres* de jeune fille, entassé dans le coin poudreux de ma bibliothèque, ou peut-être dans un grenier. Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour; je vis de très bonne heure qu'une femme qui gagnoit ce titre perdoit beaucoup plus qu'elle n'avoit acquis. Les hommes ne l'aiment point, et son sexe la critique; si ses ouvrages sont mauvais, on se moque d'elle, et l'on fait bien; s'ils sont

bons, on les lui ôte. Si l'on est forcé de reconnoître qu'elle en a produit la meilleure partie, on épluche tellement son caractère, ses mœurs, sa conduite et ses talens, que l'on balance la réputation de son esprit par l'éclat que l'on donne à ses défauts.

D'ailleurs ma grande affaire c'étoit mon bonheur, et je n'ai jamais vu que le public se mêlât de celle-là pour quelqu'un sans la gâter. Je ne trouve rien de si doux que d'être apprécié à sa valeur par les gens avec lesquels on vit, et rien de si vide que l'admiration de quelques personnages qu'on ne doit point rencontrer.

Ah! mon Dieu! qu'ils m'ont rendu un mauvais service ceux qui se sont avisés de lever le voile sous lequel j'aimois à demeurer! Durant douze années de ma vie, j'ai travaillé avec mon mari, comme j'y mangeois, parce que l'un m'étoit aussi naturel que l'autre. Si l'on citoit un morceau de ses ouvrages où l'on trouvât plus de grâces de style, si l'on accueilloit une bagatelle académique dont il se plaisoit à envoyer le tribut aux sociétés savantes dont il étoit membre, je jouissois de sa satisfaction sans remarquer plus particulièrement si c'étoit ce que j'avois fait; et il finissoit souvent par se persuader que véritablement il avoit été dans une bonne veine lorsqu'il avoit écrit tel passage qui sortoit de ma plume. Au ministère, s'il s'agissoit d'exprimer des vérités grandes ou fortes, j'y mettois toute mon âme; il étoit tout simple que son expression valût mieux

que les efforts d'esprit d'un secrétaire. J'aimois mon pays; j'étois enthousiaste de la liberté : je ne connoissois point d'intérêt ni de passions qui pussent entrer en balance avec eux; mon langage devoit être pur et pathétique, c'étoit celui du cœur et de la vérité. L'importance du sujet me pénétroit si bien que je ne faisois aucun retour sur moi-même. Une fois seulement je m'amusai de la singularité des rapprochemens. C'étoit en écrivant au pape pour réclamer les artistes françois emprisonnés à Rome. Une lettre au pape, au nom du conseil exécutif de France, tracée secrètement par une femme, dans l'austère cabinet qu'il plaisoit à Marat d'appeler un boudoir, me parut chose si plaisante que je ris beaucoup après l'avoir faite.

Le plaisir de ces contrastes se trouvoit dans le secret même; mais il fut nécessairement moins parfait dans une situation qui n'étoit plus celle d'un particulier, et où l'œil d'un commis signale les écritures dont il fait des copies. Il n'y a pourtant de singulier dans tout cela que la rareté; pourquoi une femme ne serviroit-elle pas de secrétaire à son mari, sans qu'il en eût moins de mérite ? On sait bien que les ministres ne peuvent tout faire par eux-mêmes; et certes, si les femmes de ceux de l'ancien régime, ou même de tous ceux du nouveau, eussent été capables de faire des projets de lettres, de circulaires ou d'affiches, elles eussent mieux fait d'y employer leur temps que de solliciter ou d'intriguer pour le tiers et le quart : l'un

exclut l'autre par la nature même des choses. Si ceux qui m'ont pénétrée eussent jugé les faits ce qu'ils étoient, ils m'auroient épargné une sorte de célébrité que je n'ai point enviée; au lieu de passer aujourd'hui mon temps à détruire le mensonge, je lirois un chapitre de Montaigne, je dessinerois une fleur ou jouerois une ariette; et j'adoucirois la solitude de ma prison, sans m'appliquer à faire ma confession. Mais j'anticipe sur un temps auquel je n'étois pas encore arrivée; je le remarque sans gêne, comme je l'ai fait sans scrupule: puisque c'est moi qu'il s'agit de peindre, il faut qu'on me voie avec mes irrégularités. Je ne commande pas ma plume, elle m'entraîne où il lui plaît, et je la laisse aller.

Mon père chercha de bonne foi, dans les premiers temps de son veuvage, à garder plus assidûment son logis; mais il s'y ennuyoit; et, dès que le goût de son art ne prévenoit point cette maladie, tous mes efforts ne pouvoient la guérir. Je voulois causer avec lui; nous avions peu d'idées communes, et probablement il inclinoit alors pour un genre dans lequel il n'auroit pas voulu que je fusse versée. Je faisois souvent son piquet; il étoit peu réveillant pour lui de le faire avec sa fille; d'ailleurs, il n'ignoroit pas que je détestois les cartes; et, quelque envie que j'eusse de lui persuader que j'y trouvois du plaisir, quelque soin que je prisse pour goûter effectivement celui de l'amuser,

il ne doutoit pas que ce ne fût de ma part une complaisance.

J'aurois voulu lui rendre sa maison agréable : je n'avois pas de moyens pour cela; je n'avois de liaisons qu'avec de grands parens qu'on alloit voir, et qui ne se déplaçoient point. Il auroit fallu qu'il se formât lui-même une société chez lui ; mais il en avoit une ailleurs, et il sentoit bien qu'il n'eût pas été convenable de me donner celle-là. Seroit-il vrai que ma mère auroit eu tort de se concentrer et de ne pas rendre sa maison assez vivante pour captiver son mari ? Ce seroit la blâmer trop légèrement ; et il y auroit aussi de l'injustice à trouver mon père si répréhensible pour quelques erreurs dont il devint lui-même victime.

Il est tel enchaînement de maux qui résulte si nécessairement d'une première cause qu'il faut toujours remonter à celle-là pour tout expliquer.

Nos législateurs du siècle cherchent à former un bien général duquel ressorte le bonheur de chaque particulier; je crains fort qu'ils ne mettent la charrue devant les bœufs. Il seroit plus conforme à la nature, et peut-être à la raison, de bien étudier ce qui fait le bonheur domestique, et de l'assurer aux individus de manière que la félicité commune se composât de celle de chacun, et que tous fussent intéressés à maintenir l'ordre de choses qui la leur auroit procurée. Quelque beaux que soient les principes écrits d'une constitution, si je vois dans la douleur et les larmes une portion de ceux qui l'ont adoptée, je croirai qu'elle n'est qu'un monstre

politique; si ceux qui ne pleurent point se réjouissent des souffrances des autres, je dirai qu'elle est atroce, et que ses auteurs sont des imbéciles ou des scélérats.

Dans un mariage où les parties n'ont pas été bien assorties, la vertu de l'un des deux peut maintenir l'ordre et la paix; mais le défaut de bonheur s'y fait sentir tôt ou tard, et entraîne des inconvéniens plus ou moins graves. L'échafaudage de ces unions ressemble au système de nos politiques : il manque par les bases; il doit faillir un jour, en dépit de l'art employé dans sa construction.

Ma mère ne pouvoit attirer chez elle que des gens qui lui ressemblassent, et ceux-là n'eussent point été à la mesure de mon père; d'autre part, ceux qu'il auroit goûtés pour une société journalière eussent été à charge à ma mère, et incompatibles avec la manière dont elle vouloit m'élever. Elle dut donc s'en tenir à la famille et à ces liaisons superficielles qui donnent des connoissances sans former d'habitudes.

Tout alla bien tant que mon père, avec un état agréable et une femme jeune, trouva dans sa maison le travail et les jouissances qui lui étoient nécessaires. Mais il avoit une année de moins que sa femme; elle éprouva de bonne heure des infirmités; quelques circonstances ralentirent son ardeur pour l'occupation, le désir de devenir riche le jeta dans quelques entreprises hasardeuses : dès lors tout fut perdu. L'amour du travail est la vertu de l'homme en société; elle est essentiellement celle de l'homme

qui n'a point l'esprit cultivé : dès que cet amour languit, les dangers sont là; s'il s'éteint, l'homme est livré à l'égarement des passions toujours plus funestes quand il y a moins d'acquis, parce qu'il y a aussi moins de frein. Devenu veuf à l'instant où il auroit eu besoin de nouvelles chaînes dans sa maison, mon pauvre père eut une maîtresse pour ne pas donner de belle-mère à sa fille; il joua pour réparer son défaut de gain ou ses dépenses; et, sans cesser d'être honnête homme, craignant de faire tort à qui que ce fût, il se ruinoit à petit bruit. Mes parens, bonnes personnes, sans finesse dans les affaires, très confians d'ailleurs dans l'attachement de mon père pour moi, ne lui avoient point demandé d'inventaire après la mort de sa femme : mes intérêts leur paroissoient trop bien placés dans ses mains; ils auroient cru lui faire injure. Je pouvois pressentir le contraire; mais j'aurois trouvé indécent de le révéler; je me tus et me résignai.

Me voilà donc seule au logis, partagée entre les petits ouvrages des mains et l'étude dont je me détournois quelquefois pour répondre à ceux qui se fâchoient de trouver trop rarement mon père; il n'avoit plus que deux élèves qui suffisoient à son travail; un seul mangeoit avec lui. Ma bonne étoit une petite femme de cinquante-cinq ans, maigre et alerte, vive et gaie, qui m'aimoit beaucoup, parce que je lui rendois la vie douce. Elle m'accompagnoit toutes les fois que je sortois sans mon père, et mes courses se bornoient à la demeure de

mes grands-parens et à l'église. Je n'étois pas redevenue dévote; mais ce que je ne devois plus à la tranquillité de ma mère, je continuois de le devoir au bon ordre de la société et à l'édification de mon prochain; dans ce principe, je portois à l'église sinon la tendre piété d'autrefois, du moins autant de décence et de recueillement. Je n'y suivois plus l'*ordinaire de la messe;* j'y lisois quelque ouvrage chrétien. J'avois conservé beaucoup de goût pour saint Augustin; et certes il est des Pères de l'Église et autres qu'on peut même relire sans être dévot; il y a de la pâture pour le cœur et l'esprit.

Je voulois faire mon cours de prédicateurs, vivans et morts; l'éloquence de la chaire étoit un genre où le talent pouvoit s'exercer avec éclat. J'avois déjà lu Bossuet et Fléchier; j'étois bien aise de les revoir d'un œil plus exercé; et je fis connoissance avec Bourdaloue et Massillon; il n'y avoit rien de si plaisant que de les voir rangés sur mes petites tablettes avec de Paw, Raynal et le *Système de la nature;* mais ce qui le fut davantage, c'est qu'à force de lire des sermons, l'envie me prit d'en faire un. J'étois fâchée de ce que les prédicateurs revenoient toujours aux mystères; il me sembloit qu'on auroit dû faire des discours de morale, où le diable et l'incarnation ne fussent jamais pour rien : je pris la plume pour savoir comment je pourrois m'en tirer, et je fis un sermon sur l'*amour du prochain.* J'en amusai le petit oncle; il étoit devenu chanoine à Vincennes, et me dit qu'il étoit dommage que je ne me fusse

pas avisée plus tôt de ce travail, lorsqu'il étoit obligé de faire des prônes; qu'il auroit prêché les miens.

J'avois beaucoup ouï vanter la dialectique de Bourdaloue; j'osai n'être pas en tout de l'avis de ses admirateurs, et je fis la critique d'un de ses sermons les plus estimés; mais je ne la fis voir à personne : j'aimois à me rendre compte de mon opinion, je ne voulois pas faire l'entendue aux yeux de qui que ce fût. Massillon, moins fier que lui et beaucoup plus touchant, obtint mon hommage. Je ne connoissois point alors les orateurs protestans, parmi lesquels Blair surtout a cultivé avec autant de simplicité que d'élégance ce genre dont je concevois l'existence et que j'aurois voulu qu'on adoptât.

Quant aux prédicateurs du temps, j'avois entendu l'abbé l'Enfant dans ses derniers beaux jours; de la politesse et de la raison m'avoient paru le caractériser. Le Père Élizée étoit déjà passé de mode, malgré son excellente logique et la pureté de sa diction; il avoit trop de métaphysique dans l'esprit et de simplicité dans son débit pour captiver longtemps le vulgaire. C'étoit une singulière chose que Paris dans ce temps-là : ce rendez-vous de toutes les impuretés du royaume étoit aussi le foyer des lumières et du goût; prédicateur et comédien, professeur ou charlatan, quiconque avoit du talent étoit suivi à son tour; mais le premier talent du monde n'auroit pas fixé longtemps l'attention publique, à laquelle il falloit toujours du

nouveau, et qu'on attiroit par le bruit tout comme par le mérite.

Certain homme sorti de l'ordre fameux des Jésuites, devenu missionnaire, et prétendant se montrer à la cour, réussissoit par ce moyen à se faire suivre avec beaucoup d'éclat. Je fus entendre aussi l'abbé de Beauregard : c'étoit un petit homme d'une voix puissante, déclamant avec une impudence rare et une violence extraordinaire. Il débitoit des choses communes du ton d'un inspiré; il les appuyoit de gestes si terribles qu'il persuadoit à beaucoup de gens qu'elles étoient belles. Je ne savois pas encore aussi bien que je l'ai appris depuis que les hommes réunis en nombre ont plutôt de grandes oreilles qu'un grand sens; que les étonner c'est les séduire, et que qui veut bien prendre l'autorité de les commander les dispose à obéir : je ne pouvois m'étonner assez des succès de ce personnage, grand fanatique ou grand fripon, et peut-être l'un et l'autre. Je n'avois pas bien analysé le récit des circonstances qui accompagnoient les harangues des tribunes des anciennes républiques; j'aurois mieux jugé des moyens de frapper le peuple. Mais je n'oublierai jamais un homme du commun, planté droit en face de la chaire où s'agitoit Beauregard, les yeux fixés sur l'orateur, la bouche béante, laissant échapper involontairement l'expression de son admiration stupide dans ces trois mots que j'ai bien recueillis : *Comme il sue!* Voilà donc le moyen d'en imposer aux sots! Que Phocion, étonné de se voir applau-

dir dans une assemblée du peuple, avoit raison de demander à ses amis s'il n'avoit point dit quelque sottise !

C'eût été un fier clubiste que ce M. de Beauregard ; et combien de frères des sociétés populaires, dans leur enthousiasme pour d'effrontés bavards, m'ont rappelé l'expression de mon homme : *Comme il sue !*

Les dangers que j'avois courus avoient fait un certain bruit ; apparemment qu'on trouvoit rare ou beau qu'une jeune fille fût au péril de perdre la vie de regret de la mort de sa mère. Je reçus des témoignages d'intérêt qui me surprirent ; M. de Boismorel fut un des premiers qui m'en donna ; je ne l'avois pas vu depuis ses visites chez ma bonne maman. Je m'aperçus de l'impression que lui firent les changemens qui s'étoient opérés dans ma personne depuis ce temps-là. Il revint en mon absence ; il entretint longuement mon père, qui, lui parlant sans doute de mes goûts, montra la petite retraite où je passois mes jours : on jeta les yeux sur mes livres ; mes *Œuvres* étoient sur ma table ; elles excitèrent la curiosité : mon père mit à même de la satisfaire en livrant mes cahiers.

Grand déplaisir et grandes plaintes de ma part, lorsqu'à mon retour je trouvai qu'on avoit violé mon asile : mon père prétendit qu'il n'eût rien fait de pareil à l'égard de toute autre personne moins grave et moins digne de considération que M. de Boismorel ; sa raison ne me fit point goûter son entreprise, elle attentoit à la liberté, à la propriété ;

elle disposoit sans mon aveu de ce dont la confiance seule devoit avoir l'usage; mais enfin c'étoit fait. Je reçus, dès le lendemain, une belle lettre de M. de Boismorel, trop bien tournée pour qu'elle ne lui valût pas le pardon d'avoir profité de l'indiscrétion de mon père, et j'y gagnai l'offre de tout ce que pouvoit contenir sa bibliothèque. Je ne la reçus pas avec indifférence; de ce moment, nous entrâmes en correspondance; je goûtois, pour la première fois, avec réflexion, le plaisir très doux que la sensibilité, l'amour-propre, nous font trouver à être apprécié par quiconque au jugement duquel nous mettons du prix.

M. de Boismorel ne demeuroit plus dans l'enceinte de Paris; son goût pour la campagne et le soin de ne pas trop éloigner sa mère du séjour de la capitale lui avoient fait acheter, au-dessous de Charenton, le Petit-Bercy, belle maison dont le jardin s'étendoit jusque sur les bords de la Seine. Il nous invita beaucoup à en faire un but de promenade, témoignant le plus grand empressement à nous y recevoir. Je me rappelois de l'ancien accueil de sa mère; je n'étois nullement tentée de l'affronter de nouveau, et je résistai longtemps à mon père. Il insista; et, comme je ne voulois pourtant pas m'opposer aux parties qu'il prenoit fantaisie de faire avec moi, nous allâmes un jour à Bercy.

Mmes de Boismorel étoient ensemble dans le salon d'été; la présence de la bru, dont j'avois entendu vanter l'amabilité, m'inspira tout à coup

l'espèce d'aise dont j'avois besoin pour ne pas altérer la mienne. La mère, dont on se rappelle le ton que les années n'avoient pas rendu plus humble, parut cependant bien plus honnête avec une jeune personne qui avoit l'air de se sentir qu'elle n'avoit été avec l'enfant qu'elle jugeoit sans conséquence. « Comme elle est bien, votre chère fille, Monsieur Phlipon ! mais savez-vous que mon fils en est enchanté? Dites-moi donc, Mademoiselle, ne voulez-vous point vous marier? — D'autres y ont déjà songé pour moi, Madame, mais je n'ai pas encore trouvé de raisons de me déterminer. — Vous êtes difficile, je le crois! N'auriez-vous point de répugnance pour un homme d'un certain âge? — La connoissance que j'aurois d'une personne pourroit seule motiver le goût, l'éloignement ou l'exception. — Ces sortes de mariages ont plus de solidité, un jeune homme échappe souvent lorsque l'on croit se l'être attaché. — Eh ! pourquoi, ma mère, dit M. de Boismorel, qui venoit d'entrer, ne voudriez-vous pas que mademoiselle eût la confiance de le captiver tout entier? — Elle est mise avec goût, dit Mme de Boismorel à sa bru. — Ah! très bien, et avec une décence! » réplique la jeune femme de ce ton de suavité qui n'appartient qu'aux dévots : car elle étoit de leur classe, et ses petits papillons sur son agréable visage de trente-quatre ans en étoient l'étiquette. « Quelle différence, continua-elle, de ce fatras de plume des têtes folles ! Vous n'aimez pas les plumes, Mademoiselle? — Je n'en

porte jamais, Madame, parce que, fille d'artiste et sortant à pied, elles me paroîtroient annoncer un état et une fortune que je n'ai pas. — Mais, dans une autre situation, en porteriez-vous? — Je l'ignore; j'attache peu d'importance à ces détails; je ne les mesure pour moi que par les convenances, et je me garde bien de juger personne sur le premier aperçu de sa toilette. »

Le mot étoit sévère; mais je le prononçai avec tant de douceur que la pointe en étoit émoussée. « Philosophe! » dit la jeune femme avec un soupir, comme si elle eût reconnu que je n'étois point de son bord.

Après l'examen fort scrupuleux de ma personne, assaisonné de belles choses du genre de celles que je viens de citer, M. de Boismorel mit fin à l'inventaire en nous proposant de visiter son jardin et sa bibliothèque; j'admirai du premier sa situatuation, et il m'y fit remarquer un superbe cèdre du Liban; je parcourus l'autre avec intérêt, et j'y désignai les ouvrages, même les collections, que je désirois qu'il me prêtât, comme Bayle, entre autres, et les Mémoires des Académies. Les dames nous invitèrent à dîner pour un jour fixé; nous y fûmes, et je jugeai bien, par deux ou trois hommes d'affaires qui faisoient avec nous les convives, que les dames avoient assorti mon père sans me compter. Mais M. de Boismorel eut recours, comme l'autre fois, à la bibliothèque et au jardin où nous causions agréablement : il avoit mis son fils de la partie; c'étoit un jeune homme de dix-

sept ans, assez laid et plus singulier qu'aimable. La grande société qui arriva dans la soirée, et sur laquelle je jetai mon coup d'œil observateur, ne me parut pas fort attachante, malgré ses titres; les filles d'un marquis, des conseillers, un prieur et quelques vieilles baronnes, causèrent avec plus d'importance et tout aussi platement que des dames de charité, des marguilliers et des bourgeois. Ces points de vue du monde, que je saisissois à la dérobée, me dégoûtoient de lui, m'attachoient toujours plus à ma façon d'être. M. de Boismorel ne perdoit point une occasion d'entretenir une liaison sur laquelle peut-être il établissoit quelque projet; il avoit soin de disposer les choses de manière que nous nous trouvassions en partie carrée, les deux pères et les deux enfans. Ce fut ainsi qu'il me fit assister à la séance publique de l'Académie françoise de la Saint-Louis suivante. Ces séances étoient alors le rendez-vous de la belle compagnie, et elles présentoient tous les contrastes que nos mœurs et nos folies ne pouvoient manquer de produire. Le matin du jour de Saint-Louis, on célébroit, dans la chapelle de l'Académie, une messe que chantoient les acteurs de l'Opéra, à la suite de laquelle un orateur du beau monde prononçoit le panégyrique du saint roi. L'abbé de Besplas remplit cette fonction; je l'écoutai avec grand plaisir, malgré la trivialité d'un sujet aussi rebattu; il avait semé son discours de traits hardis de philosophie et de satires indirectes du gouvernement qu'il fut obligé de

retrancher quand il livra le discours à l'impression.

M. de Boismorel, qui avoit des relations avec lui, espéra vainement d'obtenir une copie fidèle dont il m'auroit fait part; l'abbé de Besplas, attaché à la cour comme aumônier de Monsieur, fut trop heureux d'acheter le pardon de sa hardiesse par le sacrifice absolu des traits qu'elle lui avoit dictés. Le soir, la séance de l'Académie ouvroit la carrière aux beaux esprits les premiers en titre du royaume, aux grands seigneurs qui aimoient à mettre leurs noms sur leur liste, à se montrer dans le fauteuil aux yeux du public; enfin aux amateurs qui venoient écouter les uns, voir les autres, se montrer à tous, et aux jolies femmes qui étoient sûres de s'en faire remarquer.

J'observai d'Alembert, dont le nom, les *Mélanges* et le *Discours encyclopédique* excitoient ma curiosité; sa petite figure et sa voix grêle me firent penser que les écrits d'un philosophe étoient meilleurs à connoître que son masque. L'abbé Delille confirma la remarque pour les gens de lettres; il lut d'une voix maussade des vers charmans. L'éloge de *Catinat,* par La Harpe, étoit l'objet du prix et méritoit bien de le remporter.

Aussi simple à l'Académie qu'à l'église, et que je le suis demeurée depuis au spectacle, je ne me mêlois point aux bruyans applaudissemens donnés avec transport aux belles choses, et souvent avec vanité à celles que chacun veut avoir le mérite d'avoir remarquées; j'étois extrêmement attentive, j'écoutois sans m'occuper des regardans; et, lors-

que j'étois touchée, je pleurois sans savoir si cela même paroîtroit singulier à quelqu'un. J'eus lieu de m'apercevoir que c'étoit une nouveauté : car, au sortir de la séance, M. de Boismorel me donnant la main, je vis des hommes qui me montroient les uns aux autres avec un sourire que je n'étois point assez vaine pour croire admiratif, mais qui n'étoit pas désobligeant, et j'entendis parler de ma sensibilité. J'éprouvois je ne sais quel mélange de surprise et d'une douce confusion; je fus bien aise d'échapper enfin à la foule et à leurs regards.

L'éloge de Catinat inspira à M. de Boismorel l'idée d'un pèlerinage intéressant; il me proposa d'aller visiter Saint-Gratien, où ce grand homme a fini ses jours dans la retraite, loin de la cour et des honneurs; c'étoit une promenade philosophique entièrement de mon goût. M. de Boismorel vint avec son fils, un jour de Saint-Michel, prendre mon père et moi; nous nous rendîmes dans la vallée de Montmorency, sur les bords de l'étang qui l'embellit; nous gagnâmes Saint-Gratien, et nous reposâmes à l'ombre des arbres que Catinat avoit plantés de sa main; après un dîner frugal, nous passâmes le reste du jour dans le parc délicieux de Montmorency; nous vîmes la petite maison qu'avoit habitée Jean-Jacques et nous jouîmes de tout l'agrément d'une belle campagne, quand on est plusieurs à la contempler du même œil. Dans l'un de ces momens de repos où l'on considère en silence la majesté de la nature,

M. de Boismorel tira de sa poche un manuscrit de sa main; il nous lut un morceau qu'il avoit extrait, et qui étoit alors peu connu; c'est ce trait de Montesquieu, reconnu à Marseille par le jeune homme dont il avoit délivré le père, et se dérobant aux actions de grâces de ceux qu'il avoit obligés.

Pénétrée de la générosité de Montesquieu, je n'admirai pas exclusivement son obstination à nier qu'il fût le libérateur chéri de cette famille transportée; l'homme généreux ne cherche jamais la reconnoissance; mais, s'il est beau de se dérober à ses témoignages, il est grand d'en recevoir l'expression : je crois même que c'est un nouveau service à rendre aux gens très sensibles que l'on a obligés, car c'est pour eux une manière de s'acquitter.

Il ne faut pourtant pas croire que je fusse parfaitement à l'aise de la réunion de mon père et de M. de Boismorel; il n'y avoit point entre eux de parité personnelle, et cela me faisoit souffrir : le jeune de B... me regardoit beaucoup et ne me plaisoit point; je lui trouvois l'air de la curiosité plutôt que celui de l'intérêt; d'ailleurs, trois ou quatre années de moins que moi le mettoient à une distance considérable. Son père le reconnut bien, et j'appris dans la suite qu'il avoit dit une fois au mien, en lui serrant la main : « Ah! si mon enfant étoit digne du vôtre, je pourrois paroître singulier, mais je m'estimerois heureux! » Je ne me doutois de rien de semblable; je ne

calculois même point les différences; je les sentois, et elles m'empêchoient de rien imaginer. Je trouvois dans les procédés de M. de Boismorel ceux d'un homme sage et sensible, qui honoroit mon sexe, estimoit ma personne et protégeoit mes goûts, pour ainsi dire. Sa correspondance lui ressembloit; elle avoit le caractère d'une gravité douce, elle portoit le cachet d'un esprit au-dessus des préjugés et d'une amitié respectueuse. Je devins par lui au courant de ce qu'on appeloit les nouveautés dans le monde savant et littéraire. Je le voyois rarement, mais j'avois de ses nouvelles toutes les semaines; et, pour éviter les fréquens messages de ses domestiques près de moi, comme les grandes courses d'un commissionnaire que j'aurois envoyé à Bercy, il faisoit déposer les livres qui m'étoient destinés chez le portier de sa sœur, Mme de Favières, où je les envoyois prendre.

M. de Boismorel, qui aimoit beaucoup les lettres et qui par effet de prévention s'imaginoit que je devois être employée dans leur empire, ou peut-être aussi pour m'éprouver, m'invitoit à choisir un genre et à travailler : je regardai cela d'abord comme un compliment; mais, en revenant à la charge, il me donna lieu de lui développer mes principes à ce sujet, mon éloignement très raisonné de me mettre jamais en scène d'aucune manière, et mon amour très désintéressé pour l'étude que je voulois faire servir à mon bonheur, sans l'intervention d'aucune espèce de gloire qui ne me paroissoit propre qu'à la troubler. Après lui avoir

sérieusement exposé ma doctrine, je mêlai à mes raisonnemens des vers qui venoient au bout de ma plume, et dont les idées étoient meilleures que l'expression ; je me souviens qu'en parlant des *dieux* et de la dispensation qu'ils faisoient des biens et des devoirs, je disois :

Aux hommes ouvrant la carrière
Des grands et des nobles talens,
Ils n'ont mis aucune barrière
A leurs plus sublimes élans.
De mon sexe foible et sensible,
Ils ne veulent que des vertus ;
Nous pouvons imiter Titus,
Mais dans un sentier moins pénible.
Jouissez du bien d'être admis
A toutes ces sortes de gloire ;
Pour nous, le temple de Mémoire
Est dans le cœur de nos amis.

M. de Boismorel me répondoit quelquefois dans la même langue; ses vers ne valoient guère mieux que les miens, mais nous n'y mettions pas plus d'importance l'un que l'autre. Un jour, il vint me confier qu'il désiroit employer à l'égard de son fils, dont l'application se ralentissoit beaucoup, un moyen de le ranimer.

Ce jeune homme étoit lié tout naturellement avec son contemporain et son cousin germain de Favières, conseiller au parlement à vingt et un ans, étourdi comme on l'est à cet âge, avec toute la confiance d'un magistrat qui s'estime par sa robe, sans connoître ses obligations; avec la liberté,

peut-être même les travers naissans, d'un riche et unique héritier.

La Comédie italienne ou l'Opéra occupoient les deux cousins bien plus que Cujas et Bartole pour l'un, et les mathématiques qu'avoit commencées l'autre. « Il faut, me dit M. de Boismorel, que vous fassiez à mon fils une mercuriale sage et pénétrante, comme vous saurez la puiser dans votre âme, qui excite son amour-propre et réveille de généreuses résolutions. — Moi, Monsieur! moi? (je ne pouvois en croire mes oreilles) et de quel air, je vous prie, pourrai-je, moi, prêcher monsieur votre fils? — Vous prendrez la tournure qu'il vous plaira; vous ne paroîtrez point; nous ferons venir cela comme une lettre de quelqu'un qui le voit de près, qui connoît ses déportemens, qui s'intéresse à lui et qui l'avertit du danger : je saurai faire remettre la lettre dans un moment où elle puisse avoir tout son effet; il faut seulement qu'il ne m'y reconnoisse pas; je lui ferai savoir à quel médecin il aura obligation quand il en sera temps. — Oh! il ne faudroit jamais me nommer! Mais vous avez des amis qui feroient cela mieux que moi. — Je crois tout le contraire, et je vous demande cette grâce. — Eh bien! je renonce à l'amour-propre pour vous prouver le désir de vous obliger; je ferai un projet dont vous me direz votre avis et que vous corrigerez. »

Le soir même je fis une lettre assez piquante, un peu ironique, telle que je la jugeois convenable pour chatouiller l'amour-propre, encourager

la raison d'un jeune homme qu'il faut entretenir de son bonheur quand on veut le rappeler à des habitudes sérieuses. M. de Boismorel fut enchanté et me pria de la faire parvenir sans y rien changer. Je l'envoyai à Sophie pour qu'elle la mît à la poste à Amiens, et j'attendis avec assez de curiosité de savoir ce qu'auroit fait ma prédication.

M. de Boismorel m'écrivit bientôt pour me donner des détails qui m'intéressèrent infiniment ; il avoit réuni beaucoup de circonstances qui rendirent la chose plus frappante : le jeune homme fut touché ; il imagina que le célèbre Duclos étoit l'auteur de la remontrance, et il alla pour le remercier ; trompé dans sa conjecture, il s'adresse à un autre ami de son père, et ne devine pas mieux ; mais enfin l'étude reprit quelque empire.

Il n'y avoit pas très longtemps que ceci s'étoit passé, lorsque M. de Boismorel, allant avec son fils, par un jour de chaleur, de Bercy à Vincennes, où il me savoit chez mon oncle et m'apportoit les *Géorgiques* traduites par l'abbé Delille, reçut un coup de soleil. Il le traita légèrement ; les maux de tête se firent sentir, la fièvre survint, le coma ; il mourut dans la force de l'âge après quelques jours de maladie. Il n'y avoit guère plus de dix-huit mois que nous étions en correspondance ; je l'ai pleuré plus amèrement, je crois, que n'a fait son fils même, et je ne me le rappelle jamais sans éprouver ce douloureux regret, ce sentiment

de vénération et de tendresse qui accompagne la mémoire d'un homme juste.

Lorsque mon chagrin fut un peu adouci, je le célébrai dans une romance que personne n'a jamais vue, que je chantai sur ma guitare et que j'ai depuis oubliée et perdue. Je n'ai plus entendu parler de sa famille; seulement, mon père étant allé faire une visite de circonstance, le jeune de Boismorel, qu'on appeloit Roberge, lui dit d'un ton fort dégagé qu'il avoit trouvé et jeté dans un coin pour les lui rendre, s'il le souhaitoit, mes lettres à son père parmi lesquelles il avoit reconnu l'original d'une certaine épître qui lui étoit parvenue. Mon père savoit fort bien ce qui s'étoit passé; il répondit peu de chose, trouva que le jeune homme paroissoit piqué; d'où je conclus qu'il étoit un sot, et ne m'en embarrassai guère; je ne sais si j'ai bien deviné.

A quelque temps de là, Mme de Favières vint chez mon père pour le charger de quelque acquisition de bijoux ou d'objets de son art; j'étois dans ma petite cellule, je l'entendis dans la pièce voisine : « Vous avez, Monsieur Phlipon, une fille charmante; mon frère m'a dit que c'étoit une des femmes d'esprit qu'il connût qui en eût davantage; prenez bien garde au moins qu'elle ne donne dans le bel esprit, ce seroit détestable : ne frise-t-elle pas un peu le pédantisme? C'est à craindre, je crois en avoir entendu dire quelque chose. Elle est bien de figure, fort bonne à voir ! » Voilà, me dis-je dans mon coin, une impertinente

madame qui ressemble bien à sa mère : Dieu me préserve de voir son visage et de lui montrer le mien !

Mon père, qui savoit bien que je devois entendre, s'abstint de m'appeler, puisque je ne paroissois pas, et je n'ai jamais entendu la voix de Mme Favières que ce jour-là.

Je n'ai encore dit qu'un mot de mon excellente cousine Trude. C'étoit une de ces âmes que le Ciel forma dans sa bonté pour l'honneur de l'espèce humaine et la consolation des malheureux : généreuse par instinct, aimable sans culture, je ne lui ai connu de défaut que l'excès même de la délicatesse et l'amour-propre de la vertu. Elle auroit cru manquer à ses devoirs, si elle eût agi de manière que quelqu'un pût douter qu'elle les eût remplis. C'étoit le moyen de demeurer complètement victime du plus extravagant mari. Trude étoit une espèce de rustre, aussi fou dans ses idées qu'emporté dans son caractère et grossier dans ses procédés ; il faisoit le commerce de la miroiterie comme tous les Trude de père en fils, depuis quelques générations ; et c'étoit lui que j'avois l'honneur d'avoir pour cousin du côté de ma mère. Actif par tempérament, laborieux par boutades, soutenu par les soins et l'intelligence d'une femme douce et sage, il faisoit une assez bonne maison, et devoit au mérite de son épouse d'être bien accueilli dans sa propre famille, qui l'auroit rejeté s'il eût été seul.

Ma mère aimoit beaucoup sa petite cousine, qui la révéroit singulièrement et s'attacha vivement à moi.

Elle me le prouva, comme on a vu, à la mort de ma mère; occupée dans le jour de sa maison, de son mari, elle voulut être ma garde de nuit ; elle venoit de loin pour en faire les fonctions et les remplit constamment tant que je fus en danger. Cette circonstance dut nous lier davantage, et nous nous vîmes souvent. Son mari prit la fantaisie de venir plus souvent encore et sans sa femme ; je le tolérai d'abord à cause d'elle, malgré mon ennui; il me devint insupportable, et j'usai de tous les ménagemens nécessaires avec une mauvaise tête pour lui faire sentir que le titre de parent et de mari de ma bonne amie ne suffisoit point pour autoriser ses fréquentes visites, qui ne pouvoient plus être motivées par l'état de souffrance et de maladie, suite de mon chagrin.

Mon cher cousin vint un peu moins souvent ; mais il s'établissoit en visite pour trois ou quatre heures, quoi que je pusse faire, même écrire, en lui disant que j'étois pressée ; lorsque je l'invitois décidément à se retirer, comme il fallut enfin le lui dire nettement, il étoit chez lui de si mauvaise humeur et faisoit un tel train à sa femme qu'elle me prioit d'avoir patience pour sa tranquillité. C'étoit surtout les dimanches et fêtes que j'avois à soutenir cette corvée ; quand il faisoit beau, j'échappois et donnois rendez-vous à sa femme chez mes vieux parens : car la recevoir chez moi

avec lui pour un peu de temps, ce n'étoit pas la voir, mais être témoin des scènes que son bourru de mari ne manquoit pas de lui faire. Dans l'hiver, je pris un autre parti : aussitôt après le dîner, je donnois la clef des champs à ma bonne, qui m'enfermoit à double tour et à triple barrière; je demeurois parfaitement seule et tranquille jusqu'à huit heures du soir. Trude étoit venu, n'avoit trouvé personne qui lui répondît, étoit revenu, et s'étoit quelquefois promené deux heures aux environs de la maison, à la pluie ou à la neige, pour attendre le moment d'entrer. Me faire céler, lorsque j'y étois véritablement avec quelqu'un, étoit à peu près impossible; refuser absolument ma porte, en déterminant mon père à rompre avec le personnage (ce qui eût été difficile, parce qu'il n'avoit point d'enfant et que mon père trouvoit bon de le ménager), c'étoit en venir à l'extrémité que craignoit sa femme, renoncer à notre liaison, et l'exposer à de nouvelles disgrâces.

Je ne connois rien de pis que d'avoir affaire à un fou; il n'est point de moyen avec lui que de le lier, tout le reste est inutile. Ce maussade cousin étoit pour moi un vrai fléau; et la plus grande preuve de ce que vaut sa femme, c'est que j'aie pu m'empêcher de le jeter par les fenêtres; mais il seroit revenu par le grenier. Cependant il faut être juste : Trude n'étoit point sans une sorte d'honnêteté; plus fou que bête, on eût dit qu'il savoit jusqu'à quel point il pouvoit extravaguer impunément; jamais son grossier langage ne fut

indécent, et, s'il manquoit éternellement aux procédés, à la raison, jamais il n'offensa la modestie ou la pudeur. Lorsque sa femme venoit à la promenade avec moi, il nous épioit; et, si nous étions abordées ou saluées d'un homme quelconque, il devenoit inquiet et furieux jusqu'à ce qu'il se fût assuré de qui ce pouvoit être. On croit peut-être qu'il étoit jaloux envers sa femme, c'étoit vrai jusqu'à certain point ; mais il l'étoit à mon sujet bien davantage. Malgré les bizarreries de sa situation, la douceur de Mme Trude étoit accompagnée de gaieté : elle pleuroit un jour et réunissoit ses amis le lendemain, elle donnoit à manger de loin en loin, et ces repas de famille étoient suivis de danses une ou deux fois dans l'hiver. Sa cousine étoit toujours l'héroïne de la fête, et son mari en étoit plus aimable durant quelques jours. Je fis connoissance chez elle de deux personnes que je veux citer : l'une étoit l'abbé Bexon, petit bossu plein d'esprit, grand ami de François de Neufchâteau et de Masson de Morvilliers, auteur d'une *Histoire de Lorraine* qui n'a pas eu de grands succès, dont Buffon employoit la plume, comme celle de quelques autres, pour préparer des matériaux et des esquisses auxquels il mettoit ensuite sa touche et son coloris. Bexon, appuyé par Buffon, son protecteur, et par quelques femmes de qualité dont il avoit connu les parentes à Remiremont, lieu de son origine et d'un chapitre de nobles chanoinesses, devint grand chantre de la Sainte-Chapelle de Paris. Il prit avec lui sa mère et sa

sœur, qui fourniroient à un épisode, si j'avois le goût d'en faire qui ne tinssent pas nécessairement au sujet.

Le pauvre hère mourut trop tôt pour le bien de sa grande sœur, aux yeux noirs quêtant des adorateurs, et aux belles épaules qu'elle aimoit à montrer. Il vint me voir deux fois chez mon père, et fut si transporté de trouver sur ma table Xénophon, en in-folio, qu'il vouloit m'embrasser dans son extatique ravissement. Comme il n'y avoit pas de quoi à mon avis, je le calmai si bien par ma froideur qu'il ne fit que de l'esprit sans transports, et je ne le revis plus que chez ma cousine.

L'autre personne étoit l'honnête Gibert ; grave dans ses mœurs, infiniment doux dans ses manières, marié jeune à une femme qui avoit eu plus de figure que de douceur et dont la sagesse se payoit par la mauvaise humeur, il en avoit un fils unique dont l'éducation l'occupoit chèrement. Employé dans l'administration des postes, il consacroit quelques instans de loisir à la musique et à la peinture.

Gibert avoit tous les caractères d'un homme juste et vrai ; il ne les a jamais démentis. Ses torts sont ceux du jugement ; l'amitié chez lui est une sorte de fanatisme, et l'on est tenté de respecter ses erreurs en les plaignant. Gibert étoit lié depuis l'enfance avec un homme pour lequel il professoit autant de vénération que d'attachement ; il vantoit son mérite dans l'occasion, avec la franchise

de quelqu'un qui se regardoit comme son inférieur, et il étoit glorieux d'en être l'ami. Gibert désira faire ma connoissance, sa femme et lui vinrent chez mon père; je leur rendis visite ; et, comme ils n'alloient pas souvent ensemble, il revint seul de loin en loin. Je le reçus toujours avec plaisir et distinction, et nous contractâmes, avec le temps, une véritable liaison d'amitié. Gibert ne tarda pas beaucoup à me parler de son phénix ; il sembloit qu'il ne seroit heureux que lorsque son ami et moi pourrions nous admirer réciproquement; enfin il nous réunit à dîner chez lui. Je vis un homme dont l'excessive simplicité alloit jusqu'à la négligence; parlant peu, ne fixant personne, il eût été difficile à juger sur une entrevue pour quiconque n'auroit jamais entendu faire mention de lui; et j'avoue que, malgré mon goût tout particulier pour le ton modeste, celui de cet homme étoit si humble que je l'aurois volontiers pris au mot sur son propre compte. Cependant, comme il ne manquoit ni de jugement ni de quelques connoissances, on lui savoit plus de gré d'en montrer lorsqu'il venoit à les faire entrevoir, et l'on finissoit comme Gibert par lui en croire beaucoup plus qu'il n'en avoit effectivement. Sa femme, peu signifiante, mais sensible, rappeloit toujours l'*intentique ora tenebant* de Virgile, quand elle regardoit parler son mari.

Ce n'est pourtant pas un être tout à fait ordinaire que celui qui sait en imposer ainsi, même à ceux qui le fréquentent, sur la mesure de son mé-

rite effectif : il faut qu'il soit grand en quelque chose, du moins en dissimulation ; et, si les circonstances l'intéressent à la pousser aussi loin qu'il soit possible dans les affaires importantes, il peut devenir, de faux sage qui usurpoit l'estime, scélérat aux dépens de ses contemporains. L'histoire en fera juger par la suite.

Je vis peu l'ami de Gibert ; il abandonnoit une place lucrative et la France même pour aller s'établir en Suisse, où le portoient ses goûts champêtres, où l'appeloit la liberté. Laissons-le partir ; il ne reviendra que trop. C'est ainsi que j'ai connu Pache, car il faut bien le nommer ; c'est de lui dont il est question. On verra comment, plus de dix ans après, Gibert, l'amenant chez moi, le fit connoître à mon mari, qui le crut un homme probe par excellence ; l'annonça comme tel dans un instant où son suffrage pouvoit faire une réputation, et devint la cause de son entrée au ministère, où il ne fit que des sottises, qui lui valurent de passer à la mairie, où il n'autorise que des horreurs.

Mme Trude désira vivement de faire un voyage près d'une parente qui lui étoit chère ; il s'agissoit d'une absence de quinze jours ou trois semaines. Son mari trouvoit de l'inconvénient à ce que le *comptoir* fût aussi longtemps sans représentation ; au reste, la chose lui paroissoit faisable, si je consentois à venir quelquefois, dans le milieu du jour, occuper cette place. Ma cousine souhaitoit que j'eusse cette complaisance ; me l'exprimer étoit assez me faire juger que je ne pouvois la refuser, et

mon amitié pour elle s'y prêta sans hésiter. Je fus donc, sept à huit fois, de midi à six heures, prendre la place de Mme Trude dans son comptoir; son mari, joyeux et fier, se conduisoit fort bien, vaquoit aux affaires du dehors, et parut sentir tout le mérite de mon procédé. Il étoit dit qu'il devoit se trouver dans ma vie qu'en dépit de mon aversion pour le commerce j'aurois du moins vendu des lunettes et des verres de montre. La situation n'étoit pas plaisante. Trude étoit logé rue Montmartre, près de la rue Ticquetonne, où doit être encore son successeur : je n'imagine rien d'infernal comme le bruit des voitures, éternellement roulantes dans ce lieu-là, à entendre d'une boutique tout ouverte; j'y serois devenue sourde comme l'est aujourd'hui ma pauvre cousine. Quittons son triste ménage dont nous verrons le sort, et rappelons mon autre parente.

J'allois chez Mlle Desportes une ou deux fois toutes les semaines, le jour où elle réunissoit constamment la société; j'aurois des tableaux à faire, si les originaux en valoient la peine; mais, quand j'aurois dépeint des conseillers au Châtelet, comme le petit Mopinot, prétendant à l'esprit avec des épigrammes; le dévot de La Presle, bonhomme qui n'avoit que le tort d'être bilieux et janséniste; une douairière qui cachoit le goût du plaisir sous une dévotion facile, telle que Mme de Blancfuné; un vieil et riche célibataire, trop dégoûtant pour être nommé; un brave homme, *résonnant* et réglé comme une horloge, tel que l'employé Baudin, et

une foule d'autres individus de différentes nuances, sans plus de valeur, j'aurois perdu mes couleurs et mon temps. J'aimois pourtant à rencontrer le Père Rabbe, oratorien très fin, respectable par son âge, aimable par la politesse de son esprit, et le docteur Coste, médecin provençal, qui s'amusoit à imiter Perrault sans élever un Louvre, et qui disoit du mal du mariage comme le diable grimace devant un bénitier.

Mlle Desportes avoit hérité de sa mère de la délicatesse et de la fierté, l'art de faire valoir sa petite fortune dans le commerce sans paroître s'en mêler, et de traiter sur le ton de la confiance et de l'égalité avec les particuliers riches ou titrés qui s'adressoient à elle. Mais, comme ce genre est véritablement étranger au commerce, qui se soutient par l'active cupidité, elle vit diminuer encore son héritage, et finit par renoncer au commerce, en retranchant beaucoup de sa dépense.

Son caractère, ses mœurs, le ton de décence qui régnoit chez elle, l'attachement qu'elle me témoignoit, avoient fait désirer à ma mère que je la cultivasse; c'étoit là qu'elle m'envoyoit souvent. Un piquet à écrire faisoit le fond de la société, dont les autres membres causoient et travailloient; Mlle Desportes me plaçoit assez souvent au jeu, que je n'aimois point, pour exercer, je crois, ma complaisance; mais le secours d'un partenaire et la permission de rire de mes distractions en rendoient l'exercice moins pénible.

Il faut bien que je fasse passer sur la scène, à

son tour, un vieillard arrivé de Pondichéry, que je vis beaucoup et avec intérêt durant près d'un an. Mon père avoit connu, je ne sais comment, par affaire je crois, et puis avoit reçu à titre d'ami un officier réformé, devenu commis sans place, qui s'appeloit Demontchéry; c'étoit un homme de trente-six ans, ayant les manières polies, le ton du cœur, ces grâces que donne l'usage du monde et peut-être la fleur de la galanterie. Demontchéry cultivoit mon père, mais entroit rarement chez ma mère qui n'auroit pas souffert d'assiduités. Il professoit franchement pour moi respect, estime, etc., et l'ambition de solliciter ma main si la fortune cessoit de lui être contraire. Elle l'envoya droit aux grandes Indes; il donna de ses nouvelles, et ne cacha point ses vœux pour des succès qui lui permissent de revenir avec avantage. Mais, simple capitaine de cipayes et trop galant homme pour entendre rien à acquérir, il n'étoit pas, je crois, fort avancé lorsqu'il revint après sept ans d'absence et qu'accourant chez mon père il me vit mariée depuis quinze jours : j'ignore ce qu'il est devenu, et ce qu'il m'eût inspiré si j'avois dû penser à lui. Durant son séjour à Pondichéry, il fit connoissance d'un M. de Sainte-Lette, l'un des membres du conseil, et le chargea de lettres pour mon père lorsque le conseil députa Sainte-Lette à Paris en 1776 pour quelque affaire importante.

Sainte-Lette avoit plus de soixante ans; c'étoit un homme que la vivacité de l'esprit et l'emportement des passions avoient égaré dans sa jeunesse,

où il dissipa sa fortune à Paris. Il étoit passé en Amérique; il y étoit demeuré à la Louisiane, directeur de la traite avec les sauvages durant treize ans; de là, jeté en Asie, employé dans l'administration à Pondichéry, il cherchoit à y réunir les moyens de vivre ou de mourir en France avec son ami de jeunesse, M. de Sévelinges, dont je dirai quelque chose. Une voix grave et solennelle, distinguée par l'accent que donnent l'expérience et le malheur, soutenue par l'expression facile d'un esprit exercé, me frappa dans Sainte-Lette à son abord. Demontchéry lui avoit parlé de moi; c'étoit probablement ce qui lui inspiroit le désir de faire connoissance : mon père le reçut bien; je l'accueillis avec empressement, parce qu'il m'intéressa bientôt; sa société me fut très agréable, il recherchoit la mienne, et, durant tout le temps que dura son voyage, il ne passoit point quatre ou cinq jours sans me rendre visite.

Les gens qui ont beaucoup vu sont toujours bons à entendre, et ceux qui ont beaucoup senti ont toujours vu plus que d'autres, lors même qu'ils auroient moins voyagé que n'avoit fait Sainte-Lette. Il avoit ce genre d'acquis que donne l'expérience bien plus que celui des livres; moins savant que philosophe, il raisonnoit d'après le cœur humain, et il avoit conservé de sa jeunesse le goût de la poésie légère, dans laquelle il avoit écrit de jolies choses. Il me donna plusieurs de ses morceaux; je lui communiquai quelques-unes de mes rêveries, et il me répéta plusieurs fois d'un ton prophétique, c'est-à-dire

persuadé : « Mademoiselle, vous avez beau vous en défendre, vous finirez par faire un ouvrage! — Ce sera donc sous le nom d'autrui? lui répliquai-je, car je me mangerois les doigts avant de me faire auteur. »

Sainte-Lette rencontra chez mon père une personne dont j'avois fait connoissance depuis quelques mois, et qui devoit puissamment influer sur le sort de ma vie, quoique je ne le prévisse guère alors. J'ai déjà dit que Sophie, plus distraite que moi par les habitudes de la société, étoit loin d'y trouver de l'avantage; elle m'avoit parlé quelquefois d'un homme de mérite, fixé à Amiens par sa place, et qui alloit souvent chez sa mère lorsqu'il demeuroit à sa résidence; ce qui n'étoit pourtant pas très commun, parce qu'il venoit à Paris tous les hivers, et faisoit souvent dans l'été de plus longs voyages. Elle me l'avoit cité, parce que, dans la foule insignifiante dont elle étoit environnée, elle distinguoit avec plaisir un individu dont la conversation instructive lui paroissoit toujours nouvelle, dont les manières austères, mais simples, inspiroient de la confiance, et qui, sans être aimé de tout le monde, parce que sa sévérité, parfois caustique, déplaisoit à beaucoup de gens, étoit généralement considéré. Sophie lui avoit aussi parlé de sa bonne amie; d'ailleurs, il n'étoit bruit dans sa famille que de l'intimité, de la constance d'une liaison de couvent, qui prenoit avec les années certain caractère respectable; enfin il avoit vu mon portrait, que Mme Cannet avoit mis chez elle en évidence.

« Pourquoi donc, disoit-il souvent, ne me faites-vous pas connoître cette bonne amie? je vais à Paris tous les ans; n'aurois-je point une lettre pour elle? »

Il obtint cette commission désirée au mois de décembre 1775. J'étois encore en deuil de ma mère, et dans cette douce mélancolie qui succède aux violens chagrins. Quiconque se présentoit de la part de Sophie ne pouvoit manquer d'être bien reçu. « Cette lettre te sera remise, m'écrivoit ma bonne amie, par le philosophe dont je t'ai fait quelquefois mention, M. Roland de La Platière, homme éclairé, de mœurs pures, à qui l'on ne peut reprocher que sa grande admiration pour les anciens aux dépens des modernes qu'il déprise, et le foible de trop aimer à parler de lui. » Ce portrait est moins qu'une ébauche; mais le trait se trouvoit juste et bien saisi. Je vis un homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de roideur que donne l'habitude du cabinet; mais ses manières étoient simples et faciles, et, sans avoir le fleuri du monde, elles allioient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très découvert, n'altéroient point des traits réguliers, mais les rendoient plus respectables que séduisans. Au reste, un sourire extrêmement fin et une vive expression développoient sa physionomie et la faisoient ressortir comme une figure toute nouvelle, quand il s'animoit dans le

récit, ou à l'idée de quelque chose qui lui fût agréable. Sa voix étoit mâle, son parler bref, comme celui d'un homme qui n'auroit pas la respiration très longue; son discours plein de choses, parce que sa tête étoit remplie d'idées, occupoit l'esprit plus qu'il ne flattoit l'oreille; sa diction étoit quelquefois piquante, mais rêche et sans harmonie.

C'est un agrément rare et bien puissant, je crois, sur les sens, que le charme de la voix; il ne tient pas seulement à la qualité du son, il résulte encore de cette délicatesse de sentimens qui varie les expressions et modifie l'accent.

On m'interrompt pour m'apprendre que je suis comprise dans l'acte d'accusation de Brissot, avec tant d'autres députés qu'on vient d'arrêter de nouveau. Les tyrans sont aux abois; ils croient combler le précipice ouvert devant eux en y précipitant les honnêtes gens; mais ils tomberont après. Je ne crains point de marcher à l'échafaud en si bonne compagnie; il y a honte de vivre au milieu des scélérats.

Je vais expédier ce cahier, quitte à suivre sur un autre, si l'on m'en laisse la faculté.

Vendredi 4 octobre, anniversaire de ma fille qui a aujourd'hui douze ans.

Cette beauté de l'organe de la voix, très différente de sa force, n'est pas plus commune dans les

orateurs qui font profession de l'exercer que dans la foule qui compose les sociétés. Je l'ai cherchée dans nos trois assemblées nationales, je ne l'ai trouvée parfaite chez personne; Mirabeau lui-même, avec la magie imposante d'un noble débit, n'avoit pas un timbre flatteur, ni la prononciation la plus agréable. Les Clermonts en approchoient davantage. « Où donc étoit votre modèle ? » pourroit me demander quelqu'un. Je répondrois comme ce peintre à qui l'on demandoit où il prenoit cet air charmant qu'il donnoit aux têtes créées par son pinceau : « Là dedans », disoit-il en mettant le doigt sur son front. Je porterois le mien à mes oreilles. J'ai peu fréquenté le spectacle; mais j'ai cru m'apercevoir que ce mérite y étoit aussi difficile à trouver. Larive, le seul peut-être à citer, laissoit encore quelque chose à désirer. Lorsqu'à l'ouverture de mon adolescence j'éprouvois cette sorte d'agitation que donne le désir de plaire aux jeunes personnes du sexe, j'étois émue au son de ma propre voix, j'avois besoin de la modifier pour me plaire à moi-même. Je conçois que l'exquise sensibilité des Grecs leur fît attacher beaucoup de prix à toutes les parties de l'art de la parole; je comprends aussi que le *sans-culottisme* fasse dédaigner ces grâces et nous conduise à une grossièreté féroce, tout aussi éloignée de la précision des Spartiates, dans leur langage plein de sens, que de l'éloquence des Athéniens aimables.

Mais nous avons laissé jadis Lablancherie à Orléans ou ailleurs; il faut couler à fond ce personnage.

De retour peu après la mort de ma mère, il apprit cet événement en venant pour la voir, et il manifesta une surprise, une douleur, qui me touchèrent et me plurent. Il revint me faire des visites; je le voyois avec intérêt. Mon père, qui dans ces commencemens s'imposoit la loi de rester près de moi lorsqu'il y venoit quelqu'un, trouva que l'emploi de duègne n'étoit pas amusant, et qu'il seroit plus commode pour lui d'interdire tout abord à quiconque n'auroit pas la gravité d'âge nécessaire à ses yeux pour dispenser de sa présence, et me laisser à ma bonne, à moi-même. Il m'annonça qu'il comptoit prier Lablancherie de ne plus revenir; je ne répliquai pas le plus petit mot, quoique j'en ressentisse quelque chagrin; je m'occupai de celui que je supposois qu'il éprouveroit à cette défense; je pris la résolution de la lui adoucir, en lui faisant moi-même cette injonction, car la tournure de mon père me faisoit craindre qu'il ne la rendît désobligeante. Il faut être vrai : Lablancherie m'intéressoit, et j'imaginai que je pourrois bien l'aimer; la tête seule travailloit, je crois, mais elle étoit en chemin. J'écrivis donc une belle lettre qui donnoit à Lablancherie son congé, qui lui ôtoit tout espoir de me répondre, mais qui ne devoit pas détruire celui d'avoir plu, s'il en étoit flatté.

Cette glace rompue donna cours à des idées

mélancoliques et douces, dont mon bonheur n'étoit pas autrement troublé. Sophie vint à Paris; elle y fit quelque séjour avec sa mère et sa sœur Henriette, qui, se trouvant alors à notre niveau par les années que nous avions gagnées et le calme qu'elle avoit acquis, devint aussi ma bonne amie. Les agrémens de sa vive imagination jetoient partout des étincelles et animoient les liaisons dont elle faisoit partie.

J'allois souvent au Luxembourg avec les amies et Mlle d'Hangard; j'y rencontrai Lablancherie : il me saluoit respectueusement, et je rendois le salut avec quelque émotion. « Tu connois donc ce monsieur? me dit un jour Mlle d'Hangard, qui avoit d'abord pris son salut pour elle. — Oui; et toi-même? — Oh! certainement; mais je ne lui ai jamais parlé. Je vois Mlles Bordenave[1], dont il a demandé la cadette en mariage. — Y a-t-il longtemps? — Un an, six mois, dix-huit peut-être; il avoit trouvé moyen de s'introduire dans la maison; il y alloit de temps en temps, définitivement il a fait sa déclaration : ces demoiselles sont riches, la cadette est jolie; lui n'a pas le sol, et il cherche une héritière : car il a fait semblable demande d'une autre personne de leur connoissance, à ce qu'elles ont appris : on l'a éconduit; nous l'appelons l'amoureux des onze mille vierges. D'où le connois-tu? — De l'avoir vu souvent au concert

---

1. Leur père étoit un chirurgien très connu, membre de l'Académie des sciences.

de Mme L'Épine. » Et je me mordis les lèvres, en gardant le reste, bien piquée d'avoir cru que j'étois aimée d'un homme qui sans doute n'avoit demandé ma main que parce que j'étois fille unique ; piquée bien plus encore de lui avoir fait une belle lettre qu'il ne méritoit point. Matière à méditation pour exercer ma prudence une autre fois !

Quelques mois s'étoient écoulés, lorsqu'un jour un petit Savoyard vint dire à ma bonne que quelqu'un demandoit à lui parler, je ne sais où : elle sort, rentre, et me dit que M. Lablancherie l'avoit chargée de me supplier de le recevoir. C'étoit un dimanche ; j'attendois de mes parens. « Oui, lui répliquai-je, qu'il vienne, mais à l'instant; puisqu'il vous attend près de la maison, allez le trouver et le faites entrer. » Lablancherie arrive ; j'étois au coin de mon feu. « Je n'osois, Mademoiselle, me présenter chez vous, depuis la défense que vous m'en aviez faite ; je désirois extrêmement de vous entretenir, et je ne puis vous exprimer ce que m'a fait éprouver la lettre chère et cruelle que vous m'adressâtes alors. Ma situation a varié depuis cette époque ; j'ai maintenant des projets auxquels vous pourriez n'être pas étrangère. » Il me developpa aussitôt l'idée d'un ouvrage de critique et de morale par lettres dans le genre du *Spectateur,* m'invitant à traiter ainsi quelques sujets. Je le laissai parler sans l'interrompre; j'attendois même encore, après qu'il avoit fait une petite pause, pour qu'il achevât de défiler

son chapelet. Quand il eut tout dit, je m'exprimai à mon tour, et je lui observai avec calme et politesse que j'avois pris le soin de l'avertir moi-même de discontinuer ses visites, parce que, les sentimens qu'il avoit déclarés à mon père à mon sujet me faisant supposer qu'il mettoit de l'intérêt à les continuer, j'avois voulu lui marquer ma reconnoissance par cette intention; qu'à mon âge la vivacité de l'imagination se mêloit de presque toutes les affaires, et en changeoit quelquefois la face; mais que l'erreur n'étoit pas un crime, et que j'étois revenue de la mienne de trop bonne grâce pour qu'elle dût l'occuper; que j'admirois ses projets littéraires, sans pouvoir y prendre part d'aucune manière, non plus qu'à ceux de personne; que je me bornois à des vœux pour les succès de tous les auteurs du monde, ainsi que pour les siens, dans tous les genres; c'étoit pour le lui dire que j'avois consenti à le recevoir, afin qu'il se dispensât de toute tentative semblable par la suite; d'après quoi, je le priois de terminer sa visite. La surprise, la douleur, l'agitation, tout ce qui convient en pareil cas alloit être déployé; je l'arrêtai, en disant à Lablancherie que j'ignorois si Mlles Bordenave et d'autres, auxquelles il s'étoit adressé à peu près dans le même temps, s'étoient exprimées à son égard avec une égale franchise, mais que la mienne étoit sans bornes, et que les résolutions qu'elle peignoit n'admettoient point d'explication. Je me levai au même instant; je fis la révérence, et ce geste de la main qui indique

la porte à ceux qu'on veut voir partir. Le cousin Trude arrivoit; jamais je ne vis son rude visage avec plus de plaisir : Lablancherie fila sa retraite en silence; je ne l'ai plus revu; mais qui n'a pas entendu parler, depuis ce temps-là, de l'*agent général de la correspondance pour les sciences et les arts?*

Celui-ci hors de scène, retournons à Sainte-Lette et Roland.

Nous étions arrivés à la fin de l'été 1776; j'avois vu plusieurs fois, depuis huit ou neuf mois, M. Roland; ses visites n'étoient pas fréquentes; mais il les faisoit longues, comme les gens qui, n'allant pas pour se montrer à tel lieu, mais parce qu'ils se plaisent à y être, s'y arrêtent autant qu'ils le peuvent. Sa conversation instructive et franche ne m'ennuyoit jamais, et il aimoit à se voir écouter avec intérêt; chose que je sais fort bien faire, même avec ceux qui sont moins instruits que lui, et qui m'a valu peut-être encore plus d'amis que l'avantage de m'énoncer moi-même avec quelque facilité. Je l'avois connu à son retour d'Allemagne; maintenant il se disposoit à faire le voyage d'Italie; et, dans les dispositions d'ordre dont ne manquent guère de s'occuper les gens sensés à la veille d'une longue absence, il m'avoit choisie pour la dépositaire de ses manuscrits, desquels je demeurerois maîtresse, s'il lui arrivoit malheur. Je fus vivement touchée de cette marque d'estime toute particulière, et je la reçus avec actions de grâces. Le jour de son départ, il dîna chez mon

père avec Sainte-Lette ; en me quittant, il me demanda la permission de m'embrasser ; et je ne sais comment, mais cette politesse ne s'accorde jamais sans rougeur pour une jeune personne, lors même que son imagination est calme. « Vous êtes heureux de partir, lui dit Sainte-Lette de sa voix grave et solennelle ; mais dépêchez-vous de revenir, pour en demander autant ! »

Durant le séjour de Sainte-Lette en France, son ami de Sévelinges devint veuf ; il alla le trouver à Soissons, sa résidence, pour partager sa douleur, et l'amena à Paris pour l'en distraire. Ils vinrent me voir ensemble. Sévelinges étoit un homme de cinquante-deux ans, gentilhomme peu fortuné ; il remplissoit en province une place de finance, et cultivoit les lettres en philosophe qui connoît leurs douceurs.

Ayant fait ainsi sa connoissance, je demeurai en relation avec lui au départ de Sainte-Lette, qui trouvoit, disoit-il, quelque plaisir, en quittant la France, à penser que son ami n'y perdroit pas l'avantage de correspondre avec moi ; il me demanda même la permission de lui transmettre, pour m'être rendus un peu plus tard, quelques manuscrits que j'ai dit que je lui avois communiqués. Cet intéressant vieillard s'embarqua peut-être pour la cinq ou sixième fois de sa vie. Un ulcère à la tête, dont il s'étoit déjà ressenti, s'ouvrit lorsqu'il étoit en mer : il arriva malade à Pondichéry, où il mourut six semaines après son retour. Nous apprîmes sa mort par

Demontchéry. Sévelinges le regretta vivement ; il m'écrivoit de temps en temps ; et ses lettres, aussi bien peintes qu'agréablement dictées, me faisoient grand plaisir ; elles portoient un caractère de philosophie douce et d'une sensibilité mélancolique pour lesquelles j'ai toujours eu beaucoup de penchant. J'ai remarqué à ce sujet que Diderot avoit dit avec assez de justesse qu'un grand goût suppose un grand sens, des organes délicats et un tempérament un peu mélancolique.

Mon père, dont les dispositions heureuses s'altéroient insensiblement, trouva qu'il étoit assez inutile de faire de l'esprit qui coûtoit des ports de lettres : je comptai mon chagrin au petit oncle, qui m'autorisa à lui faire adresser les lettres de Sévelinges, qu'il avoit vu à la maison. Mes manuscrits me revinrent, avec quelques observations critiques dont je fus très glorieuse : car je n'imaginois pas que mes *œuvres* valussent l'examen ; c'étoient à mes propres yeux des rêveries assez sages, mais communes, sur des choses qui me sembloient que chacun devoit savoir ; je ne pensois pas qu'elles eussent d'autre mérite que l'originalité d'avoir été faites par une jeune fille. J'ai conservé longtemps la plus entière bonhomie sur mon propre compte ; il a fallu le train de la révolution, le mouvement des affaires, la variété de ma situation, la fréquence des comparaisons dans une grande foule et parmi les gens estimés par leur mérite, pour me faire apercevoir que le gradin où je me trouvois n'étoit pas fort surchargé de

monde. Au reste, et je me dépêche de l'observer, cela m'a prouvé bien plus la pauvreté de l'espèce dans mon pays qu'inspiré une haute idée de moi-même. Ce n'est pas l'esprit qui manque, il court les rues; c'est la justesse du jugement et la force du caractère. Sans ces deux qualités, cependant, je ne reconnois point ce qu'on peut appeler un homme. En vérité, Diogène avoit bien raison de prendre une lanterne! Mais une révolution peut en tenir lieu; je ne connois pas de toise plus exacte ou de meilleure pierre de touche.

L'Académie de Besançon avoit proposé pour sujet de prix la question de savoir : *Comment l'éducation des femmes pouvoit contribuer à rendre les hommes meilleurs?* Mon imagination se mit en campagne; je pris la plume, et je fis un discours que j'envoyai *incognito* et qui, comme on peut croire, ne fut pas jugé digne du prix. Il ne s'en trouva point qui remportât cet honneur. Le sujet fut proposé de nouveau; je n'ai pas su ce qui en étoit résulté l'année suivante. Mais je me rappelle qu'en voulant traiter cette matière j'avois ressenti qu'il étoit absurde de déterminer un mode d'éducation qui ne tînt pas aux mœurs générales, lesquelles dépendoient du gouvernement, et qu'il ne falloit pas prétendre réformer un sexe par l'autre, mais améliorer l'espèce par de bonnes lois. Ainsi, je disois bien comment il me sembloit que les femmes devoient être; mais j'ajoutois qu'on ne pouvoit les rendre telles que dans un autre ordre de choses. Cette idée, certainement juste et phi-

losophique, n'alloit pas au but de l'Académie ; je raisonnois sur le problème, au lieu de le résoudre.

Je fis passer ce discours à M. de Sévelinges, mais après l'avoir expédié à Besançon; Sévelinges me fit des remarques uniquement sur le style : ma tête s'étoit refroidie ; je trouvois mon ouvrage excessivement défectueux par le fond, et je m'amusai à en faire une critique, comme s'il eût été d'un autre dont j'eusse voulu me bien moquer. On peut appeler cela se chatouiller pour se faire rire, ou se donner des soufflets pour s'échauffer les joues; mais assurément on ne rit pas tout seul de meilleur cœur et plus innocemment. En revanche, Sévelinges me donna communication d'un discours académique de sa façon, sur la *faculté de parler*, qu'il avoit adressé à l'Académie françoise, et sur lequel d'Alembert lui avoit fait une belle lettre. Il y avoit, s'il m'en souvient, beaucoup de métaphysique dans cet ouvrage et un peu de précieux. Six mois et plus s'écoulèrent dans cette correspondance d'esprit, au milieu de laquelle cependant diverses idées prenoient place. Sévelinges paroissoit s'inquiéter de ma situation et s'ennuyer d'être seul; il faisoit beaucoup de réflexions sur les charmes d'une société *pensante;* je les trouvois d'un très grand prix; nous raisonnâmes longuement sur ce sujet : je ne sais pas bien ce qui s'ensuivit dans sa tête; mais il fit un voyage à Paris et se présenta chez mon père *incognito,* comme pour affaire. Ce qu'il y eut de très plaisant, c'est

que je ne le reconnus pas, quoique ce fût moi qui le reçus. Mais l'air excessivement mortifié dont il me quitta, m'ayant frappée, réveilla dans mon souvenir l'idée de ses traits; je trouvai, après qu'il fut parti, que cet inconnu lui ressembloit beaucoup, et je m'assurai bientôt par ses lettres que c'étoit effectivement lui. Cette singularité me fit une impression que je ne saurois définir et fort peu agréable; notre correspondance se ralentit; elle cessa dans la suite, comme je le dirai.

J'allois quelquefois à Vincennes; le réduit canonial de mon oncle étoit fort joli, la promenade charmante, sa société douce; mais, quoiqu'il eût l'agrément d'avoir sa maison bien tenue par Mlle d'Hannaches, il commençoit à éprouver qu'il falloit le payer de toutes les tracasseries de l'humeur et de la sottise d'une vieille fille à prétention. Le château de Vincennes étoit habité par nombre de personnes que la cour y gratifioit d'un logement; là c'étoit un vieux censeur royal, Moreau de La Grave; ici, un esprit, Mme de Puisieux précisément; plus loin, une comtesse de Laurencin; plus bas, une veuve d'officier, et ainsi du reste; sans compter le lieutenant de roi Rougemont, que Mirabeau a fait connoître, et dont la face bourgeonnée et la bêtise insolente faisoient le composé le plus dégoûtant. Une compagnie d'invalides, des officiers de laquelle les femmes faisoient partie de la société (*sic*), formoit, avec tout ce monde et le chapitre, sans compter les prisonniers du donjon, six cents habitans dans la seule enceinte

du château. Mon oncle étoit reçu partout, ne se présentoit souvent nulle part, et ne voyoit chez lui qu'un petit nombre de personnes. Mais, au retour de la promenade, on s'arrêtoit ordinairement le soir au pavillon du pont, sur le parc, où se réunissoient les femmes. C'est là que je trouverois encore des tableaux à peindre si j'avois le temps d'en faire; mais les heures me talonnent; le chemin qui me reste à parcourir est bien long; je saute donc à pieds joints sur beaucoup de choses. Il y en auroit pourtant de jolies à dire sur les bals de l'allée des Voleurs, sur les courses de l'Artois, sur les folies de Seguin, caissier du duc d'Orléans, dont on célébroit la fête (de Seguin) par des illuminations, et qui fit banqueroute peu après; et les agréables promenades du bois, et la belle vue du haut parc sur la Marne, pour laquelle nous franchissions une brèche du mur, et ces ermites du bois placés d'une manière si pittoresque, dans l'église desquels étoit un tableau précieux pour l'art, curieux pour le sujet, où l'on voyoit des milliers de diables tourmenter les damnés d'autant de façons, et mes lectures avec mon oncle, surtout celle des tragédies de Voltaire dont nous déclamions un jour, chacun à notre tour, quelques rôles, lorsque, à l'instant du plus grand pathétique, Mlle d'Hannaches, qui filoit en silence, se mit à crier de sa voix grêle contre les poules, avec lesquelles nous eûmes envie de l'envoyer ; et ces concerts boiteux d'après souper, où, sur la table qu'on venoit de desservir, des étuis de manchons

servoient de pupitre au bon chanoine Bareux en lunettes, faisant ronfler sa basse, tandis que j'égratignois un violon, et tandis que mon oncle détonnoit sur la flûte. Ah! je reviendrai sur ces douces scènes, si l'on me laisse vivre; mais il faut rentrer au logis, toutefois après avoir parlé d'un certain hâbleur qui eut quelque nom.



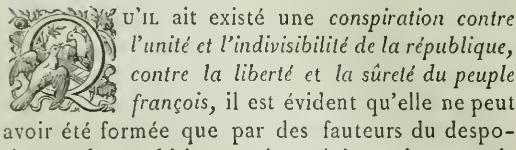


OBSERVATIONS RAPIDES

SUR

L'ACTE D'ACCUSATION CONTRE LES DÉPUTÉS

PAR AMAR.



Qu'il ait existé une *conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la république, contre la liberté et la sûreté du peuple françois*, il est évident qu'elle ne peut avoir été formée que par des fauteurs du despotisme, des ambitieux qui vouloient s'arroger le pouvoir ou acquérir des richesses, des ennemis de l'humanité.

On nomme pour tels *Brissot, Gensonné, Vergniaud, Guadet, Gorsas, Pétion, Buzot,* etc. Ces gens-là doivent donc avoir montré, dans plus d'une circonstance, leur haine pour la liberté, leur avidité pour le gain, leur empressement pour obtenir des places, enfin les vices et la corruption qui sont propres à de tels êtres? En supposant même qu'ils se fussent revêtus d'un masque hypocrite, il n'est pas possible que leur but soit demeuré caché; leur conduite doit le désigner, et

leur intérêt doit s'y montrer avec évidence. Examinons ce qu'ils étoient, voyons comment ils ont agi, et nous pourrons juger ce qu'on leur attribue; ce sera le cas ensuite d'en venir à la recherche de la *conspiration* même, ce qui pourroit bien ressembler à l'histoire de la *dent d'or*, ou se réduire aux efforts connus des aristocrates et royalistes, manifestés dès la naissance de la révolution, et dont la cause se lie aux entreprises des puissances étrangères.

Prenons plusieurs de ces hommes dans leur vie privée avant 89, époque où ils parurent sur la scène qui s'ouvrit alors, et suivons les premiers pas qu'ils y firent. Avocats pour la plupart, les uns avoient suivi le barreau avec distinction, d'autres s'étoient fait connoître dans la république des lettres; plusieurs, honorés seulement pour l'intégrité qu'ils montroient dans l'exercice de leur profession, furent portés, par l'estime qu'elle s'attire, à la place de députés aux états généraux; quelques autres enfin se dévouèrent aux pénibles, mais honorables fonctions de journalistes, en luttant avec courage contre le despotisme attaqué.

Pétion, simple dans ses mœurs, modeste dans ses besoins, marié à une femme raisonnable, vivoit à Chartres, estimé de ses concitoyens, qui l'avoient vu naître, déjà connu par cette philosophie qui caractérise de bonne heure une âme saine; on crut le mettre à sa place en le députant aux états.

Buzot, distingué à Évreux par une probité sévère et une prudence prématurée, inspiroit de

la confiance et méritoit de la considération à un âge où tant d'autres ne connoissent que le plaisir. Le goût de l'étude, les habitudes solitaires d'un esprit méditatif, remplissoient les momens qu'il ne donnoit point au barreau, et des mœurs également douces et pures le rendoient cher à ses amis. La chaleur du sentiment, la facilité de l'élocution, l'austérité des principes, le firent juger digne de porter aux états les plaintes et les demandes de son pays.

Gorsas, père d'une famille nombreuse, entreprend, dès les premiers jours de la révolution, une feuille périodique où il combat la cour encore puissante, et se voue à la défense des droits du peuple, en cherchant à les établir et ne négligeant jamais de les réclamer.

Brissot, écrivain dès son jeune âge, avoit prêché la liberté sous le despotisme, l'humanité sous la tyrannie, appelé la révolution par ses vœux et préparé ses mouvemens par des réclamations contre les abus du jour. Il avoit essuyé la captivité pour punition de sa franchise, et, plus occupé des vérités morales ou politiques que du soin de sa propre fortune, il avoit fait quelques entreprises malheureuses d'où il étoit sorti autant ou plus pauvre qu'il n'y étoit entré. La révolution fut le signal de sa vie publique; il s'élança dans la carrière, au milieu des orages, discutant les principes, n'épargnant pas les personnes qui lui paroissoient les blesser, et travaillant sans relâche pour la chose publique.

Je m'arrête pour un instant à ces quatre personnages : les deux premiers ont figuré dans l'Assemblée constituante; Brissot fut nommé à l'Assemblée législative; tous sont devenus membres de la Convention. Est-il une seule circonstance où ils se soient montrés contraires à eux-mêmes? Se sont-ils arrogé quelque pouvoir? Ont-ils fait quelque profit? Visoient-ils à la suprême puissance pour eux et leurs amis?

Pétion et Buzot servirent la liberté dans l'Assemblée constituante avec un zèle et une constance qui leur valurent la haine de l'aristocratie et la faveur populaire; mais cette faveur est inconstante; la haine ne s'éteint jamais, et bientôt elle se renforce de l'aide de tous les jaloux dont les tentatives suivent immédiatement un éclat quelconque.

Buzot à Évreux, placé au tribunal criminel, dont il préféra les devoirs dans son pays aux mêmes fonctions à Paris, dont le séjour eût séduit un ambitieux, soutint son caractère sous les yeux de ses concitoyens et des ennemis que son civisme lui avoit faits parmi eux; il mérita d'être député de nouveau à la Convention, après avoir formé dans sa ville une société populaire, le rempart indispensable contre les efforts du despotisme enchaîné, mais non abattu. On ne peut pas dire qu'il eût eu en vue ni cette réélection, ni d'être employé d'aucune manière au sortir de l'Assemblée constituante, non plus que Pétion : car ce furent ces deux hommes qui firent rendre le décret qui

interdisait toute place et réélection aux députés de cette assemblée durant quatre ans. Ils avoient demandé un intervalle de six; et, lors de la revision, ce décret fut rapporté malgré leurs efforts pour le maintenir. Voilà donc Buzot revenu à la Convention aussi pur qu'il étoit sorti de l'Assemblée constituante : laissons-le là ; nous verrons par la suite comment il s'y est comporté et si un homme qui bravoit toutes les clameurs et tous les outrages pour soutenir ses opinions, en supposant même qu'il y eût erreur dans quelques-unes de celles-ci, pouvoit être un hypocrite, un ambitieux et un conspirateur.

Pétion avoit été porté à la mairie par la faveur populaire; il la conserva jusqu'après le 10 août, en même temps que la haine de la cour, qui se manifesta dans toutes les circonstances jusqu'à la dernière. Ce n'est que depuis peu qu'on a imaginé de dire qu'il étoit au château pour le défendre, tandis qu'on savoit qu'il y étoit exposé; ce n'est que depuis peu qu'on a inventé la calomnie qu'il avoit donné ordre à Mandar de tirer sur le peuple. Je demande à quoi bon Pétion, détesté de la cour et chéri du peuple, auroit trahi celui-ci et servi la première quand elle étoit près de sa chute, lui qui l'avoit combattue dans sa puissance, et qui avoit acquis la popularité ; avoit-il quelque raison de perdre cette dernière, lorsque le peuple avoit plus beau jeu ? Je laisse là le philosophe et le citoyen zélé, je ne prends que l'homme ; et l'on voit que, sous le rapport même de l'ambition ou

de l'intérêt, la conduite attribuée à Pétion n'auroit pas le sens commun ; et, s'il n'eût été trop homme de bien, il n'étoit pas du moins assez sot pour la tenir. Il ne pouvoit pas par sa place marcher à la tête de l'insurrection : il falloit qu'il fût consigné et qu'on lui liât les bras, afin qu'il n'agît point contre elle. Les étourdis de la Commune oublioient de le faire, et je me souviens que Lanthenas alla deux fois de la mairie à l'Hôtel de ville pour dire que l'on mît donc à son hôtel une force imposante.

Le rapporteur n'a pas dit le plus petit mot des massacres du 2 septembre; il a évité l'écueil d'adopter une version quelconque, car les contraires ont été soutenues par les montagnards. Lorsque Roland dénonçoit ces massacres, les jacobins disoient qu'ils étoient l'ouvrage du peuple et de sa vengeance ; ils faisoient un crime de ne pas les applaudir ; et quand le côté droit, Pétion et les autres, obtinrent un décret pour en poursuivre les auteurs, on appela Pétion et le côté droit ennemis du peuple et de la liberté. Mais, depuis que ce décret fut tombé en désuétude, depuis que les jacobins triomphent et que les vingt-deux sont proscrits, les jacobins eux-mêmes, Hébert tout le premier, disent effrontément que ces massacres furent l'indigne ouvrage de Pétion !

Guadet, Vergniaud, Gensonné, recommandables par leurs talens, connus à Bordeaux par leur amour pour la révolution, vinrent à l'Assemblée législative ; ils y furent les premiers en talens, et

ce genre d'aristocratie leur a fait plus d'ennemis ou des ennemis plus dangereux que l'incivisme ne leur en eût donné. Ils tinrent le fauteuil le 10 août, lorsque les foibles eussent tremblé de représenter dans ce moment critique, et il faut être bien fourbe pour tenter de leur faire un tort de la modération et de la mesure qu'ils mirent dans leur conduite à cette époque intéressante. Cependant Brissot se lia naturellement avec eux, parce qu'il y avoit plus de parité qu'avec nul autre, comme dans l'Assemblée constituante, dont il n'étoit pas, il s'étoit lié par rapport de principes avec leurs défenseurs; compatriote et ami de Pétion, il vit ceux de ses collègues, qui soutenoient la même cause pour le triomphe de laquelle il écrivoit son journal.

Il avoit partagé l'erreur de beaucoup de gens sur le compte de Lafayette; ou plutôt il paroît que Lafayette, d'abord entraîné par des principes que son esprit adoptoit, n'eut pas la force de caractère nécessaire pour les soutenir quand la lutte devint difficile; ou que peut-être, effrayé des suites d'un trop grand ascendant du peuple, il jugea prudent d'établir une sorte de balance. Le fait est que, professant même le républicanisme dans le particulier, Brissot fut longtemps encore à ne pas le croire coupable, lorsqu'il étoit devenu tel aux yeux des plus ardens. Mais il l'avoit hautement blâmé, et déclaré publiquement sa rupture avec lui, dès avant l'affaire du Champ de Mars. Ici, le rapporteur se pique si peu d'exactitude qu'il confond les époques:

il fait venir Brissot aux Jacobins en mars 91, poui préparer l'affaire du Champ de Mars qui eut lieu en juillet, et qui ne fut occasionnée que par la fuite et le retour du roi, qui s'étoient faits en juin. On sait bien d'ailleurs que Brissot n'alla pas aux Jacobins pour exciter à faire la pétition, mais qu'il y vint parce qu'il fut nommé commissaire pour la rédiger; je me souviens de lui avoir entendu raconter le lendemain que Laclos, commissaire avec lui, s'étoit plaint d'un si grand mal de tête qu'il ne pouvoit prendre la plume et qu'il pria Brissot de la tenir; que ce même Laclos proposoit d'insérer un article qu'il annonçoit d'un air sans conséquence, mais qui eût été favorable à d'Orléans; que Brissot le rejeta avec indignation, en mettant à la place celui qui invitoit à la république, pour laquelle ce moment étoit le véritable, et eût été bien précieux. On sait aussi que, l'Assemblée ayant prononcé en faveur du roi, les jacobins, au lieu d'envoyer la pétition au Champ de Mars, y firent dire par des députés de leur société qu'il n'y avoit plus lieu à la dresser, puisque la loi étoit portée. Ceci se passa le samedi. J'ai vu venir ces députés au Champ de Mars, où j'étois à midi avec trois ou quatre cents personnes, pas davantage, et où déclamoient sur l'autel de la patrie le cordelier, petit bossu, Verrières, et d'autres. Ce fut le lendemain dimanche qu'il y eut au matin une farce tragique de deux hommes pendus, lorsqu'il n'y avoit pas trente personnes de rassemblées, et que j'ai entendu attribuer alors avec vraisemblance à la coalition des

Lameth et autres, pour avoir une occasion de déployer la force et d'en imposer par la terreur. En effet, le dimanche fit assembler beaucoup de gens que le bruit vague d'une pétition avoit attirés, tandis que celui de la pendaison n'étoit point encore répandu ; Robert se mit réellement en devoir d'en rédiger une ; il l'avoit finie, il la faisoit signer, lorsque l'appareil de la force fut déployé, par suite de la dénonciation faite à l'Assemblée et de la lettre violente écrite en conséquence par Charles Lameth, alors président, à la Commune de Paris, sur la nécessité de réprimer d'affreux désordres dont deux hommes avoient été victimes. Ainsi l'assassinat matinal fait pour ainsi dire à la dérobée servit de prétexte pour fusiller le peuple réuni après le dîner; le drapeau rouge fut arboré à la maison commune, la frayeur et les arrestations s'établirent et préparèrent le triomphe des reviseurs qui vouloient fortifier la cour. Certes, il ne faut lire que le *Patriote* d'alors pour juger s'il est possible que Brissot, qui dénonça l'affaire du Champ de Mars, soutint le peuple et fit la guerre aux reviseurs, fût en même temps leur complice. Cette accusation est révoltante! mais tout est ainsi d'un bout à l'autre dans cet ouvrage d'iniquité.

Je ne traiterai pas ici la question de la guerre; elle fut l'époque de la grande division entre les patriotes : Robespierre, ardent, jaloux, avide de popularité, envieux des succès d'autrui, dominateur par caractère et par prévention pour lui-même, se fit le chef du parti de l'opposition à la déclaration

de guerre. Il faut voir les discours sur ce sujet; il m'a paru en général que la masse des gens éclairés étoit pour l'affirmative et de l'avis de Brissot; il est certain que la cour y répugnoit beaucoup, et que le roi fut en quelque sorte violenté par son conseil. Il avoit tout à gagner d'attendre; les ennemis se préparoient à l'aise, et notre inaction nous eût livrés à eux sans défense. Robespierre ne pardonna pas ce triomphe à Brissot. La glace fut rompue dès lors; il ne s'attacha plus qu'à tous les malheurs inévitables ou autres qui survinrent pour en faire des crimes aux partisans de la guerre; l'exagération de la passion devint par degrés un système raffiné de calomnie, profondément calculé, opiniâtrément suivi. Il ne fut plus permis à Brissot de faire l'éloge d'un homme que ce ne devînt une perfidie, si cet homme s'écartoit ensuite du droit chemin. Brissot avoit alors dans le ministère des personnes qu'il voyoit, et dont il étoit estimé : autre sujet de défiance et de jalousie. Ces ministres, honorablement disgraciés par la cour, furent rappelés après sa chute; Brissot étoit du petit nombre des hommes à talens de l'Assemblée dans cet instant, et qui avoient sur elle quelque ascendant; Brissot parut un personnage puissant à Robespierre, qui jura de le perdre et qui put y travailler à loisir, car Brissot confiant n'a pas cessé de compter sur la pureté de ses intentions, comme si le public ne pouvoit être abusé à cet égard, et il ne put se résoudre à aller batailler aux Jacobins contre un éternel harangueur qui l'ennuyoit à périr.

Il méprisa son adversaire, il en est renversé. Mais qui auroit pu croire à la foiblesse de la Convention et à la stupidité du peuple? ceux qui, ne se laissant pas entraîner par les événemens du jour, prennent le temps de relire souvent l'histoire et de méditer sur elle en faisant des rapprochemens. Je n'ai pas vu un homme en place dans la révolution qui fît ainsi; c'est que véritablement à peine a-t-on le temps de vivre et de suffire à tout ce que chaque jour impose, à moins d'une sévérité excessive, difficile et rare dans la distribution de ses heures.

La lettre de Gensonné et consorts à Louis XVI ne peut être traduite en trahison que par la malveillance la plus insigne. Assurément personne alors n'étoit sûr d'une heureuse révolution; les sages désiroient donc que le roi sentît la nécessité de faire marcher la constitution, et se décidât à reprendre pour les conserver des ministres qui vouloient sincèrement la faire exécuter. Ils avoient fait leurs preuves, et la demande de leur rappel n'étoit point une démarche d'intérêt particulier, mais l'expression du vœu général. Roland pour sa part a ignoré cette lettre des députés jusqu'à ces derniers temps, et n'en auroit probablement jamais entendu parler, s'il n'en eût été instruit avec le public. Mais arrêtons-nous sur les inculpations faites à Roland dans cet acte d'accusation qui sera la honte du siècle et du peuple qui a pu ou l'applaudir ou ne pas hautement l'improuver.

« Dès le lendemain du 10 août, y est-il dit, Gensonné et sa faction affichèrent des diatribes

contre ceux qui avoient contribué à la chute du trône, contre les jacobins, le conseil général de la Commune, le peuple de Paris; la plume de Louvet, celles de Brissot, de Champagneux, furent mises en activité; on a vu chez Roland des paquets énormes de ces libelles; on a vu toute sa maison occupée à les distribuer. »

J'ai relu cette tirade deux fois; je ne pouvois comprendre comment on avoit osé l'écrire. Gensonné n'a jamais, que je sache, rien fait afficher; Louvet rédigeoit la *Sentinelle;* cette collection existe; elle a beaucoup servi la révolution; elle est un démenti perpétuel de toutes ces assertions : rien ne respire davantage la liberté, les grands et sages principes, la haine de toutes les tyrannies, l'amour de l'égalité. Roland a contribué autant, plus que personne peut-être, à réunir tous les esprits à la révolution; ses circulaires existent aussi : qu'on les lise donc, et que l'on cite ce qui n'est pas même excellent; Champagneux n'expédioit que les pièces mêmes imprimées par ordre de l'Assemblée; jamais la moindre altération n'y fut commise : la supposition contraire est aussi sotte qu'abominable; d'abord c'étoit impossible : ce n'étoit pas Roland qui faisoit imprimer, mais les auteurs, chez Baudouin, auquel le ministre faisoit demander un nombre d'exemplaires; en second lieu, c'étoit inutile : car, en supposant qu'il y mît du choix, il étoit libre d'expédier un moindre nombre de ce qui lui sembloit moins bon; enfin, s'il y avoit eu la moindre infidélité, les intéressés

n'auroient pas attendu plus d'un an à s'en plaindre et à le démontrer. Que signifie donc cette ridicule tirade? Je l'ai pourtant deviné. Ceci demande quelques développemens.

Dans les mouvemens révolutionnaires, les gens les plus actifs ne sont pas toujours les plus purs : combien d'êtres ne se mettent en avant que pour devenir quelque chose! Il faut laisser faire ceux-là avec les autres; mais, l'objet du mouvement rempli, il faut se dépêcher d'établir l'ordre pour éviter la dissolution. La Commune formée le 10 août avoit servi à la chute du tyran, c'étoit bien fait; mais plusieurs de ses membres avoient commis divers excès; il y avoit eu aux Tuileries et ailleurs beaucoup de vols et de pillages; il y avoit eu depuis des fonds donnés à cette Commune pour les subsistances; c'étoit au ministre de l'intérieur à demander des comptes pour les transmettre au corps législatif. Roland pressa donc la Commune de lui en donner; la Commune ne vouloit guère, et pouvoit moins encore en rendre; Roland dut le dire à l'Assemblée pour faire justice et pour n'être pas inculpé. Si l'Assemblée eût eu de la force, elle n'auroit pas même attendu cette époque, ou du moins elle l'eût saisie pour renouveler la Commune : c'étoit une opération politique, équitable et nécessaire. Mais Danton, qui se servoit de la Commune, étoit ministre; il avoit des partisans dans l'Assemblée; il fit conserver son instrument.

Roland demeura donc dans une position diffi-

cile : accusable s'il ne demandoit pas des comptes, haï s'il continuoit de les demander ; son caractère probe ne pouvoit hésiter, son rigorisme y mit peut-être encore plus de solennité ; et, lorsqu'il fut chargé de présenter à l'Assemblée l'état de Paris, il n'eut pas d'indulgence pour les erreurs, les sottises et les torts de la Commune. Ils étoient nombreux ; elle devint son ennemie : le voilà donc avec la haine de gens actifs qui avoient auprès du peuple la réputation de patriotes du 10, destructeurs de la tyrannie. Joignez-leur ceux que Danton, déprédateur, suscitoit à un collègue dont l'austérité le gênoit, qui d'ailleurs avoit dénoncé les attentats de septembre, autre ouvrage d'une partie de la Commune, de Santerre, etc. Joignez-y encore ceux que le jaloux Robespierre préparoit contre toutes les relations de Brissot, et vous trouverez une foule considérable, ou de gens coupables qui avoient besoin de renverser leur surveillant et leur dénonciateur, ou d'hommes exagérés qui se prévenoient pour les patriotes du 10, sans voir le fond du sac, ou d'intéressés à les soutenir, ou d'ignorans gagnés par eux, et de quelques conducteurs envieux, habiles à saisir le moyen de renverser un homme en crédit. Voilà l'origine d'un parti qui s'est grossi de tous les débarquans à la Convention, trop étrangers à Paris ou aux affaires pour bien juger des choses, et de tous ceux dont l'amour-propre s'est irrité contre les députés marquans qui étoient naturellement liés avec Roland, parce que des hommes de la même étoffe doivent se voir avec

plaisir. Avec plus de temps je suivrois ce parti dans toutes ses ramifications, et je mettrois le doigt sur ses entreprises; mais c'en est assez pour conduire sur la voie de rechercher et de s'éclairer.

Maintenant il est clair que ce parti, aujourd'hui dominant et dont Amar est l'organe, appelle *libelles* les écrits où Roland rendoit compte de l'état de Paris, demandoit des comptes à la Commune, dénonçoit à l'indignation publique les attentats de septembre, et prêchoit l'ordre à établir pour gagner tous les cœurs à la révolution; ce qui est plus difficile que de tuer les gens comme le font ces messieurs. On n'indique pas ces prétendus libelles, car ce seroit se brûler les doigts; mais on déclame sur la distribution de libelles quelconques, et le public croit qu'il faut être fondé à pareille accusation pour la faire aussi hautement; il applaudit à la force de la déclamation, et se croit vengé quand on assassine ses défenseurs.

L'intelligence avec les Prussiens est une extravagance qu'on ne sait comment caractériser, et Brunswick doit bien rire de voir accuser d'être ses amis des gens qui lui faisoient si bonne guerre. Il n'y a qu'à lire la lettre où l'on prétend que Roland avoue le projet de quitter Paris, et l'on verra ce qu'il faut en croire, surtout avec le but d'ouvrir le passage à Brunswick. Je sais que, dans la supposition que les Prussiens s'approchassent beaucoup de Paris, on mit une fois en question ce qu'il conviendroit de faire, et s'il seroit sage de faire quitter cette ville à la représentation nationale qui

intéressoit tout l'Empire; mais la discussion fut légère, hypothétique, plus même qu'elle n'eût dû l'être; il n'y eut point de menaces faites par aucun des ministres à ses collègues : c'est Danton qui a imaginé, après l'événement, de bâtir cette dénonciation, tant pour s'en faire un mérite que pour nuire à Roland. J'ai ces choses-là très présentes pour en avoir entendu parler à mon mari en sortant du conseil, qui se tenoit alors chez lui. Quant à ce grand mouvement des citoyens de Paris, on sait qu'il servit de voile aux attentats de septembre et que ce fut l'affaire de Kellermann, du 20 du même mois, qui sauva la République.

Il n'est pas moins ridicule de voir accuser le gouvernement d'alors d'affamer le peuple; jamais, sous le ministère de Roland, les subsistances ne furent rares et difficiles comme elles le sont devenues depuis : sa sollicitude à cet égard étoit extrême, et l'on peut voir ce qu'il a dit de la mauvaise administration particulière à la Commune de Paris sur cet objet.

C'est une infâme et absurde calomnie que d'avancer que Roland ait employé à soudoyer des écrivains les fonds qui lui étoient donnés pour les subsistances. Premièrement, ces fonds-là ne venoient jamais dans ses mains; il ne pouvoit les employer que par des mandats sur la trésorerie, en indiquant leur emploi; en second lieu, il a fourni les comptes de ces fonds; il les donnoit chaque mois; il les a répétés à sa sortie, le tout appuyé de pièces justificatives, et il n'a cessé de

demander qu'on en fît le rapport. Ils ont été examinés; mais il n'y avoit que du bien à en dire, jamais la Montagne n'a voulu souffrir que le rapport fût fait. Il n'y a qu'à le demander à Dupin, député, l'un des commissaires chargés de l'examen; il n'y a qu'à le demander à Saint-Aubin, commissaire à la comptabilité, dont les commissaires de la Convention s'étoient aidés dans ce travail qui a duré deux mois, qui a été suivi avec minutie et désir de trouver des fautes, sans pouvoir y parvenir. Troisièmement enfin, il n'y eut de donné à Roland, pour des impressions et des écrits, que cent mille livres sur lesquelles, en six mois, il a dépensé seulement trente-quatre mille livres, dont il a également fourni les comptes, le reste étant demeuré au trésor public, ainsi qu'il est prouvé par l'état de ce qui en est sorti.

Il faut une mauvaise foi qu'on a peine à croire pour débiter ces insignes mensonges! Roland n'avoit point formé chez lui de nouveaux bureaux; il avoit affecté à quelques commis le soin d'expédier les envois qu'il étoit chargé de faire, et jamais ne donna à rien le nom de *formation d'esprit public;* ce sont ses ennemis qui ont commencé par inventer la chimère, et qui la baptisèrent ensuite à leur guise. Je ne me suis jamais mêlée de rien, bien moins encore ai-je rien dirigé; je défie de le prouver. Roland n'avoit rien de commun avec ses collègues pour la partie des finances, de même que ses collègues ne se mêloient de l'envoi d'aucun écrit; il est impossible d'en citer un expédié par

Roland qui n'eût pour but d'attacher à la révolution du 10 août, loin de chercher à la flétrir. Roland n'avoit point d'action sur l'administration des postes pour lui rien faire intercepter, et jamais les administrateurs n'eussent pu sans se perdre se prêter à une si odieuse manœuvre; et, s'ils l'avoient seulement tenté, comment ne les en eût-on pas punis, eux tant persécutés et dont on a bien pris les places, mais dont on n'a pu compromettre les personnes.

Il est faux que Roland ait supprimé quoi que ce fût dont l'envoi étoit ordonné; j'ai vu expédier les discours de Marat. Il est également faux qu'aucun ait été tronqué, ni pu l'être; je l'ai dit plus haut; j'ai fait voir que c'étoit impossible comme invraisemblable, et qu'on n'auroit pas attendu jusqu'aujourd'hui à le dénoncer, si cela se fût pratiqué une seule fois; qu'enfin, aujourd'hui même qu'on a l'audace de l'avancer, on n'ose ni ne peut citer. Mais quelle excellente précaution que celle d'accuser Roland et le *Moniteur* d'avoir fait, par le déplacement d'un mot, *délirer* les montagnards aux yeux de la république entière! Ne pouvant anéantir l'histoire, ils voudroient empêcher de croire à ses matériaux! Eh! bon Dieu! lors même qu'il ne resteroit que leurs calomnies et leur conduite, l'atrocité du mensonge perceroit toujours! On peut, durant quelques années, réduire la vérité au silence; mais on ne sauroit l'étouffer, et les efforts mêmes employés pour l'anéantir résistent et constatent son existence.

On a fait un crime à Roland de la découverte de l'armoire de fer, et l'on est bien aise de supposer qu'il en ait retiré quelque chose pour cacher ainsi le défaut de preuves qu'on ne sauroit fournir contre la prétendue faction Brissot. Mais Roland avoit des témoins, et Roland ne s'est point contredit. Un serrurier nommé Gamin, établi à Versailles, dénonça qu'il avoit été employé par Louis XVI à construire une petite cache dans son appartement aux Tuileries; il ignoroit si cette cache contenoit quelque chose : Roland avoit l'inspection des Tuileries; elles étoient confiées à sa surveillance, ainsi que tout ce qu'elles renfermoient; il prend avec lui Gamin et Heurtier l'architecte, homme respectable, se rend dans l'appartement du roi, où dans un passage, entre deux portes, Gamin lève un panneau de boiserie et découvre une petite porte de fer. Roland la lui fait ouvrir; elle fermoit un trou dans le mur où se trouvent des liasses de papiers. Roland appelle un domestique, fait apporter une serviette, tire les liasses sans les défaire, jette un coup d'œil sur leurs titres qui annonçoient des correspondances avec les généraux et autres, les place dans la serviette, toujours en présence d'Heurtier et de Gamin, fait prendre le paquet à son domestique, et se rend à la Convention, où il les dépose authentiquement. Comme il traversoit les appartemens, il rencontre un député qui lui demande ce qu'il a là : « De bonnes choses, répliqua-t-il, que je vais remettre à la Convention. » Il faut dire qu'en mettant le château et tout ce

qu'il contenoit sous la responsabilité du ministre de l'intérieur, elle avoit en outre créé une commission de quelques-uns de ses membres pour examiner les pièces, écrites ou imprimées, qui s'y étoient trouvées lors de l'invasion, et qui avoient été réunies dans une partie. Les membres de cette commission furent fâchés que le ministre ne les eût point appelés à la découverte ; le ministre n'avoit rien trouvé de plus simple, sur la dénonciation de Gamin, que de visiter les lieux, et, y rencontrant des papiers, de les soumettre sur-le-champ à la Convention. Il se conduisit en homme probe et sans défiance; il n'agit point en politique qui prévoit tout et ménage les amours-propres. Roland n'a point de tort réel dans cette affaire; mais il y a une faute de conduite et de précaution. Ajoutez que parmi les membres de la commission au château étoit un certain Calon, personnage que Roland méprisoit, avec lequel il avoit quelquefois des difficultés, parce que ces députés commissaires vouloient étendre leur pouvoir et bouleverser le château à leur gré, tandis que Roland, naturellement rigide et fort de sa responsabilité, s'opposoit souvent à leurs entreprises. On jugera ce Calon, lorsque j'aurai dit qu'il étoit public et reconnu qu'il s'étoit associé avec une femme, sa maîtresse, pour établir à communauté de profits un café-buvette auprès de l'Assemblée.

On voit maintenant l'origine de tout ce tapage sur l'armoire de fer; on sent combien les divers ennemis de Roland se saisirent des apparences

pour le faire soupçonner, et combien de petites passions concoururent à élever des nuages sur cette circonstance. De quel prix n'est-elle pas devenue pour ceux qui, voulant accuser de conspiration les députés amis de Roland, trouvent si commode de faire croire que l'armoire renfermoit des pièces que le ministre aura soustraites! Mais rapprochez les temps, calculez les faits, et, vous arrêtant à celui-là seul, voyez donc que, si Roland avoit voulu faire une soustraction, il auroit commencé par une ouverture furtive, après laquelle il en auroit fait faire une bien authentique, à laquelle aucune forme n'eût manqué. Sa marche rapide et non précautionnée, en l'exposant aux inculpations, prouve son innocence pour quiconque veut réfléchir.

Heurtier existe; c'est un homme d'âge, et généralement estimé; Gamin existe aussi. Ils ont dressé leur petit procès-verbal de l'opération, et cette pièce comme ces détails ne seront pas perdus pour l'histoire.

Je ne relèverai point l'accusation faite contre Roland de protéger les partisans de l'aristocratie et de tendre les bras aux émigrés. Roland étoit, dans son administration, d'une justice impartiale et sévère; il ne tendoit les bras qu'à la loi; il ne voyoit qu'elle et ne prononçoit jamais que d'après elle. Assurément l'aristocratie doit trouver aussi étrange de se voir donner un tel patron qu'il doit le paroître à Brunswick de l'entendre nommer son ami; ces sottises-là ne feront pas longtemps for-

tune. Il est très vrai que, la république une fois établie, Roland vouloit attacher à elle jusqu'à ses ennemis par un régime équitable; il vouloit de bonnes lois au lieu du sang; ces principes donnèrent une sorte de confiance aux gens mêmes qui, sans fanatisme pour la royauté, n'étoient pourtant pas républicains; ils se sentoient convertir; ils convenoient que ce ministre patriote paroissoit cependant honnête homme. Les jaloux prirent acte de ces aveux pour offrir Roland comme un partisan de l'aristocratie; c'est ainsi qu'ils ont fini par qualifier tous les sages amis de l'humanité.

Je voudrois bien que l'on me fît voir comment Roland, qui, dans l'ancien régime, avoit renoncé à son propre avancement pour soutenir la liberté du commerce, sur laquelle on lui faisoit un crime de ses opinions; qui avoit professé ses principes dans des ouvrages publics, depuis quinze à vingt ans; qui, fidèle à son caractère, lors de la révolution, s'étoit déclaré pour elle au point de devenir en butte à toute l'aristocratie de Lyon; qui, placé au ministère, s'y étoit comporté avec un vrai courage; qui avoit osé publier une lettre au roi, que les partisans du trône ne lui pardonnent point encore; qui, rappelé au ministère par l'insurrection du 10 août, avoit son intérêt et sa gloire engagés à la soutenir; comment, dis-je, Roland pouvoit-il chercher à la décrier, à favoriser les royalistes qui le haïssoient ou se seroient défiés de lui, à relever l'aristocratie dont il avoit mérité la persécution, et qui aujourd'hui même sourit à celle dont il est

victime? Qu'auroit-il pu prétendre? Il étoit placé aussi haut qu'on pût l'être alors, et il jouissoit d'une grande considération; l'ambition ou l'intérêt n'avoient à chercher que de le soutenir en place; et, s'il les eût écoutés, il auroit ménagé les passions, flatté les partis; il se seroit bien gardé de heurter personne; le soin de ne pas se faire des ennemis est le premier caractère de l'homme ambitieux déjà parvenu, dans une république.

Voyez-le, au contraire, dénonçant rigoureusement les abus qu'il ne pouvoit réprimer, ne flattant qui que ce soit au monde, et ne pliant jamais devant la force ou le préjugé du jour : c'est l'allure d'un homme sincère et courageux, et non celle d'un hypocrite. Ceci nous ramène aux députés auxquels on peut appliquer de semblables raisonnemens.

Le corps électoral de Paris avoit été évidemment soumis à Robespierre et Danton; ses nominations étoient leur ouvrage : on sait comment Robespierre pérora contre Priestley et pour Marat; on sait qu'il produisit son frère; on vit Danton s'échapper des fonctions du ministère pour y exercer son empire, et l'on n'a point oublié que ce sont ces meneurs du corps qui lui ont fait élire d'Orléans (je demande ici, par occasion, pourquoi on ne l'a pas attendu pour le procès des députés avec lesquels on a voulu le confondre dans le décret d'accusation, et à qui on le donne pour complice). On vit dans la députation de Paris les membres de ce fameux comité de surveillance de la Com-

mune qui avoient dirigé les massacres de septembre, qui avoient exhorté les départemens à les imiter, dans une circulaire bien connue que Danton faisoit expédier sous son couvert; on y vit des hommes accusés de vol, et qu'effectivement depuis, le conseil général un peu renouvelé n'a pu se dispenser de dénoncer en conséquence, quoiqu'ils siégeassent dans la Convention, et qu'ils y soient demeurés sur le sommet de la Montagne (Sergent et Panis).

Les constituans, arrivant pour la Convention, connoissant déjà Paris, les révolutions et les personnages, y vinrent inquiets de cette députation parisienne, indignés des événemens de septembre, disposés à se méfier de l'une et à punir les auteurs des autres. Cette disposition n'eût point échappé aux intéressés, lors même que les constituans auroient cherché à la dissimuler; ce qu'ils ne firent pas. Mais la Convention s'ouvrit avant d'être complète, et la députation parisienne s'y fit un parti qui se recruta de tous les ignorans ou les foibles, à mesure qu'ils survinrent; elle en avoit déjà bon nombre, lorsque la totalité fut rassemblée et que tous les constituans s'y trouvèrent. On voit bien que j'appelle ainsi les députés qui l'avoient été à l'Assemblée de 89, et qui se sont trouvés en plus grande partie dans ce qu'on a appelé le côté droit de la Convention.

L'agitation de Paris, la conduite de sa Commune, la foiblesse du département, le ton de ses députés, la tyrannie des tribunes, inspirèrent

comme première mesure l'idée d'une garde départementale qui assurât la liberté de la représentation nationale, qui rappelât aux Parisiens qu'ils n'étoient pas ses maîtres, et qui ne laissât point oublier aux départemens la nécessité de la balance pour l'avantage commun. On peut voir dans le rapport de Buzot sur cet objet les principales raisons à l'appui de cette proposition. Ce fut le gant jeté comme signe de combat. La députation parisienne sentit que son ascendant alloit être perdu, et, comme elle renfermoit des coupables qui ne pouvoient se sauver qu'à la faveur de cet ascendant soutenu, elle mit tout en œuvre pour éviter la mesure qui le lui auroit arraché; dès lors la guerre fut à mort; c'est ainsi qu'elle la fit; mais ses adversaires ne le virent pas assez; ils ne surent point se coaliser, parce qu'ils n'imaginoient point qu'il fallût un parti à la vérité; ils négligèrent les Jacobins, parce qu'ils y étoient mal accueillis; ils n'intriguèrent pas, parce qu'ils n'avoient pour cela ni argent, ni astuce; une quarantaine d'entre eux se réunissoient pour causer chez Valazé, d'où il ne sortoit jamais que beaucoup de courage pour soutenir les principes, pour braver les clameurs, pour se dévouer généreusement, mais point de mesures qu'en motions dont on leur faisoit des crimes. Ils vouloient travailler tel quel à la constitution, puisqu'il étoit inutile de batailler davantage pour se mettre en meilleure situation.

Les meneurs parisiens voulurent juger le roi pour entretenir le feu des esprits, se faire un mé-

rite de la mort d'un homme renversé, qui ne pouvoit plus nuire, et retarder une constitution dont la confection ramèneroit l'ordre et borneroit leur pouvoir. Mais, dira-t-on, ce sont eux qui l'ont faite depuis le 2 juin; mais, vous répondrai-je, ce sont eux qui l'empêchoient auparavant : lisez les feuilles du temps; et la preuve qu'ils ne s'en soucient pas davantage aujourd'hui, c'est qu'après l'avoir fait accepter, ils l'ont suspendue en déclarant que la France demeuroit en révolution. De manière que les départemens, qui ne l'ont acceptée que par lassitude, ne s'en reposent pas mieux; jamais ils n'ont été tant travaillés de mouvemens, de misère et de tout ce qui s'ensuit.

Pour quiconque a suivi les séances de la Convention, il est aisé de juger qui faisoit naître les débats scandaleux : lorsque les députés du côté droit raisonnoient, on les accusoit; ils se défendoient donc : aussitôt on crioit à la personnalité; les tribunes les menaçoient, faisoient pleuvoir sur eux les injures, même les crachats; indignés, ils en appeloient à leurs commettans : on les traitoit de conspirateurs, et on leur montroit des bâtons ou des pistolets; et l'on dit aujourd'hui, dans leur procès, qu'ils gouvernoient : qu'ont-ils donc fait à leur guise? rien au monde; ils n'étoient donc ni meneurs, ni puissans. Leurs discours, dans l'affaire du roi, prouvent assez leur raison, et le désir de fonder la république par la sagesse plutôt que par le sang : je me dispense de les suivre; il faut les lire pour les juger : voilà ce que la postérité ap-

préciera sans passion ; elle verra qu'ils calculoient pour elle, en s'oubliant eux-mêmes; elle honorera leur mémoire en jetant des fleurs sur leur tombe : vain et tardif hommage, qui ne rappelle point à la vie ceux qui l'ont perdue, et dont pourtant l'espoir les console quand ils s'immolent à leur pays.

L'assassinat de Lepelletier est encore une sorte de mystère; mais je n'oublierai jamais deux faits que je veux consigner ici : le premier, c'est que j'ai vu tous les proscrits d'aujourd'hui désespérés de cet événement; j'ai vu Buzot et Louvet en soupirer et verser des pleurs de rage, persuadés que quelque hardi montagnard avoit préparé ce coup pour l'attribuer au côté droit, et s'en faire contre lui, sur le peuple, un moyen de fanatisme. Le second, c'est que Gorsas, énonçant assez clairement cette opinion, ajoute que probablement on ne découvriroit point l'assassin, ou qu'on ne le produiroit que mort. Il est très vrai que Tallien, Parisien montagnard, commis avec un autre à sa recherche, ne joignit Paris qu'en Normandie, dans une auberge où ils dirent qu'il s'étoit brûlé la cervelle. Il est très vrai aussi que la Montagne fit une espèce de saint de Lepelletier, qui sûrement ne s'attendoit guère à cet honneur : homme foible et riche qui s'étoit donné à elle par peur, comme Héraut de Séchelles et quelques autres ci-devant de cette trempe; il ne lui devenoit très utile qu'en mourant de cette manière. L'effet de cette mort fut tel que l'avoit prévu le côté droit; et c'est une raison de plus pour s'assurer que les fugitifs ne

sont pas les auteurs de celle de Marat, quand il ne seroit point absurde de supposer que l'on commande la résolution d'une Corday, sans compter encore que l'immolation de Marat de leur part étoit une sottise dangereuse dans les circonstances et avec leur projet de venir à Paris. Ajoutons maintenant que des hommes ennemis du sang, cherchant à réprimer les excès, le meurtre et le pillage, assez courageux pour défier leurs adversaires en face, ne prennent guère de tels moyens, tandis qu'ils sont naturels à un Danton, qui faisoit dresser chez lui les listes du massacre de septembre, qui en faisoit distribuer ensuite l'éloge sous son couvert, de même qu'à ses coopérateurs, les membres du comité de surveillance, qui avoient dirigé l'opération.

Il faut étudier les séances des Jacobins dans toutes ces circonstances, voir comment avoit été préparé le 10 mars, l'histoire de la conspiration de ce jour, échouée, puis reprise, pour juger de la valeur des audacieuses inculpations qui attribuent nos maux aux sages qu'on va sacrifier.

Il est curieux de voir comment le rapporteur Amar confond les temps, les choses et les personnes; il fait de la Vendée l'ouvrage du côté droit, de la prétendue faction dont il met Roland. Or, les troubles de la Vendée ne se sont déclarés que deux mois après sa sortie du ministère; et certes, à cette époque, les brissotins n'étoient pas les meneurs de la Convention; ce n'est donc pas leur faute si l'Assemblée ne prit pas des mesures

efficaces contre ces troubles. Je dirai plus : c'est qu'avec l'activité de Roland et sa correspondance vigilante, jamais ces troubles n'eussent eu le temps de s'accroître sous son ministère; la mollesse de Garat les a laissé propager. Je sais de son premier commis que ce foible ministre avoit mis beaucoup de lenteur dans les commencemens. Champagneux lui présenta des vues sur les moyens rapides à déployer; Garat, toujours entre deux eaux, n'adopta point de plan et laissa l'étincelle produire l'embrasement.

Amar prétend que les fugitifs tentèrent, depuis leur proscription, de se réunir à la Vendée; quoi donc les en eût empêchés s'ils l'avoient voulu? Ils seroient en sûreté, et ils errent à l'aventure. Ils sont à chaque minute au moment de perdre la vie qu'ils pourroient assurer en se donnant à l'Angleterre dont on avance qu'ils furent les agens; qui donc les retient?

Calomniateurs abominables, comparables à ces insensés qui condamnèrent Socrate, aux jaloux qui perdirent Phocion, aux intrigans qui bannirent Aristide, aux scélérats qui assassinèrent Dion, vous dites au peuple : « Voilà la liberté! » et vous la violez dans ses représentans; vous prétendez lui avoir donné une constitution, et vous ne voulez pas qu'il en jouisse; vous proscrivez, emprisonnez, faites juger deux cents membres de la Convention, et vous dites qu'ils vous dominoient, qu'ils faisoient une faction. Qu'êtes-vous donc, vous qui méconnoissez tous les droits, qui vous élevez au-dessus

de toutes les autorités, qui abusez de tous les pouvoirs, qui gouvernez par le fer, qui ne prêchez que la terreur, et qui faites gémir la France sous la tyrannie la plus exécrable ? Ces hommes que vous accusez de tant de crimes, sans en prouver un seul, qu'ont-ils gagné dans cette lutte honorable, soutenue avec intrépidité contre la scélératesse ou l'aveuglement, au milieu de dégoûts sans nombre, de périls qu'ils sentoient, qu'ils annonçoient, que vous avez réunis sur leurs têtes et dont vous les accablez?

« Leurs opinions sur les colonies étoient un objet de trafic. » Eh ! ce sont les riches colons qui les haïssent; ils ne les payoient donc pas? où sont leurs biens? N'est-ce pas eux qui firent rendre un décret pour obliger tous les députés à présenter le compte et donner raison de l'augmentation de leur fortune depuis la révolution ? Vous ne poursuivîtes pas son exécution, et vous avez fait semblant de ne pas vous en souvenir en en rendant dernièrement un autre pareil qui n'aura pas plus d'effet. Vous faites juger Perrin, pourquoi donc gardez-vous Sergent, et ne faites-vous pas regorger Danton ? Cela viendra peut-être, car vous devez finir par vous détruire les uns les autres, et vous servir pour cela de vos propres mains. Mais pourquoi les femmes de vos *riches proscrits* languissent-elles dans la misère ?

Celle de Guadet, nourrice d'un enfant qui vit le jour dans ces temps malheureux, gardée chez elle, depuis le départ de son mari, par un gen-

darme qui se rit de ses pleurs, sous la surveillance d'un portier barbare, président de sa section, qui ne permet pas la sortie d'un paquet, ne subsiste que du prix de quelques effets, montres, couverts, linge, qu'elle fait vendre en cachette. Celle de Gensonné, mourante de maladie et de douleurs, ne suffit au soutien de ses deux jolis enfans que par les secours secrets de quelques amis. Celle de Brissot, gardée d'abord dans un hôtel garni, parce que les scellés étoient sur sa porte, traînée à la Force, y languiroit encore comme elle a fait durant cinq jours, au pain et à l'eau, sur la paille, faute d'argent, si une main secourable n'étoit venue lui apporter quelque soulagement. La femme de Pétion, comme celle de Roland, également prisonnières à Sainte-Pélagie, ne payent qu'à l'aide d'emprunts la mince dépense à laquelle elles se réduisent. Et toi, Chabot, où pris-tu ces sommes que tu reconnois à ta nouvelle épouse ? Et toi... Mais une récrimination, toute juste qu'elle soit, n'est pas digne de la cause des hommes célèbres que la tyrannie tient assis aujourd'hui sur la sellette d'un tribunal sanguinaire dont la composition feroit rire, si elle ne transportoit d'horreur. Et ces hommes, non encore jugés, sont réunis dans un local de la prison, au nombre de vingt-neuf, avec un lit pour cinq ! O France ! tu laisses ainsi traiter, je ne dis pas tes enfans, mais tes pères à la liberté, tes défenseurs, et tu parles de République !

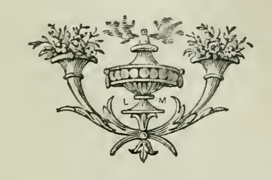
Je n'ai pas le courage de m'appesantir sur les détails révoltans de cet acte absurde d'accusation,

après la lecture publique duquel on a entendu un défenseur observer que, contre toutes les formes, aucune des pièces ne lui avoit été communiquée. A sa prière de faire délibérer le tribunal sur cette représentation et la demande en conséquence, le président chuchotte un instant à sa droite, et répond en balbutiant que l'immensité des pièces rend leur communication difficile; que, d'ailleurs, il y en a beaucoup sous les scellés chez les accusés; qu'on les fera prendre, mais qu'on va toujours procéder aux débats. Ainsi, l'on a procédé à la confection de l'acte d'accusation dans l'espérance qu'il doit être appuyé par des pièces qu'on n'a pas vues et qu'on suppose chez les accusés; ainsi l'on procède à leur jugement sans communiquer les autres pièces qu'on prétend avoir, sous prétexte de leur trop grand nombre. Et ce n'est pas là de l'imposture! Juste Ciel! jamais je n'aurois imaginé ces détails si je n'eusse été présente.

Appelée comme témoin aux débats, j'ai assisté dans cette qualité à l'ouverture de l'affaire; j'ai présumé qu'on avoit dessein de profiter pour me perdre des vérités que j'aurois le courage de dire; retirée, après la lecture de l'acte d'accusation, j'attendois mon tour d'être appelée; il n'est pas venu, on m'a ramenée dans ma prison; voici le troisième jour, on ne vient point encore. J'ai passé les heures d'attente du premier jour dans le greffe du tribunal, où j'ai parlé avec force et liberté à tous ceux qui s'y sont trouvés. Auroit-on réfléchi que cette force et cette liberté pourroient

avoir quelque effet à l'audience, qu'il vaut mieux l'éviter, dépêcher les députés sans moi et m'appeler ensuite après eux pour finir de ma personne, sans me faire un accessoire intéressant à leur cause? J'en ai peur, je désire mériter la mort en allant leur rendre témoignage tandis qu'ils vivent, et je crains de perdre cette occasion. Je suis sur les épines; j'attends l'huissier comme une âme en peine attend son libérateur : je n'ai écrit ce qu'on vient de lire que pour tromper mon impatience.

Ce 25 octobre.





NOTES

SUR MON PROCÈS ET L'INTERROGATOIRE QUI L'A COMMENCÉ

Dans les premiers instans de mon arrestation, j'imaginai d'écrire à Duperret pour le prier de faire entendre mes réclamations; sans être liée avec lui, j'avois remarqué dans son caractère cette espèce de courage qui fait que l'on ne craint pas de se mettre en avant quand il est question d'obliger, et il m'inspiroit la confiance que donne en révolution la conformité des mêmes principes. Je ne m'étois pas trompée; Duperret me répondit avec intérêt et chaleur; il ajouta à l'expression de ses sentimens quelques nouvelles sur l'état des choses et celui des députés fugitifs. Je le remerciai; je répliquai sur l'article de nos amis en exprimant mes vœux pour leur salut et celui de ma patrie. Quelques jours après, ayant fait imprimer l'interrogatoire qu'un administrateur de police étoit venu me faire subir à l'Abbaye, j'en adressai un exemplaire à Duperret; j'exprime à cette occa-

sion mon mépris pour les sots mensonges qu'Hébert venoit de débiter à mon sujet dans son *Père Duchesne*. Ces objets forment une correspondance de trois ou quatre petites lettres, y compris un billet par lequel je prévenois Duperret, ainsi que je prévins dans le temps plusieurs personnes que je jugeois s'intéresser à moi, de ma prétendue mise en liberté de l'Abbaye, transformée subitement en une nouvelle arrestation pour Sainte-Pélagie. C'est cette correspondance sur laquelle on veut fonder une accusation contre moi, comme ayant du moins indirectement entretenu des relations avec les députés rebelles du Calvados.

Le jour même de l'exécution de Brissot, je fus transférée à la Conciergerie, placée dans un lieu infect, couchée sans draps, sur un lit qu'un prisonnier voulut bien me prêter ; et le lendemain je fus interrogée au greffe du tribunal, par le juge David accompagné de l'accusateur public, en présence d'un homme que je soupçonne être un juré. On me fait d'abord de longues questions sur ce qu'étoit Roland avant le 14 juillet 1789 ; qui étoit maire à Lyon lorsque Roland fut municipal, etc. Je satisfais à ces questions par l'exact exposé des faits; mais je remarquai dès là même qu'en me demandant beaucoup de choses, on n'aimoit pas que je répondisse avec détail. Après quoi, sans transition, l'on me demande si, dans le temps de la Convention, je ne voyois pas souvent tels députés, et l'on dénomme les proscrits et les condamnés; si je n'ai pas entendu, dans leurs con-

férences, traiter de la force départementale et des moyens de l'obtenir. J'avois à expliquer que je voyois quelques-uns de ces députés comme des amis avec lesquels Roland et moi nous étions liés du temps de l'Assemblée constituante; quelques autres par occasion, comme connoissances et amenés par leurs collègues, et que je n'avois jamais vu plusieurs d'entre eux; que d'ailleurs il n'y avoit jamais eu chez Roland de comités, ni de conférences, mais qu'on y parloit seulement, en conversations publiques, de ce dont s'occupoit l'Assemblée, et de ce qui intéressoit tout le monde. La discussion fut longue et difficile, avant que je pusse faire inscrire mes réponses; on vouloit que je les fisse par *oui* et par *non*, on m'accusa de bavardage; on dit que nous n'étions pas là au ministère de l'intérieur pour y faire de l'esprit; l'accusateur public et le juge, le premier surtout, se comportèrent avec la prévention et l'aigreur de gens persuadés qu'ils tiennent un grand coupable et impatiens de le convaincre. Lorsque le juge avoit fait une question et que l'accusateur public ne la trouvoit pas de son goût, il la posoit d'une autre manière, l'étendoit et la rendoit complexe ou captieuse, interrompoit mes réponses, exigeoit qu'elles fussent abrégées : c'étoit une vexation réelle. J'ai été retenue environ trois heures, ou un peu plus, après lesquelles on a suspendu l'interrogatoire pour le reprendre le soir, disoit-on. J'attends. La volonté de me perdre me semble évidente; je n'assurerai point mes jours par une

lâcheté, mais je ne veux point prêter le flanc à la malveillance, et faciliter par des bêtises le travail de l'accusateur public, qui semble désirer que je lui prépare, dans mes réponses, l'acte d'accusation que son zèle médite contre moi.

Deux jours après, j'ai été appelée de nouveau pour la suite de l'interrogatoire. La première question a porté sur la prétendue contradiction que l'on prétendoit exister entre mes lettres à Duperret et ce que j'avois dit que je n'étois pas liée particulièrement avec lui; d'où il résultoit que je déguisois la vérité sur mes relations politiques avec les rebelles. J'ai répondu que je n'avois pas vu Duperret plus de dix fois, et jamais en particulier; qu'il étoit aisé de le voir par la première lettre que je lui adressai en lui envoyant copie de celle pour la Convention; que les lettres subséquentes étoient le résultat de l'intérêt et de la franchise avec lesquels il m'avoit répondu, etc.; qu'à l'époque où avoit commencé cette petite correspondance, il n'y avoit point de ce qu'on appeloit révolte et rébellion; que j'avois alors peu de choix à faire dans l'Assemblée pour m'adresser à une personne à laquelle je ne fusse pas tout à fait étrangère, et qui voulût se charger de mes intérêts.

D. — Demandé quels étoient avec lui nos amis communs.

R. Particulièrement Barbaroux.

— *D.* Si je n'avois pas connoissance que Roland, avant son ministère, eût été du comité de correspondance des Jacobins?

R. Oui.

— *D.* Si ce n'étoit pas moi qui me chargeois de la rédaction des lettres qu'il avoit à faire pour le comité?

R. Que je n'avois jamais prêté mes pensées à mon mari, mais qu'il pouvoit avoir quelquefois employé ma main.

— *D.* Si je ne connoissois point le bureau de formation d'esprit public établi par Roland pour corrompre les départemens, appeler une force départementale, déchirer la république suivant les projets d'une faction liberticide, etc., et si ce n'étoit pas moi qui dirigeois ce bureau?

R. Que Roland n'avoit point établi de bureau sous cette dénomination et que je n'en dirigeois aucun. Qu'après le décret de la fin d'août qui lui ordonnoit de répandre des écrits utiles, il avoit affecté à quelques commis le soin de les expédier; qu'il mettoit du zèle à l'exécution d'une loi dont l'observation devoit répandre la connoissance et l'amour de la révolution; qu'il appeloit cela la correspondance patriotique, et que ses propres écrits, loin d'exciter à la division, respiroient tous le désir de concourir au maintien de l'ordre et de la paix.

— Observé que je déguiserois en vain la vérité, comme il paroissoit évidemment, par toutes mes

réponses, que je voulois faire; que sur la porte de ce bureau même il y avoit une ridicule dénomination, et que je n'étois pas assez étrangère aux opérations de mon mari pour l'avoir ignorée; qu'inutilement je voudrois justifier Roland, et qu'une fatale expérience n'avoit que trop appris le mal qu'avoit fait ce perfide ministre, en répandant des calomnies contre les plus fidèles mandataires du peuple, et soulevant les départemens contre Paris.

R. Que, loin de déguiser la vérité, je m'honorois de lui rendre hommage même au péril de ma vie; que je n'avois jamais vu l'inscription dont on me parloit; que j'avois remarqué au contraire, dans le temps que cette dénomination se répandoit dans le public, qu'elle n'étoit pas employée dans les états imprimés des bureaux du département de l'intérieur. Quant aux attributions injurieuses faites à Roland, je n'opposois que deux faits : le premier, ses écrits qui tous renfermoient les meilleurs principes de la morale et de la politique; le deuxième, l'envoi qu'il faisoit de tous ceux imprimés par ordre de la Convention nationale, et son exactitude à faire expédier ceux des membres de cette assemblée qui passoient pour être le plus en opposition.

— *D.* Si je savois à quelle époque Roland avoit quitté Paris, et où il pouvoit être?

R. Que je le sache ou non, je ne dois ni ne veux le dire.

— Observé que cette obstination à déguiser tou-

jours la vérité montroit que je croyois Roland coupable; que je me mettois en rébellion ouverte contre la loi; que j'oubliois les devoirs d'accusée qui doit surtout la vérité à la justice, etc. L'accusateur public, qui posoit cette question, eut soin de la charger, comme toutes celles qu'il se mêloit de faire, d'épithètes outrageantes et d'expressions qui sentoient la colère. Je voulus répondre; il requit de m'interdire les détails; et lui et le juge, cherchant à se prévaloir de l'espèce d'autorité que leur donnoient leurs fonctions, employèrent tous les moyens pour me réduire au silence ou me faire parler à leur gré. Je m'indignai ; je dis que je me plaindrois en plein tribunal de cette manière vexatoire et inouïe d'interroger; que je ne m'en laissois point imposer par l'autorité; que je reconnoissois, avant tout ce que les hommes avoient institué, la raison et la nature; et me tournant du côté du greffier : « Prenez la plume, lui dis-je, et écrivez :

R. Un accusé ne doit compte que de ses faits, et non pas de ceux d'autrui. Si, durant plus de quatre mois, on n'eût pas refusé à Roland la justice qu'il sollicitoit si vivement en demandant l'apurement de ses comptes, il n'auroit pas été dans le cas de s'absenter et je ne serois pas dans le cas de taire sa résidence en supposant qu'elle me fût connue. Que je ne connoissois point de loi au nom de laquelle on pût engager à trahir les sentimens les plus chers de la nature.

Ici l'accusateur public, furieux, s'écria qu'avec une telle bavarde on n'en finiroit jamais; et il fit clore l'interrogatoire.

« Que je vous plains! lui dis-je avec sérénité. Je vous pardonne même ce que vous me dites de désobligeant : vous croyez tenir un grand coupable, vous êtes impatient de le convaincre; mais qu'on est malheureux avec de telles préventions! Vous pouvez m'envoyer à l'échafaud : vous ne sauriez m'ôter la joie que donne une bonne conscience, et la persuasion que la postérité vengera Roland et moi en vouant à l'infamie ses persécuteurs. »

On me dit de choisir un défenseur; j'indiquai Chauveau, et je me retirai en leur disant d'un air riant : « Je vous souhaite, pour le mal que vous me voulez, une paix égale à celle que je conserve, quel que soit le prix qui puisse y être attaché. »

Cet interrogatoire s'est fait dans une salle dite du conseil, où étoit une table autour de laquelle étaient rangées plusieurs personnes qui paroissoient être là pour écrire, et qui ne faisoient que m'écouter. Il y eut beaucoup d'allans et de venans, et rien ne fut moins secret que cet interrogatoire.

AU CITOYEN DUPERRET

Le 6 juin, à l'Abbaye.

Je vous adresse, brave citoyen, la copie d'une lettre que j'ai écrite à la Convention, qui lui a été adressée officiellement par le ministre de l'intérieur, et que rien encore n'a pu y faire lire. Si votre courage y peut quelque chose, je la lui recommande; si vous connoissiez quelques moyens de la faire publier, veuillez les employer.

Je ne suis toujours point interrogée, j'ignore jusqu'à quand je dois être retenue dans ces lieux qui furent le théâtre de scènes d'horreur.

Certes, avec l'*innocence* et la *vérité*, j'y suis plus libre et moins à plaindre que les bourreaux dominateurs, et ma fermeté ne s'étonne de rien ; j'ai un enfant, une famille éplorée, je ne dois rien négliger pour leur être rendue. Quoi que vous fassiez, recevez les assurances de mon estime.

---

24 juin.

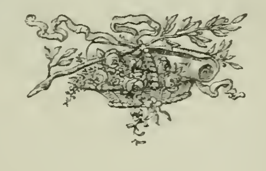
On paroît me faire sortir de l'Abbaye ; je crois revenir chez moi ; avant d'y entrer, on m'arrête pour me conduire à Sainte-Pélagie. Qui sait si de là je ne serai pas conduite ailleurs ! Ne m'oubliez pas.

Je vous dois mille remerciemens, brave citoyen, des sentimens que vous me témoignez, et surtout des excellentes choses dont vous me faites part. Mes amis et ma patrie sauvés, que m'importe le reste ! Dès que les premiers sont en sûreté, et que la majorité des départemens, jugeant l'état des choses, se dispose à l'améliorer, je n'ai plus d'inquiétude ni de regrets. Je suis fière d'être persécutée dans un moment où l'on proscrit les talens et l'honnêteté. Assurément je suis plus tranquille dans les fers que ne le sont mes oppresseurs dans l'exercice de leur injuste puissance. J'avoue que le raffinement de cruauté avec lequel ils ont ordonné ma mise en liberté pour me faire arrêter de nouveau l'instant d'après m'a enflammée d'indignation ; je n'ai plus vu jusqu'où pourroit se porter leur tyrannie ; je me suis hâtée de faire prévenir tous ceux qui prennent à moi quelque intérêt, non que je crusse qu'il y eût rien à faire, ni que mon courage s'étonnât de rien, mais afin que ces attentats fussent connus, et que notre sort ne restât pas ignoré.

Je sais que le ministre de l'intérieur a signé une lettre qu'on lui a fait écrire pour l'administration de la police, laquelle a répondu qu'elle n'avoit agi que par ordre du Comité de sûreté générale de la Convention. C'est une manière de s'entendre et de s'étayer pour se dispenser de toute faveur et pour éloigner les réclamations. Je n'ai pas envie d'en adresser à personne , car je ne veux pas m'avilir. J'attendrai ma liberté du retour du règne de

la justice, et, digne de la bonne fortune, je ne m'abattrai point dans la mauvaise.

Les nouvelles de mes amis sont le seul bien qui me touche ; vous avez contribué à me le faire goûter. Dites-leur que la connoissance de leur courage et de tout ce qu'ils sont capables de faire pour la liberté me tiennent lieu de tout ; dites-leur que mon estime, mon attachement et mes vœux les suivront partout. L'affiche de B... m'a fait un grand plaisir. Adieu, brave citoyen, votre droiture et votre intrépidité vous assurent des sentimens que je vous porte et vous conserve.





PROJET DE DÉFENSE

AU TRIBUNAL

L'ACCUSATION portée contre moi repose entièrement sur ma prétendue complicité avec des hommes appelés conspirateurs. Mes liaisons d'amitié avec un petit nombre d'entre eux sont très antérieures aux circonstances politiques qui les font considérer aujourd'hui comme coupables. Les rapports que j'ai conservés avec eux par une voie intermédiaire, à l'époque de leur départ de Paris, sont absolument étrangers aux affaires. Je n'ai point eu proprement de correspondance politique, et à cet égard je pourrois m'en tenir à une dénégation absolue : car je ne saurois être interpellée de rendre compte de mes affections particulières. Mais je puis m'honorer d'elles comme de ma conduite, et je n'ai rien à taire au public. Je dirai donc que j'ai reçu des expressions de regret sur ma détention, et l'avis que

Duperret avoit pour moi deux lettres, soit qu'elles eussent été écrites avant ou après avoir quitté Paris, soit qu'elles fussent d'un seul ou de deux de mes amis, je l'ignore. Elles ne me sont point parvenues. Duperret les avoit remises en d'autres mains, et je ne les ai jamais vues. J'ai reçu une autre fois la pressante invitation de rompre mes fers, des offres de service pour m'aider à y réussir suivant les moyens que je jugerois convenables, et pour me rendre où je trouverois bon. Je n'ai voulu me prêter à rien de semblable, par devoir et par honneur : par devoir, pour ne point exposer ceux à la garde de qui j'étois confiée; par honneur, parce que dans tous les cas je préférois courir les risques d'un procès injuste à me couvrir d'une apparence coupable par une fuite indigne de moi. J'avois bien voulu être arrêtée au 31 mai; ce n'étoit pas pour m'échapper plus tard.

Voilà à quoi se sont bornées mes relations avec mes amis fugitifs. Sans doute, si les communications n'eussent pas été interrompues, ou que je n'eusse pas été contrainte par ma captivité, j'aurois cherché à me procurer de leurs nouvelles, car je ne connois pas de loi qui me l'interdît. Eh! dans quel temps, chez quel peuple du monde, vit-on jamais traduire en crime la fidélité aux sentimens d'estime et de fraternité qui lient les hommes entre eux? Je ne juge point les mesures que prirent ceux qu'on a proscrits, elles ne m'ont pas été connues; mais je ne crois point à des intentions perverses chez ceux dont la probité, le civisme et le géné-

reux dévouement à leur pays m'étoient démontrés. S'ils ont erré, ce fut de bonne foi; ils succombent sans être avilis; ils sont à mes yeux malheureux sans être coupables. Si je le suis moi-même en faisant des vœux pour leur salut, je me déclare telle à la face de l'univers. Je n'ai pas d'inquiétude pour leur gloire, et je consens volontiers à partager celle d'être opprimée par leurs ennemis. J'ai vu ces hommes, accusés d'avoir conspiré contre leur pays, républicains déclarés, mais humains, persuadés qu'il falloit par de bonnes lois faire chérir la république de ceux mêmes qui doutoient qu'elle pût se soutenir; ce qui effectivement est plus difficile que de les tuer. L'histoire de tous les siècles a prouvé qu'il falloit beaucoup de talens pour amener les hommes à la vertu par de bonnes lois, tandis qu'il suffit de la force pour les opprimer par la terreur ou les anéantir par la mort. Je les ai vus prétendre que l'abondance, comme le bonheur, ne pouvoit résulter que d'un régime équitable, protecteur et bienfaisant; que la toute-puissance des baïonnettes produisoit bien la peur, mais non pas du pain. Je les ai vus animés du plus vif enthousiasme pour le bien du peuple, dédaigner de le flatter, résolus à périr victimes de son aveuglement plutôt que de le tromper. J'avoue que ces principes et cette conduite m'ont paru totalement différer de ceux des tyrans ou des ambitieux qui cherchent à plaire au peuple pour le subjuguer. Elle m'a inspiré la plus profonde estime pour ces hommes généreux; cette erreur, si c'en est une,

m'accompagnera dans le tombeau, et je m'honorerai de suivre ceux que je n'ai pu accompagner.

Ma défense, j'ose le dire, est plus nécessaire à ceux qui veulent s'éclairer de bonne foi qu'elle ne l'est à moi-même. Tranquille et satisfaite dans le sentiment d'avoir rempli mes devoirs, j'envisage l'avenir avec sérénité. Mes goûts sérieux, mes habitudes studieuses, m'ont tenue également éloignée des folies de la dissipation et du tracas de l'intrigue. Amie de la liberté, dont la réflexion m'avoit fait juger le prix, j'ai vu la révolution avec transport, persuadée que c'étoit l'époque du renversement de l'arbitraire que je hais, de la réforme d'abus dont j'avois souvent gémi en m'attendrissant sur le sort de la classe malheureuse. J'ai suivi les progrès de la révolution avec intérêt, je m'entretenois de la chose publique avec chaleur; mais je n'ai point dépassé les bornes qui m'étoient imposées par mon sexe. Quelques talens peut-être, assez de philosophie, un courage plus rare, et qui me permettoit de ne point affoiblir dans les dangers celui de mon mari; voilà probablement ce qu'auront indiscrètement vanté ceux qui me connoissent, et ce qui m'a fait des ennemis parmi ceux qui ne me connoissent pas. Roland a pu m'employer quelquefois comme un secrétaire, et la fameuse lettre au roi, par exemple, est copiée toute entière de ma main; ce seroit une assez bonne pièce à joindre à mon procès, si c'étoient les Autrichiens qui me le fissent, et qu'ils s'avisassent

d'étendre la responsabilité d'un ministre jusque sur sa femme. Mais Roland avoit depuis longtemps fait connoître ses lumières et son amour des grands principes, les preuves en existent dans de nombreux ouvrages imprimés depuis quinze ans. Son savoir et sa probité sont bien à lui, et il n'avoit pas besoin d'une femme pour être un sage ministre. Jamais il ne s'est tenu chez lui de conférences ni de conciliabules; ses collègues, quels qu'ils fussent, quelques amis et ses connoissances, se réunissoient chez lui à table une fois la semaine; là, dans des conversations très publiques, on s'entretenoit ouvertement de ce qui intéressoit tout le monde. Du reste, les écrits de ce ministre respirant tous l'amour de l'ordre et de la paix, exposant d'une manière touchante les meilleurs principes de la morale et de la politique, attesteront à jamais sa sagesse, de même que ses comptes prouveront sa pureté.

Je reviens au délit qui m'est imputé : j'observe que je n'avois point de liaison avec Duperret; je l'avois vu quelquefois durant le ministère de mon mari; il n'étoit pas venu chez moi depuis six mois que Roland n'étoit plus en place. Je puis faire la même remarque pour les autres députés mes amis; ce qui sûrement ne s'accorde point avec la supposition d'intelligence et de conspiration qu'on nous prête. Il est évident, par ma première lettre à Duperret, que je n'écrivis à ce député que par la difficulté de m'adresser à tout autre, et dans l'idée qu'il se prêteroit volontiers à m'obliger. Ainsi ma

correspondance avec lui n'étoit pas projetée; elle n'étoit pas la suite d'aucune liaison précédente, et elle n'avoit d'ailleurs qu'un objet particulier. Elle devint une occasion d'avoir des nouvelles de ceux qui venoient de s'absenter, et avec lesquels j'étois liée d'amitié fort indépendamment de toutes les considérations politiques. Celles-ci n'entrèrent pour rien dans l'espèce de relation que je conservai durant les premiers instans de leur absence. Aucun monument ne dépose contre moi à cet égard; ceux que l'on cite feroient seulement penser que je partageois les opinions et les sentimens de ceux qu'on appelle les conspirateurs. Cette induction est fondée, je l'avoue hautement, et je me glorifie de cette conformité. Mais je ne leur donnai point de manifestation dont on puisse me faire un crime et qui tendît à rien troubler. Or, pour établir une complicité dans un projet quelconque, il faut ou avoir donné des conseils, ou avoir fourni des moyens; je n'ai fait ni l'un ni l'autre; je ne suis donc pas répréhensible aux yeux de la loi; il n'y en a point qui me condamne, il n'existe pas de fait pour l'application d'aucune.

Je sais qu'en révolution la loi, comme la justice, est souvent oubliée; et la preuve, c'est que je suis ici. Je ne dois mon procès qu'aux préventions, aux haines violentes qui se développent dans les grandes agitations, et s'exercent pour l'ordinaire contre ceux qui ont été en évidence ou auxquels on connoît quelque caractère. Il eût été facile à mon courage de me soustraire au jugement que je

prévoyois; j'ai cru qu'il étoit plus convenable de le subir; j'ai cru devoir cet exemple à mon pays, j'ai cru que, si je devois être condamnée, il falloit laisser à la tyrannie l'odieux d'immoler une femme qui n'eut d'autre crime que quelques talens dont elle ne se prévalut jamais, un grand zèle pour le bien de l'humanité, le courage d'avouer ses amis malheureux et de rendre hommage à la vertu au péril de sa vie. Les âmes qui ont quelque grandeur savent s'oublier elles-mêmes; elles sentent qu'elles se doivent à l'espèce entière, et elles ne s'envisagent que dans la postérité. J'appartiens à Roland vertueux et persécuté; je fus liée avec des hommes que l'aveuglement et la haine de la jalouse médiocrité ont fait proscrire et immoler. Il est nécessaire que je périsse à mon tour, parce qu'il est dans les principes de la tyrannie de sacrifier ceux qu'elle a violemment opprimés, et d'anéantir jusqu'aux témoins de ses excès. A ce double titre, vous me devez la mort, et je l'attends. Quand l'innocence marche au supplice où la condamnent l'erreur et la perversité, c'est à la gloire qu'elle arrive.

Puissé-je être la dernière victime immolée aux fureurs de l'esprit de parti! Je quitterai avec joie cette terre infortunée qui dévore les gens de bien et s'abreuve du sang des justes.

Vérité! patrie! amitié! objets sacrés, sentimens chers à mon cœur, recevez mon dernier sacrifice. Ma vie vous fut consacrée, vous rendrez ma mort également douce et glorieuse.

Juste Ciel ! éclaire ce peuple malheureux pour lequel je désirai la liberté!... La liberté! Elle est pour les âmes fières qui méprisent la mort et savent à propos la donner. Elle n'est pas pour ces hommes foibles qui temporisent avec le crime, en couvrant du nom de prudence leur égoïsme et leur lâcheté. Elle n'est pas pour ces hommes corrompus qui sortent du lit de la débauche ou de la fange de la misère pour s'abreuver dans le sang qui ruisselle des échafauds. Elle est pour le peuple sage qui chérit l'humanité, pratique la justice, méprise ses flatteurs, connoît ses vrais amis et respecte la vérité. Tant que vous ne serez pas un tel peuple, ô mes concitoyens! vous parlerez vainement de la liberté : vous n'aurez qu'une licence dont vous tomberez victimes chacun à votre tour; vous demanderez du pain, on vous donnera des cadavres, et vous finirez par être asservis.

Je n'ai point dissimulé mes sentimens ni mes opinions. Je sais qu'une dame romaine fut envoyée au supplice, sous Tibère, pour avoir pleuré son fils; je sais que, dans un temps d'aveuglement et de fureur d'esprit de parti, quiconque ose s'avouer l'ami de condamnés ou de proscrits s'expose à partager leur fortune. Mais je méprise la mort, je n'ai jamais craint que le crime, et je n'assurerois pas mes jours au prix d'une lâcheté. Malheur au temps, malheur au peuple où la force de rendre hommage à la vérité méconnue peut exposer à des périls, et trop heureux alors qui se sent capable de les braver!

C'est à vous de juger maintenant s'il convient à vos intérêts de me condamner, à défaut de preuves, sur de simples opinions et sans l'appui d'aucune loi.





APERÇU

DE CE QUI ME RESTOIT A TRAITER

POUR SERVIR DE DERNIER SUPPLÉMENT

AUX MÉMOIRES [1]

ES manuscrits que m'avoit laissés M. Roland me le firent mieux connoître, durant les dix-huit mois qu'il passa en Italie, que n'eussent pu faire de fréquentes visites. C'étoit des voyages, des réflexions, des projets d'ouvrages, des anecdotes qui lui étoient personnelles; une âme forte, une probité austère, des principes rigoureux, du savoir et du goût, s'y montroient à découvert.

1. J'ai laissé mon dernier cahier à Vincennes; j'allois parler de Carraccioli, que j'y ai vu chez le chanoine, et dont les lettres, sous le nom de Ganganelli, avoient fait quelque fortune, quoiqu'elles fussent souvent une répétition de lui-même dans ses nombreux petits ouvrages. Mais, à suivre ainsi les choses pied à pied, j'aurois à faire un long travail, pour lequel je n'ai plus assez à vivre; je me borne à un aperçu.

Né dans l'opulence, d'une famille ancienne, distinguée dans la robe par son intégrité, il avoit vu, jeune encore, la fortune s'évanouir par le défaut d'ordre d'une part, et de l'autre les excès de la dépense. Le dernier de cinq frères à qui l'on fit prendre parti dans l'Église, il avoit, seul et sans secours, quitté la maison paternelle à l'âge de dix-neuf ans pour ne point s'engager dans les ordres ni dans le commerce auquel il répugnoit également. Arrivé à Nantes de son premier vol, il s'y étoit placé chez un armateur pour s'instruire de différentes choses, avec le projet de passer aux Indes. Les arrangemens étoient pris; un crachement de sang survint et lui fit défendre la mer s'il n'y vouloit périr : il se rendit à Rouen, où M. Godinot, son parent, inspecteur des manufactures, lui proposa d'entrer dans cette partie d'administration : il s'y détermina, s'y distingua bientôt par son activité, son travail, et s'y trouva enfin utilement placé.

Les voyages et l'étude partageoient son temps et remplissoient sa vie. Avant de partir pour l'Italie, il avoit amené chez mon père son frère le plus chéri, bénédictin, alors prieur au collège de Clugny à Paris; c'étoit un homme d'esprit, de mœurs douces et d'un caractère aimable. Il venoit me voir quelquefois et me communiquer les notes que son frère lui faisoit passer : car, à mesure qu'il voyageoit, il couchoit ses observations par écrit; ce sont ces notes qu'à son retour il coupa en lettres et fit publier, en confiant leur

impression à des amis qu'il avoit à Dieppe, et dont l'un d'eux, fou de l'italien, renchérit sur les passages de cette langue en les multipliant. Cet ouvrage, plein de choses, ne manque que d'une meilleure rédaction pour être le premier en rang dans les voyages d'Italie. Le refondre a été l'un de nos projets depuis que nous sommes unis; mais je voulois voir aussi l'Italie; le temps et les événemens nous ont entraînés d'un autre côté.

Au retour de M. Roland, je me trouvai un ami; sa gravité, ses mœurs, ses habitudes, toutes consacrées au travail, me le faisoient considérer pour ainsi dire sans sexe, ou comme un philosophe qui n'existoit que par la raison. Une sorte de confiance s'établit, et, par le plaisir qu'il trouva près de moi, il contracta par degrés le besoin d'y venir toujours plus souvent. Il y avoit près de cinq ans que j'avois fait sa connoissance lorsqu'il me déclara des sentimens tendres; je n'y fus pas insensible, parce que j'estimois sa personne plus qu'aucune que j'eusse connue jusqu'alors; mais j'avois remarqué qu'il ne l'étoit pas lui-même, ou par sa famille, à toutes les choses extérieures. Je lui dis franchement que sa recherche m'honoroit, et que j'y répondrois avec plaisir, mais que je ne me croyois pas un bon parti pour lui; je lui développai alors sans réserve l'état de la maison; elle étoit ruinée. J'avois échappé, par des comptes que je pris enfin sur moi de demander à mon père, au risque d'éprouver sa disgrâce, cinq cents livres de rente qui faisoient, avec ma garde-robe, tout

le reste de cette apparente fortune dans laquelle j'avois été élevée.

Mon père étoit jeune; ses erreurs pouvoient l'entraîner à contracter des dettes que son impuissance à les remplir rendroit déshonorantes; il pouvoit faire un mauvais mariage et ajouter à ces maux des enfans qui porteroient mon nom dans la misère, etc., etc., etc. J'étois trop fière pour vouloir m'exposer à la malveillance d'une famille qui ne s'honoreroit point de mon alliance, ou à la générosité d'un époux qui n'y trouveroit que des chagrins; je conseillai M. Roland, comme auroit pu faire un tiers étranger, pour le dissuader de songer à moi. Il persista; je fus touchée, et je consentis à ce qu'il fît auprès de mon père les démarches nécessaires; mais, préférant de s'exprimer par écrit, il fut résolu qu'il ne s'ouvriroit que par lettre lorsqu'il seroit retourné à sa résidence; et nous passâmes le reste du temps de son voyage d'alors à Paris à nous voir tous les jours; je le considérai comme l'être auquel je devois unir ma destinée, et je m'attachai à lui. Dès qu'il fut retourné à Amiens, il écrivit à mon père pour lui exposer ses vœux et ses desseins.

Mon père trouva la lettre sèche; il n'aimoit pas la roideur de M. Roland, ne se soucioit guère d'avoir pour gendre un homme austère dont les regards lui paroissoient ceux d'un censeur; il lui répondit avec dureté, impertinence, et me montra le tout quand il eut fait partir sa réponse. Je pris sur-le-champ ma résolution. J'écrivis à M. Roland

que l'événement n'avoit que trop justifié mes craintes à l'égard de mon père; que je ne voulois pas lui causer d'autres disgrâces, que je le priois d'abandonner son projet. Je déclarai à mon père ce que sa conduite m'avoit mis dans le cas de faire; j'ajoutai qu'après cela il ne seroit point étonné que je prisse une situation nouvelle, et que je me retirois dans un couvent. Mais, comme je lui savois quelques dettes pressantes, je lui laissai la portion d'argenterie qui m'appartenoit pour y satisfaire; je louai un petit appartement à la Congrégation, et j'y établis ma retraite, bien décidée à réduire mes besoins sur mes revenus. Je le fis; j'aurois à donner des détails très piquans sur cet état où je commençai d'user des ressources d'une âme forte. Je calculai sévèrement ma dépense, en mettant de côté pour des cadeaux à faire aux gens de service de la maison. Des pommes de terre, du riz, des haricots cuits dans un pot avec quelques grains de sel et un peu de beurre, varioient mes alimens et faisoient ma cuisine sans me prendre beaucoup de temps.

Je sortois deux fois la semaine : l'une pour visiter mes grands-parens, l'autre pour me rendre chez mon père, donner un coup d'œil à son linge, emporter ce qu'il étoit nécessaire de lui raccommoder. Le reste du temps, fermée sous mon toit de neige, comme je l'appelois, car je logeois près du ciel et c'étoit dans l'hiver, sans vouloir faire de société habituelle avec les dames pensionnaires, je me livrois à l'étude; je fortifiois mon cœur contre

l'adversité, je me vengeois à mériter le bonheur du sort qui ne me l'accordoit pas. Tous les soirs, la sensible Agathe venoit passer une demi-heure près de moi; les douces larmes de l'amitié accompagnoient les effusions de son cœur; un tour de jardin, aux heures où chacun étoit retiré, faisoit ma promenade solitaire; la résignation d'un esprit sage, la paix d'une bonne conscience, l'élévation d'un caractère qui défie l'infortune, ces habitudes laborieuses qui font couler si rapidement les heures, ce goût délicat d'une âme saine qui trouve dans le sentiment de l'existence et celui de sa propre valeur des dédommagemens inconnus au vulgaire, tels étoient mes trésors. Je n'étois pas toujours sans mélancolie, mais elle avoit ses charmes; et, si je n'étois point heureuse, j'avois en moi tout ce qu'il falloit pour l'être; je pouvois m'enorgueillir de savoir me passer de ce qui me manquoit d'ailleurs.

M. Roland, étonné, affligé, continua de m'écrire en homme qui ne cessoit point de m'aimer, mais que la conduite de mon père avoit blessé : il vint au bout de cinq ou six mois, et s'enflamma en me revoyant à la grille où je conservois cependant le visage de la prospérité. Il voulut me sortir de cette clôture, m'offrit de nouveau sa main, me fit presser de l'accepter par son frère le bénédictin. Je réfléchis profondément à ce que je devois faire. Je ne me dissimulai point qu'un homme qui auroit eu moins de quarante-cinq ans n'auroit pas attendu plusieurs mois pour me déterminer à changer de

résolution, et j'avoue bien que cela même avoit réduit mes sentimens à une mesure qui ne tenoit rien de l'illusion; je considérai, d'autre part, que cette insistance, aussi très réfléchie, m'assuroit que j'étois appréciée, et que, s'il avoit vaincu sa susceptibilité aux désagrémens extérieurs que pouvoit offrir mon alliance, j'en étois d'autant plus assurée d'une estime que je n'aurois pas de peine à justifier. Enfin, si le mariage étoit, comme je le pensois, un lien sévère, une association où la femme se charge pour l'ordinaire du bonheur des deux individus, ne valoit-il pas mieux exercer mes facultés, mon courage, dans cette tâche honorable que dans l'isolement où je vivois?

J'aurois à développer ici des réflexions fort sages, je crois, qui me déterminèrent; et cependant je n'avois pas fait toutes celles que les circonstances auroient pu me suggérer, mais que l'expérience seule permet d'apercevoir. Je devins la femme d'un véritable homme de bien, qui m'aima toujours davantage à mesure qu'il me connut mieux. Mariée dans tout le sérieux de la raison, je ne trouvai rien qui m'en tirât; je me dévouai avec une plénitude plus enthousiaste que calculée. A force de ne considérer que la félicité de mon partenaire, je m'aperçus qu'il manquoit quelque chose à la mienne; je n'ai pas cessé un seul instant de voir dans mon mari l'un des hommes les plus estimables qui existent, et auquel je pouvois m'honorer d'appartenir; mais j'ai senti souvent qu'il manquoit entre nous de parité, que l'ascendant

d'un caractère dominateur, joint à celui de vingt années plus que moi, rendoit de trop l'une de ces deux supériorités. Si nous vivions dans la solitude, j'avois des heures quelquefois pénibles à passer; si nous allions dans le monde, j'y étois aimée de gens dont je m'apercevois que quelques-uns pourroient trop me toucher. Je me plongeai dans le travail avec mon mari, autre excès qui eut son inconvénient : je l'habituai à ne savoir se passer de moi pour rien au monde, ni dans aucun instant.

J'honore, je chéris mon mari comme une fille sensible adore un père vertueux à qui elle sacrifieroit même son amant; mais j'ai trouvé l'homme qui pouvoit être cet amant, et, demeurant fidèle à mes devoirs, mon ingénuité n'a pas su cacher les sentimens que je leur soumettois. Mon mari, excessivement sensible et d'affection et d'amour-propre, n'a pu supporter l'idée de la moindre altération dans son empire; son imagination s'est noircie, sa jalousie m'a irritée; le bonheur a fui loin de nous; il m'adoroit, je m'immolois à lui, et nous étions malheureux.

Si j'étois libre, je suivrois partout ses pas pour adoucir ses chagrins et consoler sa vieillesse; une âme comme la mienne ne laisse point ses sacrifices imparfaits. Mais Roland s'aigrit à l'idée d'un sacrifice, et la connoissance une fois acquise que j'en fais un pour lui renverse sa félicité; il souffre de le recevoir et ne peut s'en passer.

Le développement et de tout ceci et de l'em-

ploi des années qui l'ont précédé offriroit de grandes lumières pour la connoissance du cœur humain, et de grandes leçons aux gens sensibles.

La première année de mon mariage se passa tout entière à Paris, où Roland étoit appelé par les intendans du commerce qui vouloient faire de nouveaux règlemens de manufactures; règlemens que Roland combattit de toutes ses forces, par les principes de liberté qu'il portoit partout. Il faisoit imprimer la description qu'il avoit faite, pour l'Académie, de quelques arts, et il mettoit au net ses manuscrits sur l'Italie; il me fit son copiste et son correcteur d'épreuves; j'en remplissois la tâche avec une humilité dont je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je me la rappelle, et qui paroît presque inconciliable avec un esprit aussi exercé que je l'avois; mais elle couloit de mon cœur; je respectois si franchement mon mari que je supposois aisément qu'il voyoit mieux que moi; et j'avois tant de crainte d'une ombre sur son visage, il tenoit si bien à ses opinions, que je n'ai acquis qu'après assez longtemps la confiance de le contredire.

Je suivis alors un cours d'histoire naturelle et un cours de botanique; c'étoit l'unique et laborieuse récréation de mes occupations de secrétaire et de ménagère : car, vivant en hôtel garni, puisque notre domicile n'étoit point à Paris, et m'étant aperçue que la délicate santé de mon mari ne s'accommodoit pas de toutes les cuisines, je prenois le soin de lui préparer moi-même les plats

qui lui convenoient. Nous passâmes quatre années à Amiens; j'y fus mère et nourrice, sans cesser de partager le travail de mon mari, qui s'étoit chargé d'une partie considérable de la nouvelle encyclopédie. Nous ne quittions le cabinet que pour des promenades hors de la ville; je fis un herbier des plantes de la Picardie, et l'étude de la botanique aquatique donna lieu à l'*Art du tourbier*. Des maladies fréquentes me donnèrent des inquiétudes pour la conservation de Roland; mes soins ne lui furent pas inutiles, ce fut un nouveau lien; il me chérissoit pour mon dévouement; je m'attachois à lui par le bien que je lui faisois.

Il avoit connu en Italie un jeune homme dont il estimoit beaucoup l'âme douce et honnête, et qui, revenu avec lui en France, où il s'adonna à l'étude de la médecine, devint notre ami particulier. C'est Lanthenas, que j'aurois estimé davantage, si la révolution, cette pierre de touche des hommes, en le poussant dans les affaires, n'eût mis à découvert la foiblesse de son caractère et sa médiocrité. Il a des vertus privées, mais sans agrémens séducteurs; il convenoit beaucoup à mon mari; il s'attacha beaucoup à nous deux; je l'aimai, le traitai comme mon frère, je lui en donnai le nom. Son attachement, son honnêteté, ne se sont de longtemps démentis. Il voulut venir demeurer avec nous; Roland l'agréoit, je m'y opposai parce que je jugeai qu'un sacrifice aussi complet dans un homme de son âge et avec l'affection qu'il témoignoit entraînoit secrètement

l'idée d'un retour que mes principes me défendoient et que d'ailleurs il n'eût pas obtenu de moi. C'étoit un bon et tendre frère, mais il ne pouvoit être autre pour mon cœur, et ce sentiment me rendoit d'autant plus libre et franche dans l'intimité établie entre nous trois. Lanthenas, apparemment comme le vulgaire, content de ce qu'il a lorsque d'autres n'obtiennent pas davantage, s'aperçut que je ne demeurois point insensible, en devint malheureux et jaloux; rien ne rend si maussade et même injuste; je le sentis, et j'étois trop fière pour l'épargner; il s'éloigna d'autant plus furieux, imaginant le pis; ses opinions mêmes prirent une nouvelle teinte; son cœur l'empêchoit d'être féroce comme les montagnards, mais il ne vouloit plus voir comme moi, et bien moins comme celui qu'il me voyoit chérir; il prétendit se mettre entre le côté droit dont il blâmoit les passions, et le côté gauche dont il ne pouvoit approuver les excès; il fut moins que rien, et se fit mépriser des deux parts.

Sophie épousa, pendant mon séjour à Amiens, le chevalier de Gomiécourt, qui vivoit à six lieues de là, en fermier, dans sa terre. Henriette, qui avoit aimé M. Roland et à qui sa famille auroit voulu la marier, approuva hautement la préférence qu'il m'avoit donnée, avec cette touchante sincérité qui honore son caractère et cette générosité d'âme qui la fait aimer. Elle se maria au vieil de Vouglans, devenu veuf, et à qui confesseur et médecin conseillèrent de reprendre femme, quoiqu'il

eût soixante-quinze ans. Toutes deux sont veuves; Sophie est redevenue dévote; et sa poitrine attaquée la rend très languissante et fait craindre pour ses jours nécessaires à deux jolis enfants. Les différences de notre moral, quant au caractère et aux opinions, ont, avec l'éloignement et les affaires, relâché notre liaison sans la rompre. Henriette, libre, toujours vive et affectueuse, est venue me voir dans ma captivité, où elle auroit voulu prendre ma place pour assurer mon salut.

Roland avoit désiré, au commencement de notre mariage, que je visse peu mes bonnes amies; je me pliai à ses vœux, et je ne repris la liberté de les fréquenter davantage que lorsque le temps eut inspiré à mon mari assez de confiance pour lui ôter toute inquiétude de concurrence d'affection. C'étoit mal vu; le mariage est grave et austère; si vous ôtez à une femme sensible les douceurs de l'amitié avec des personnes de son sexe, vous diminuez un aliment nécessaire et vous l'exposez. Que de développemens à donner à cette vérité!...

Nous étions passés dans la généralité de Lyon en 1784; nous nous fixâmes à Villefranche, dans la maison paternelle de M. Roland, où vivoit encore sa mère, de l'âge du siècle, et son frère aîné, chanoine et conseiller. J'aurois de nombreux tableaux à faire des mœurs d'une petite ville et de leur influence; des chagrins domestiques d'une vie compliquée avec une femme respectable par son âge, terrible par son humeur, et entre deux frères dont le cadet avoit la passion de l'indépen-

dance, et l'aîné l'habitude et les préjugés de la domination.

Durant deux mois de l'hiver nous demeurions à Lyon, que j'ai bien connu et dont j'aurois beaucoup à dire. Ville superbe par sa situation et son matériel, florissante par ses manufactures et son commerce, intéressante par ses antiquités et ses collections, brillante par sa richesse, dont l'empereur Joseph fut jaloux, et qui s'annonçoit comme une magnifique capitale; aujourd'hui vaste tombeau où s'agitent les victimes d'un gouvernement cent fois plus atroce que le despotisme même sur les ruines duquel il s'est élevé.

Nous allions à la campagne dans l'automne; et, après la mort de Mme La Platière, ma belle-mère, nous y passâmes la plus grande partie de l'année. La paroisse de Thézée, à deux lieues de Villefranche, où existe le clos La Platière, est un pays aride par le sol, riche par ses vignes et ses bois; c'est la dernière région du vignoble avant les hautes montagnes du Beaujolais. C'est là que mes goûts simples se sont exercés dans tous les détails de l'économie champêtre et vivifiante; c'est là que j'ai appliqué pour le soulagement de mes voisins quelques connoissances acquises; je devins le médecin du village, d'autant plus chéri qu'il donnoit des secours au lieu de demander des rétributions, et que le plaisir d'être utile rendoit ses soins aimables. Comme l'homme des champs donne aisément sa confiance à qui lui fait du bien! On dit qu'il n'est point reconnoissant; il est vrai que je ne prétendois

pas que personne me fût obligé ; mais on m'aimoit, et, lorsque je faisois des absences, j'étois pleurée. J'ai eu aussi des scènes plaisantes, et de bonnes femmes sont quelquefois venues me chercher de trois ou quatre lieues, avec un cheval, pour me prier d'aller sauver de la mort quelqu'un d'abandonné par le médecin. J'eus à sauver mon mari en 1789, dans une maladie affreuse où les ordonnances des docteurs ne l'eussent point délivré sans ma surveillance. Je passai douze jours sans dormir, sans me déshabiller, six mois dans l'inquiétude et les agitations d'une convalescence périlleuse, et je ne fus pas même indisposée, tant le cœur donne de forces et double l'activité.

La révolution survint et nous enflamma; amis de l'humanité, adorateurs de la liberté, nous crûmes qu'elle venoit régénérer l'espèce, détruire la misère flétrissante de cette classe malheureuse sur laquelle nous nous étions si souvent attendris ; nous l'accueillîmes avec transport. Nos opinions indisposèrent à Lyon beaucoup de gens qui, habitués au calcul du commerce, ne concevoient pas que par philosophie l'on provoquât et applaudît des changemens qui n'étoient bons qu'aux autres; ils devinrent par cela seul ennemis de M. Roland; dès lors d'autres le prisèrent davantage. On le porta dans la municipalité de première formation; il s'y prononça par son inflexible droiture ; on le craignit, et la calomnie, d'une part, se mit en campagne, tandis que de l'autre l'affection ou l'impartialité le défendoit. Député, pour les intérêts de la ville,

auprès de l'Assemblée constituante, il vint à Paris ; nous y passâmes près d'un an : j'ai dit ailleurs comment nous y connûmes plusieurs membres de cette assemblée, et nous liâmes naturellement avec ceux qui, comme nous, n'aimoient pas la liberté pour eux, mais pour elle, et qui avec nous partagent aujourd'hui le sort commun à presque tous ses fondateurs, ainsi qu'aux vrais amis de l'humanité, tels que Dion, Socrate, Phocion et tant d'autres de l'antiquité; Barnevelt et Sidney, dans les temps modernes.

Mon mari m'avoit fait faire le voyage d'Angleterre en 84, celui de Suisse en 87 ; j'ai connu des personnages intéressans dans ces deux pays; nous sommes demeurés en relation avec plusieurs ; j'ai encore eu des nouvelles, il n'y a pas un an, de Lavater, ce célèbre pasteur de Zurich, connu par ses écrits, sa brillante imagination, son cœur affectueux et la pureté de ses mœurs : l'honnête et savant Gosse de Genève gémit sûrement de la persécution que nous essuyons; je ne sais ce qu'est devenu l'habile Dezach, parcourant dernièrement l'Allemagne, autrefois professeur à Vienne, que j'ai vu souvent à Londres, où Roland ferrailloit avec lui chez Banks, le président de la Société royale, qui réunissoit les savans de son pays et les étrangers passant à Londres. J'ai voyagé avec le plaisir et l'utilité que donne la compagnie d'un homme qui connoît déjà les lieux et qui les a bien vus; j'ai

observé et couché par écrit ce dont j'étois le plus frappée. J'ai visité également quelques parties de la France : la révolution a empêché nos courses dans celles du Midi, et le voyage d'Italie, dont j'avois le désir et l'espérance. Amoureux de la chose publique, elle s'est emparée de toutes nos idées; elle a subjugué tous nos projets; nous nous sommes livrés à la passion de la servir. On aura vu, dans le morceau *Premier Ministère,* comme Roland fut placé dans le gouvernement, pour ainsi dire à son insu, et sa conduite publique ne peut manquer de prouver à l'impartiale postérité son désintéressement, ses lumières et ses vertus.

Mon père, dont nous n'avions pas eu à nous louer, ne fit ni mariage ni engagemens très onéreux; nous payâmes quelques dettes qu'il avoit contractées, et le décidâmes à se retirer des affaires, qui ne pouvoient être pour lui que malheureuses, en lui assurant une pension. Quelque funestes qu'eussent été pour lui ses erreurs, dans lesquelles venoit encore de s'écouler la petite succession de ma grand'maman, et quoiqu'il eût à s'applaudir de nos procédés, il avoit le cœur trop haut pour ne pas beaucoup souffrir de nous devoir; cet état d'irritation pour l'amour-propre l'empêcha parfois d'être juste, même envers ceux qui ambitionnoient de le satisfaire; il est mort après soixante ans, dans le rude hiver de 87 à 88, d'un catarrhe dont il étoit incommodé depuis longtemps.

Mon cher oncle mourut à Vincennes en 89; nous perdîmes peu après le frère bien-aimé de mon

mari; il avoit fait avec nous le voyage de Suisse, étoit devenu prieur et curé à Longpont, fut nommé électeur de son canton, où il prêchoit la liberté comme il y pratiquoit les vertus évangéliques; avocat et médecin de ses paroissiens, trop sage pour un moine, il fut persécuté des ambitieux de son ordre, et souffrit beaucoup de tracasseries dont le chagrin accéléra sa fin. Ainsi partout, dans tous les temps, les bons succombent: ils ont donc un autre monde où ils doivent revivre, ou ce ne seroit pas la peine de naître en celui-ci!

Calomniateurs aveugles! suivez Roland à la piste, épluchez sa vie, observez la mienne, consultez les sociétés où nous avons vécu, les villes où nous sommes demeurés, la campagne où l'on ne se dissimule pas; examinez.... Plus vous nous verrez de près, plus vous aurez de dépit: voilà pourquoi vous voulez nous anéantir.

On a reproché à Roland d'avoir sollicité des lettres de noblesse; voici la vérité. Sa famille en avoit les privilèges, depuis plusieurs siècles, par charges, mais qui ne les transmettoient point; et par l'opulence qui en soutient toutes les marques, armoiries, chapelle, livrée, fief, etc. L'opulence disparut; elle fut suivie d'une médiocrité honnête, et Roland avoit la perspective de finir ses jours dans un domaine, le seul qui resta à sa famille et qui appartient encore à son aîné; il crut avoir droit par son travail à assurer à ses descendans un avantage dont ses auteurs avoient joui, et qu'il auroit dédaigné d'acheter. Il présente ses titres en con-

séquence, pour obtenir des lettres de reconnoissance de noblesse ou d'anoblissement. C'étoit au commencement de 84; je ne sais quel est l'homme qui, à cette époque et dans sa situation, eût cru contraire à la sagesse d'en faire autant. Je vins à Paris; je vis bientôt que les nouveaux intendans du commerce, jaloux de son ancienneté dans une partie d'administration où il en savoit plus qu'eux, en contradiction avec ses opinions sur la liberté du commerce qu'il défendoit avec vigueur, en lui donnant les attestations requises de ses grands travaux, qu'ils ne pouvoient refuser, n'y mettroient pas l'accent qui fait réussir. Je jugeai que c'étoit une idée à laisser dormir, et je ne poussai point les tentatives.

Ce fut alors qu'apprenant les changemens dont j'ai parlé à l'article curieux de *Lazowski*, je demandai et j'obtins la translation de Roland à Lyon, dont la place le rapprochoit de son pays et le mettoit dans sa famille, où je savois qu'il désiroit de se retirer par la suite. Patriotes du jour, qui avez eu besoin de la révolution pour devenir quelque chose, apportez vos œuvres, et osez comparer!

Treize années passées en divers lieux, dans un travail continuel, avec des relations très variées, et dont les dernières tiennent si particulièrement à l'histoire du jour, fourniroient la quatrième et la plus intéressante partie des Mémoires. Les mor-

ceaux détachés qu'on trouvera dans mes *Portraits et Anecdotes* en tiendront lieu : je ne sais plus conduire la plume au milieu des horreurs qui déchirent ma patrie ; je ne puis vivre sur ses ruines, j'aime mieux m'y ensevelir. Nature, ouvre ton sein !... Dieu juste, reçois-moi !

A trente-neuf ans.





NOTES

DU TOME PREMIER

Les *Mémoires* de Mme Roland ont été publiés d'après un manuscrit laissé par elle, et qui se trouve maintenant à la Bibliothèque nationale. Leur premier éditeur, Bosc, l'ami intime de la famille, qui les fit paraître en 1795, crut devoir y faire quelques suppressions et y apporter certaines modifications.

Champagneux, le gendre de Mme Roland, qui les publia après lui, se rapporta à cette première édition, et fit même quelques suppressions nouvelles. De plus, il crut devoir fondre ensemble, afin d'éviter des redites, la portion retrouvée des *Notices historiques,* que Mme Roland avait crues toutes perdues, et ce qu'elle avait écrit ensuite sous le titre de *Premier* et de *Second Ministère* pour suppléer à ce qu'elle regardait comme entièrement détruit.

Puis est venue l'édition donnée par Berville et Barrière, en 1820, et dans laquelle, tout en rétablissant d'après Bosc les passages supprimés par Champagneux, ils ont, comme ce dernier, fondu ensemble les diverses parties des Mémoires historiques, mais cependant en les abrégeant beaucoup moins.

Depuis lors, tous les nouveaux éditeurs avaient reproduit le texte de Berville et Barrière, quand, en 1864, parurent presque simultanément les éditions de M. Dauban et de M. Faugère, imprimées toutes les deux sur le manuscrit. C'est à elles que nous avons pris notre texte, en nous aidant

beaucoup des notes de M. Faugère. Quant à l'ordre des pièces, nous n'avons adopté celui d'aucune de ces deux éditions. Nous avons pensé, avec M. Dauban, qu'il y avait lieu de débuter par les *Mémoires particuliers*, et pour le reste nous l'avons classé dans l'ordre qui nous a paru en même temps le plus logique et le plus convenable à la division de notre édition en deux volumes.

Page 3, ligne 5. Ces Notices n'ont pas été toutes anéanties ; la partie qui en a subsisté commence le second volume de notre édition.

31, 23. Ici se place un passage que nous avons cru devoir éliminer, en raison de la collection dans laquelle nous faisons paraître les *Mémoires de Madame Roland*. Il contient un récit d'une franchise qui nous a paru trop crue : en l'écrivant, Mme Roland a été évidemment obsédée par le souvenir d'un épisode analogue des *Confessions* de Rousseau, dont elle avait lu les œuvres à l'âge de vingt-deux ans. Elle a dit, d'ailleurs, elle-même, dans une lettre écrite quelques jours avant sa mort, que ses Mémoires étaient des *confessions*. Subissant l'influence de Jean-Jacques, elle s'est laissée aller, peut-être inconsciemment, au désir d'imiter sa brutale franchise, et a livré au public certaines confidences dont elle aurait mieux fait de garder le secret. Mais, s'il nous a paru à propos de ne pas laisser dans le texte le passage auquel nous faisons allusion, nous ne nous sommes pas cru permis d'en dissimuler l'existence, et le voici en son entier :

« Une circonstance trop importante par son influence sur mon moral pour que je doive la passer sous silence vint se mêler à mes inquiétudes et m'inspirer une grande résolution.

Je suis un peu embarrassée de ce que j'ai à raconter ici, car je veux que mon écrit soit chaste, puisque ma personne n'a pas cessé de l'être, et pourtant ce que je dois dire ne l'est pas trop.

La disposition de l'appartement me permettoit d'entrer ai-

sément dans l'atelier de mon père, et, quoique mes habitudes et l'intention de ma mère m'en retinssent éloignée, j'avois besoin d'y aller quelquefois : j'allois montrer à mon père mon ouvrage, remettre ou prendre des modèles de dessin qui m'étoient communs avec ses élèves, faire aiguiser mes burins, petite opération qui demande un peu de force dans le poignet, et que je trouvois déplaisante parce qu'elle étoit sale. Parmi ces élèves, le plus jeune, garçon de quinze ou seize ans, et par conséquent celui qui pouvoit se distraire avec le moins d'inconvéniens, étoit aussi le plus empressé à le faire pour me rendre de petits services que je recevois avec politesse. Ses parens n'étoient point à Paris, et cette circonstance, jointe à son âge, étoit cause que ma mère avoit pour lui plus de bontés. Quelquefois, dans les longues soirées des dimanches de l'hiver, elle le faisoit entrer chez elle pour qu'il ne répugnât point à se retirer de bonne heure et ne courût pas le risque de fréquenter mauvaise compagnie. Il résultoit de là que je le regardois comme moins étranger que les autres, et que j'avois avec lui plus de cette sorte d'aisance et de familiarité très convenables à l'innocence et pourtant très dangereuses pour elle. Je n'étois donc point effrayée d'entrer dans l'atelier, si j'avois sujet d'y aller, lors même qu'il y étoit seul, ce que je n'aurois osé faire à l'égard de tout autre dès que mon père étoit absent. Ma mère alloit et venoit dans son appartement, veilloit souvent sa cuisine et n'apercevoit pas toujours le moment où j'entrois dans l'atelier. Un soir que j'allois y chercher quelque chose, et que le jeune homme paroissoit travailler seul à la lampe, je m'approche pour recevoir ce que je demandois ; il prend ma main, comme en jouant, et, la tirant sous l'établi près duquel il étoit, il me fait toucher quelque chose de fort extraordinaire. Je fais un cri, en m'efforçant de la retirer ; il se met à rire sans la relâcher, en criant tout bas : « Mais, paix donc ! de quoi avez-vous peur ? quelle folie ! est-ce que vous ne me connoissez pas ? Je ne suis point un méchant ; vous allez faire venir madame votre mère qui me grondera pour votre frayeur, et je ne vous aurois appris que ce qu'elle connoît bien. » Agitée, mais interdite, je demandois ma main et voulois m'en aller ; il laisse retirer ma main

en la retenant toujours avec la sienne, et, faisant un demi-tour sur son siège, met à ma vue l'objet de mes frayeurs. Je tourne la tête. « En vérité, Monsieur, cela est horrible ! » Et je me débattois pour fuir. « Eh bien, Mademoiselle, apaisez-vous, je suis fâché de vous avoir déplu, pardonnez-moi, ne dites rien ; je n'avois pas intention de vous mettre en colère. Y a-t-il donc du mal à laisser voir ce que les dessins montrent tous les jours? Mais, soyez libre, et faites-moi punir. — Eh ! mon Dieu ! je ne dirai rien, laissez-moi donc aller. » Sa main relâche la mienne, et je m'échappe. Je fuis dans mon cabinet tout émue ; à peine avois-je eu le temps d'y entrer, que j'entends la voix de ma mère qui m'appelle; j'étois troublée, j'aurois eu besoin de réfléchir, mais il falloit aller ; je cours à la chambre de ma mère tout étouffée. « Qu'as-tu donc, mon enfant? comme tu es pâle ! — Je ne sais... j'ai besoin de prendre un verre d'eau. — Que sens-tu ? — Rien qu'un peu de malaise. » Mes jambes trembloient sous moi ; je bois un verre d'eau, je reprends mes sens, je rassure ma mère, je m'informe de la commission qu'elle vouloit me donner, et reparois dans mon assiette.

J'eus beaucoup de peine à débrouiller dans ma tête ce que cette scène y avoit laissé ; chaque fois que j'y voulois songer, je ne sais quel trouble importun me rendoit la méditation fatigante. Au bout du compte, quel mal m'avoit-il fait? Aucun. Irois-je parler de cela? Le seul embarras de savoir comment m'y prendre m'en auroit gardée. Devois-je lui en vouloir ? Cela paroissoit douteux. Et puis la comparaison avec les dessins me sembloit fautive, cela m'étonnoit; la curiosité venoit s'en mêler, et ses petites inquiétudes dissipoient ma mauvaise humeur. Je fus plusieurs jours sans retourner dans l'atelier. Je voyois bien le jeune homme à dîner, où mon père l'avoit à sa table ainsi que deux autres, mais rien de particulier ne pouvoit augmenter la gravité patriarcale qui y régnoit toujours. Le jeune homme impatient sut me guetter et me trouver seule dans la cuisine. « Vous êtes fâchée contre moi? — Sans doute. — Mais je n'ai point fait de mal. — Vous avez fait une vilaine chose. — Point du tout; votre maman joue bien ainsi avec

votre papa, et n'a pas peur. — Fi donc ! cela n'est pas vrai, c'est trop polisson. — Je vous jure que j'en suis certain, mais ils s'y prennent différemment; je vous le dirai, si vous voulez. — Je ne veux pas le savoir, laissez-moi tranquille. — Je ne vous le dirai point, mais vous ne serez pas fâchée, vous ne craindrez pas d'entrer dans l'atelier où l'on ne vous revoit plus; vous y reviendrez, n'est-ce pas? — Oui, oui, adieu. » Et je me sauve.

Ce rôle [qu'on prêtoit à ma mère me revenoit souvent dans l'esprit; elle avoit quelque chose de si imposant que mon imagination ne pouvoit se la représenter qu'en agissant comme on peut faire aux yeux du public; l'assurance avec laquelle on me l'avoit affirmé m'étonnoit : cela me rappeloit des plaisanteries que je n'entendois point, que mon père lui faisoit quelquefois en riant beaucoup et qu'elle réprimoit toujours d'un air mécontent en lui disant : « Taisez-vous, Monsieur Phlipon. » J'aurois bien voulu savoir ce que l'autre vouloit m'apprendre; j'aurois désiré de l'entendre sans que ce fût à moi qu'il le dît, et le monde commençoit à me paroître bien étrange. Je retournai quelquefois dans l'atelier, comme à l'ordinaire, pour y parler à mon père quand il y étoit, et y chercher ce dont j'avois besoin, soit qu'il y fût, soit qu'il ne s'y trouvât pas. Insensiblement ma peur se dissipa tout à fait; le jeune homme ne manquoit pas de saisir l'occasion de m'en dire quelques mots comme d'un enfantillage risible dont il parvint à me faire rire moi-même, et il n'en résulta qu'un peu plus de familiarité, comme celle qui s'établit toujours entre deux personnes qui se sont dit, de quelque manière que ce soit, ce dont elles n'ont parlé à nulle autre.

Un jour que mon père m'avoit fait travailler quelques instans à ses côtés et qu'il se trouva subitement appelé au dehors, j'allois sortir après lui de l'atelier, lorsque je ne sais quelle fanfare se fait entendre sur le Pont-Neuf près duquel étoit située la maison que nous habitions, quai de l'Horloge, au second étage. Je lève la tête et monte sur un tabouret, parce que ma petite taille et l'élévation de la fenêtre ne me permettoient pas de bien voir autrement. « Montez sur le bord de l'établi », me dit le jeune homme

en m'aidant à le faire. Les autres sortent pour aller voir ce qui se passoit ; il se tient derrière moi, et, lorsque je suis pour descendre, plaçant ses mains sous mes bras, il m'enlève en me pressant sur lui de manière que mes jupes se relevoient et que je me trouvai presque à l'instant assise sur ses genoux, car il s'asseyoit en même temps sur un siège ; et je sentis derrière moi cette chose extraordinaire... « Mais, Monsieur, laissez donc ! — Quoi ! vous avez encore peur? je ne vous fais pas de mal. — Mais je veux m'en aller, mes habits... — Eh bien ! vos habits, je vais les ranger. » Il porte une main hardie là où n'atteignoit point autre chose, et cherche à la rendre caressante. Je voulois me débattre, et, m'efforçant de repousser ses bras, de changer de situation, je glisse mes pieds à terre et jette un coup d'œil sur son visage. J'en eus horreur : les yeux sembloient lui sortir de la tête, ses narines étoient élargies ; je fus prête à m'évanouir. Il s'aperçut de cette sensation, et, sa crise étant probablement finie, il prit un air doux, en employant tous ses soins à me calmer, ne voulant me laisser échapper qu'il n'y fût parvenu. Il y réussit enfin; mais, au lieu d'avoir augmenté ma curiosité par cette entreprise, il avoit excité ma répugnance pour sa liberté. Je ne le vis plus que d'un mauvais œil, sa présence me choquoit, je devins inquiète et triste ; je me jugeois offensée, je voulois conter tout à ma mère, j'étois craintive et embarrassée. Elle distingua que j'étois affectée, et, à sa première question sur l'altération de ma gaieté, je lui fis le récit de tout ce qui s'étoit passé.

L'émotion de ma mère et son air d'effroi m'accablèrent de douleur. Désespérée d'apercevoir combien près elle avoit été de perdre le fruit de ses soins, craignant peut-être que je ne lui cachasse quelque chose, elle me faisoit mille questions entortillées, pour ne pas m'en apprendre plus que je n'en savois et pour s'assurer si je n'étois pas plus instruite. Je n'avois rien à dire de plus que ce qu'on vient de lire. Elle profita très habilement de la répugnance que mon jeune âge et la pudeur naturelle m'avoient fait éprouver pour élever l'une et l'autre au plus haut degré ; elle me peignit ma faute d'avoir pu lui taire et regarder comme chose légère le premier excès du jeune homme sous des couleurs si

terribles que je me crus perdue. Religion, vertu, honneur, réputation, elle fit tout intervenir avec la chaleur d'une âme pénétrée, avec cette tendresse d'un cœur maternel, et d'un cœur comme le sien ! pour faire servir les dangers que j'avois courus au plus sûr préservatif qu'il fût possible de me donner. Je ne sais si elle eut l'intention de pousser les choses à l'extrême, ou si ma sensibilité les y porta plus qu'elle n'avoit imaginé ; mais je me persuadai de bonne foi que j'étois la plus grande coupable de l'univers, et je n'eus plus de repos que ma mère ne m'eût menée à confesse, où depuis ma septième année elle me conduisoit deux ou trois fois l'an.

Je trouvois affreux d'avoir à raconter chose semblable ; mais, puisque c'étoit un moyen d'expiation, il falloit bien l'employer, et le courage de m'y résoudre me faisoit sentir une force consolante.

Me voilà donc pénitente avant d'avoir été pécheresse. De ce moment, les idées religieuses me dominèrent ; le règne du sentiment, hâté par leur concours pour ma trempe déjà précoce, s'ouvroit par l'amour de Dieu, dont le sublime délire embellit, conserva les premières années de mon adolescence, résigna les autres à la philosophie, et sembloit devoir ainsi me préserver à jamais de l'orage des passions, au milieu duquel avec la vigueur d'un athlète je sauve à peine l'âge mûr.

La dévotion dans laquelle je tombai me modifia étrangement : je devins d'une humilité profonde, d'une timidité inexprimable ; je regardois les hommes avec une sorte de terreur qui s'augmenta lorsque quelques-uns me parurent aimables ; je veillai sur mes pensées avec un scrupule excessif ; la moindre image qui pouvoit s'offrir à mon esprit, même confusément, me sembloit un crime ; je contractai l'habitude d'une telle réserve qu'en lisant l'histoire naturelle de Buffon et n'étant plus dévote, je sautois sans le lire ce qui traitoit de la génération de l'homme, et je glissois sur les planches relatives avec la promptitude et le tremblement de quelqu'un apercevant un précipice. Enfin, je ne me suis mariée qu'à vingt-cinq ans, et, avec une âme telle qu'on peut la présumer, des sens très inflammables, beaucoup

d'instruction sur divers objets, j'avois si bien évité l'augmentation de celle dont les commencemens furent si prématurés que les événemens de la première nuit de mes noces me parurent aussi surprenans que désagréables.

En recevant mes douloureuses confidences, ma mère n'avoit pas manqué de me demander si j'aimois le jeune homme, si je le voyois avec plus de plaisir que d'autres. « Au contraire, c'est une peine pour moi que d'aller à table maintenant, parce que je l'y trouve. — Tu serois donc bien aise de ne plus le rencontrer? — Assurément. »

Dès le jour même, ma mère, prétextant la nécessité d'un nouvel ordre à cause de mes exercices et de l'un de mes maîtres dont elle changea l'heure, établit que nous mangerions toutes deux seules dans sa chambre, et fit servir à l'ordinaire mon père avec ses élèves. Ce fut un grand soulagement pour moi; j'en aimai encore davantage ma divine maman. Cet arrangement a subsisté tant que j'ai habité la maison, jusqu'à l'époque où mon père eut terminé ses engagemens avec l'élève, qu'il n'auroit pu renvoyer sans un éclat beaucoup plus sage à éviter.

Je n'ai plus revu ce jeune homme qu'une seule fois, à l'occasion que je vais citer, et je craignois autant de le rencontrer que je haïssois d'entendre prononcer son nom. Sept à huit ans après il se maria et fit un établissement assez avantageux; il fit prier ma mère de permettre qu'il lui présentât sa femme; elle y consentit; j'étois présente à la visite; elle fut courte, et il m'adressa une sorte de compliment dont l'expression respectueuse annonçoit l'intention de n'être pas jugé en mal. Il vit probablement encore, père de famille sans doute, et c'est ma raison pour ne pas le nommer. L'impression de ce qui s'étoit passé demeura si forte chez moi que, même dans l'âge des lumières et de la raison, je ne me le rappelois qu'avec peine; que je n'en ai jamais ouvert la bouche à une intime amie qui eut toute ma confiance; que je l'ai constamment tu à mon mari, à qui je ne cèle pas grand' chose, et qu'il m'a fallu faire dans ce moment encore autant d'efforts pour l'écrire que Rousseau en fit pour consigner l'histoire de son ruban volé, avec laquelle la mienne n'a pourtant pas de comparaison.

Arrêtons-nous ici un moment, et que les mères considèrent avec effroi l'étendue de la vigilance qui leur est imposée. Tout conspire contre les tendres dépôts qui leur sont confiés, et la conservation de leur intégrité n'appartient qu'à une rare prudence. L'étourderie de l'enfance ou les inspirations précoces de la nature, l'ignorance ou l'inclination, l'ingénuité même de l'innocence, exposent un sexe timide, dès avant son adolescence, à l'ardeur inconsidérée, à la corruption si commune, aux dangereuses séductions ou aux entreprises audacieuses d'un autre sexe, impétueux et toujours brutal quand une heureuse éducation ne lui a pas donné des mœurs sévères ou inspiré une grande délicatesse. L'imminence des périls ne peut être balancée que par une grande confiance de la jeune fille dans l'institutrice qui doit la préserver ; l'art d'inspirer cette confiance est infiniment rare parce qu'il est difficile, et que peut-être aussi tous les caractères ne sont pas soumis à son influence. Mais ses premières règles se réduiront toujours à l'exemple qui imprime le respect en confirmant les préceptes, à cette volonté sincère et éclairée du bonheur de l'individu qu'on doit former ; enfin à cette bonté qui bannit le caprice ou l'aigreur et que rien ne supplée. »

Page 92, ligne 7. On sait qu'en mathématiques ces cinq lettres signifient : « C'est ce qu'il fallait démontrer ».

95, 3. Il s'agit de Camille Desmoulins.

122, 14. Le *Phaéton moderne,* satire dirigée contre Voltaire.

139, 14. On a voulu que ces *Caractères,* comme d'autres œuvres de Mme de Puisieux, fussent l'œuvre de son ami Diderot. Voir, dans nos *Petits Chefs-d'œuvre,* les *Conseils à une amie,* du même auteur, publiés par E.-A. Spoll : Paris, Librairie des Bibliophiles, 1882; in-16.

148, 7. Marcel, maître de danse fort en vogue au XVIIIe siècle, et auteur de plusieurs ballets, s'était aussi rendu célèbre par quelques mots qui sont restés. C'est lui qui s'était écrié : « Que de choses dans un menuet ! » et

qui, en voyant danser un Anglais, avait dit : « On saute dans les autres pays, on ne danse qu'à Paris. »

Page 183, lignes 15-23. On voit que, comme nous venons de le dire plus haut (note de la page 31), Mme Roland fut de bonne heure imbue de la lecture de Rousseau.

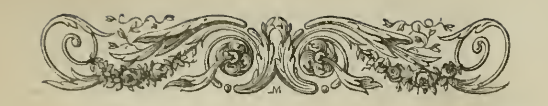
201, 5. Monsieur, comte de Provence, qui fut plus tard Louis XVIII.

263, 6. Lepelletier de Saint-Fargeau, député de l'Yonne, fut assassiné dans un restaurant du Palais-Royal par un ancien garde du corps, nommé Pâris, pour avoir voté la mort de Louis XVI.

283. Ce Projet de défense fut écrit à la Conciergerie, dans la nuit qui suivit l'interrogatoire de Mme Roland.

302, 25. Lanthenas, que Roland avait pris pour chef de division au ministère de l'intérieur, aurait voulu être pour Mme Roland autre chose qu'un frère ; aussi se montra-t-il fort jaloux du sentiment plus tendre qu'elle avait conçu pour Buzot, comme on peut le voir quelques lignes plus loin.





TABLE

DU TOME PREMIER



Imprimé par Jouaust et Sigaux

POUR LA

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

NOVEMBRE 1884

